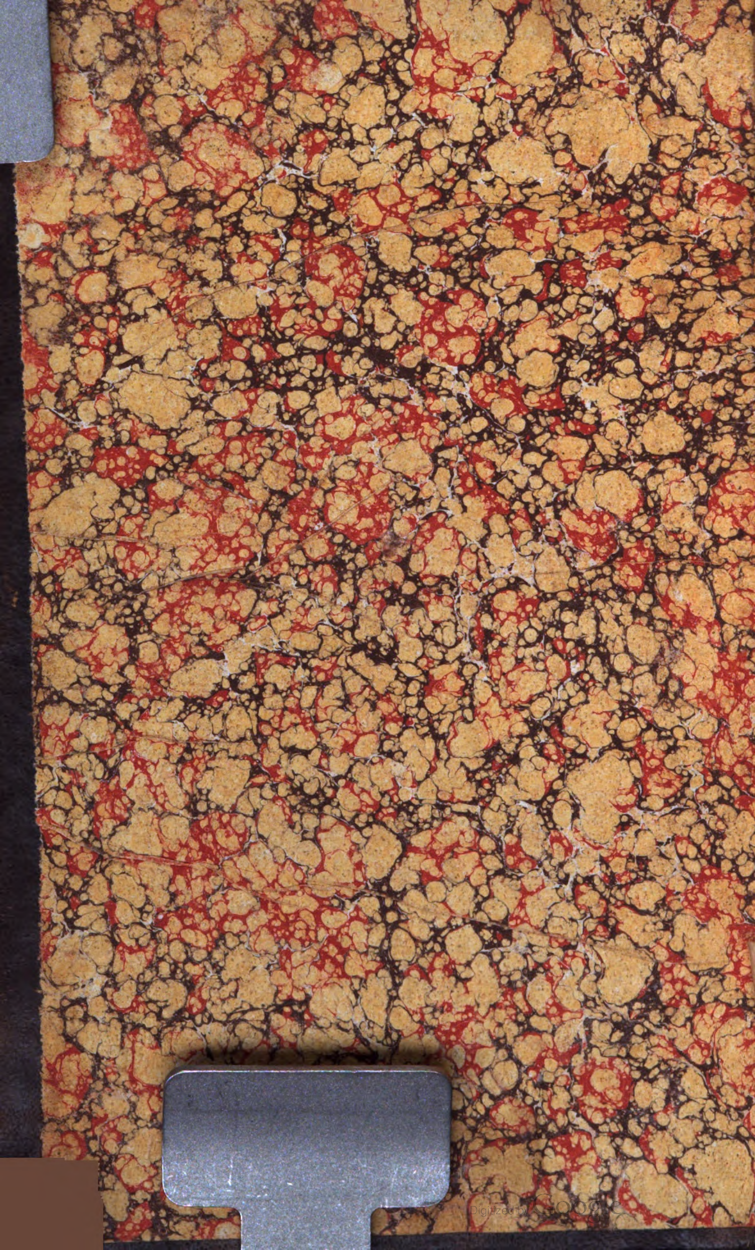






128 – 5

46 – 12 – 20

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

PHILOSOPHIE

ANCIENNE ET MODERNE.



Imprimerie de Baudouin, rue Mignon, 2.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

PHILOSOPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

JUSQU'A NOS JOURS,

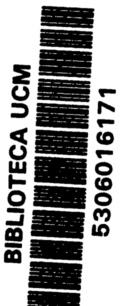
OU

SUPPLÉMENT A LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DES PÈRES GRECS ET LATINS.

PAR

M.-N.-S. GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, AUMONIER DE LA REINE DES FRANÇAIS, ÉVÊQUE DE MAROC.



SUMMUS *Philosophiæ* FINIS *Religio*.
Descartes, Epist., t. 1, p. 343.

TOME I.

PARIS,

DEPÉLAFOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE GIT-LE-COEUR, N. 4.
P. MÉQUIGNON, RUE DES S.-PÈRES, 16.

1835.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

PHILOSOPHIE

ANCIENNE ET MODERNE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Que les Pères de l'Eglise, particulièrement ceux du IVe siècle, aient été des hommes éloquens, ce n'est pas là une question. Le génie qui brille de tout son éclat dans les monumens qu'ils nous ont laissés, rend inutile la preuve de cette proposition. Ils donnèrent une nouvelle

vie à l'éloquence, oubliée depuis si long-temps. Comparés à leurs contemporains, ils les surpassent tous éminemment par la force de l'argumentation, par les ressources de la science, par les richesses de l'imagination, la souplesse et la magnificence du talent. Les préventions les plus opiniâtres ne sauraient aujourd'hui leur contester ce genre de mérite. L'un d'entre eux, dont le nom seul rappelle la haute idée que tout son siècle avait de son éloquence, peut être opposé à ce que l'antiquité avait eu de plus grand. Il suffit de les lire pour leur rendre ce témoignage : ceux qui ne les ont pas lus sont contraints d'en parler comme leur renommée. On a beau se fermer les yeux, on n'échappe point à l'éclat des rayons que l'astre du jour répand sur l'univers. La question de leur supériorité sur les orateurs de la Grèce et de Rome peut même se soutenir avec avantage, indépendamment de la cause qu'ils avaient à défendre, et l'Europe savante a applaudi au jugement qui en a été porté par un critique célèbre de nos jours, quand il a dit : « En même temps que l'histoire nous pré-

« sente en eux les plus touchans modèles
« des plus pures vertus, les Lettres les ré-
« clament à leur tour; elles s'applaudis-
« sent d'avoir été pour quelque chose dans
« le bien qu'ils ont fait à l'humanité, et
« d'être encore aux yeux du monde une
« partie de leur gloire; elles aiment à se
« couvrir de l'éclat qu'ils ont répandu
« sur leur siècle, et se croiront toujours
« en droit de dire que, avant d'être des
« confesseurs et des martyrs, ils ont été
« de grands hommes; que, avant d'être
« des saints, ils ont été des orateurs [1]. »

A la bonne heure, nous dit-on; mais étaient-ils des philosophes? On veut bien reconnaître que c'étaient des hommes consommés dans la science des mystères de la foi chrétienne, des apôtres zélés pour la défense du dogme et de la discipline, les canaux de la tradition, les plus solides interprètes de nos saintes Ecritures. On ne désavoue pas qu'ils nous ont

[1] La Harpe, *Cours de belles lettres ; Discours sur l'état des lettres en Europe,* tome III, édit. de Toulouse, 1813, p. 306.

laissé dans leurs écrits les règles les plus sûres pour la direction des mœurs, et la conduite de la vie publique et privée. On convient que l'éclat de leur génie a percé à travers tous les nuages de la prévention, et les faibles traductions que nous-mêmes en avons publiées dans notre langue ; qu'il a triomphé de la léthargique indifférence du siècle à l'égard des sujets religieux, et qu'il n'est plus aujourd'hui personne, parmi ceux qui les lisent, qui hésite à les mettre au moins à la suite des Démosthène et des Cicéron. Mais leur donner rang parmi les philosophes : on a peine à s'y résoudre. On tranche la question ; on affirme le contraire sans examen, sur la foi des ennemis : on prononce, non plus par des sarcasmes, à la mode des écrivains du dernier siècle, mais par des autorités et des raisonnemens : que la chose est jugée, et qu'on ne saurait en faire de nos jours la matière d'une discussion.

Ainsi parle-t-on dans ce siècle, qui s'est donné à lui-même le nom de siècle philosophe ; et ce n'est pas en France seu-

lement que ce langage a commencé à s'établir parmi nous.

Jusqu'ici, une vénération universelle s'était attachée à ce nom de Pères de l'Eglise, pour les investir de tous les titres qui supposent l'alliance intime de la sagesse et de la science, de la philosophie et de l'éloquence. Nos pères ne séparaient pas l'une de l'autre. A ne voir en eux que de grands écrivains qui avaient exercé du haut de leurs chaires la même influence que les philosophes de l'antiquité dans leurs écoles, personne n'avait songé à leur contester ce genre de mérite; et pouvaient-ils l'avoir obtenu, si leur langage eût manqué de ce caractère de sagesse dans lequel tous les oracles du goût font consister l'art d'écrire :

Scribendi rectè sapere est et principium et fons [1].

Etait-ce parce qu'ils ont uni la piété et la sagesse, qu'un siècle dédaigneux les a déshérités de la gloire appartenant à la philosophie? Mais « De toutes les règles

[1] Horace, *Art poétique*, vers 309.

« de sagesse, la première et la plus no-
« ble, avait dit un philosophe français,
« regarde la religion et le service de Dieu;
« *estudier à la vraie piété*, est le premier
« office de sagesse [1]. »

Le maître de Charron, ce Montaigne si fort accrédité parmi nous depuis que le scepticisme en fait de religion est devenu comme la bannière de la philosophie, Plutarque, l'orateur de Tusculum, le divin Platon, ne connaissaient de sagesse que celle qui s'applique à régler le culte de la divinité. Bien loin de regarder comme étrangères à la philosophie les hautes spéculations qui viennent s'enchaîner à cette étude, ils en ont fait l'objet essentiel de leurs méditations; et c'est par là que nous les appelons philosophes.

Par quel renversement ce mot est-il sorti tout à coup de l'acception vulgaire qui l'enfermait dans l'étude des choses di-divines et humaines, pour devenir le synonyme de l'indifférence religieuse, quand il n'a pas été le protocole d'une

[1] Charron, *de la Sagesse*, liv. II, ch. V, p. 323.

haine déclarée contre le culte révéré par tous les siècles d'avant nous? Il est impossible de le désavouer : la plupart des écrivains qui ont marqué dans le XVIIIe siècle, ont affecté de réduire la philosophie à l'unique sentiment d'un mépris aveugle pour tout ce qui tenait à l'ancienne croyance. Les doctrines évangéliques et ceux qui les avaient professées, tout ce qui fut empreint du sceau religieux s'est trouvé confondu dans une même proscription. Les principes les plus nécessaires au maintien de l'ordre social, ne furent plus que préjugés; la religion tout entière, que fanatisme et superstition; ses plus éloquens défenseurs n'étaient plus que des esprits étroits et bornés, dont les livres devaient être abandonnés à la poussière des bibliothèques. Bientôt les paradoxes les plus bizarres, les plus avilissans pour la raison, composèrent ce qu'on était convenu d'appeler la philosophie. Un de leurs contemporains qui les avait vus de près, parle en ces termes des auteurs de cette révolution : « Je consul-
« tai les philosophes, dit Jean-Jacques

« Rousseau ; je les trouvai tous fiers, af-
« firmatifs, dogmatiques, même avec
« leur scepticisme prétendu, n'ignorant
« rien, ne prouvant rien, se moquant
« les uns des autres ; et ce point, com-
« mun à tous, me parut le seul sur le-
« quel ils ont raison. Triomphans quand
« ils attaquent, ils sont sans vigueur en
« se défendant. Si vous pesez leurs rai-
« sons, ils n'en ont que pour détruire ;
« ils ne s'accordent que pour disputer.
« Sous le hautain prétexte qu'eux seuls
« sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils
« nous soumettent impérieusement à leurs
« décisions tranchantes, et prétendent
« nous donner pour les vrais principes
« des choses, les inintelligibles systèmes
« qu'ils ont bâtis dans leur imagination ;
« du reste, renversant, détruisant, fou-
« lant aux pieds tout ce que les hommes
« respectent, ils ôtent aux affligés la der-
« nière consolation de leur misère, aux
« puissans et aux riches le seul frein de
« leurs passions ; ils arrachent du fond
« des cœurs les remords du crime, l'es-
« poir de la vertu, et se vantent encore

« d'être les bienfaiteurs du genre hu-
« main [1]. »

Certes, s'il n'y avait là que le masque de la philosophie, les hommes qui avaient consacré leur vie et leurs talens à soulager les misères de l'humanité, à combattre les passions, nos tyrans domestiques, à modérer l'usage de la prospérité, à enflammer le saint enthousiasme de la vertu, ceux-là étaient de vrais philosophes et pouvaient être comptés parmi les bienfaiteurs du genre humain; c'était à eux assurément qu'appartenait l'honneur d'avoir connu et pratiqué les leçons de cette philosophie qui n'est que la raison perfectionnée, et qui a été regardée de tout temps comme un des plus fermes appuis de la félicité publique.

Mais non, le XVIIIe siècle n'en a pas

[1] ÉMILE. Ces passages, et autres de même force de l'éloquent écrivain, ont été cent fois cités. Voyez entre autres l'ouvrage intitulé : *la Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, chap. XX : *Si l'on a une idée précise de ce que c'est qu'un philosophe*, p. 351, édit. in-8, Paris, 1787.

jugé ainsi. Il y avait trop loin des Pères de notre Eglise, d'un Tertullien, d'un Origène, d'un saint Augustin, d'un saint Jean Chrysostôme, à nos docteurs des temps modernes. Et parce qu'ils ne pouvaient remplir la distance qui les sépare de ces admirables génies, ils avaient conçu l'espérance d'en affaiblir la gloire en se l'appropriant, et en usurpant pour eux seuls le riche domaine dont ils auraient chassé les anciens possesseurs. Eloquens, si l'on veut, pour le siècle où ils vécurent, ces grands hommes, ont-ils dit, n'étaient pas philosophes. Ce mot a retenti d'un bout à l'autre de notre Europe, et les arrêts sévères de cet ostracisme intéressé ont passé dans le langage habituel. Les mêmes préventions semblent régner encore aujourd'hui dans notre littérature. Ce qu'autrefois on disait de nos premiers chrétiens : Un tel est honnête homme, c'est dommage seulement qu'il soit chrétien [1]; rien de plus commun que

[1] *Bonus vir Caius Sestius ; tantum modò christianus*. Tertull., *Apolog.*, c. III.

de l'entendre répéter au sujet de nos auteurs ecclésiastiques. « Les Pères furent éloquens ; mais ce n'étaient pas des philosophes. » Ne l'a-t-on pas dit de Bossuet? J'ai sous les yeux plus d'un ouvrage publié à une époque récente, où l'on affirme qu'il n'a manqué au génie de l'évêque de Meaux, comme à la gloire de Fénelon, que d'avoir été des philosophes [1]. M. de La Harpe, reparaissant en public après la longue tourmente qui agita la fin du dernier siècle, et traitant de l'éloquence en présence d'un nombreux auditoire, semblait craindre de les louer, même sous ce simple rapport ; il fallait un *certain courage* pour OSER l'entreprendre. Qu'aurait-ce été s'il les eût présentés comme philo-

[1] Ailleurs on consent à leur accorder ce titre, mais dans quel sens? Parce qu'ils étaient, comme parle M. de Voltaire à leur article de son *Siècle de Louis XIV*, de ces *philosophes dégagés des préjugés*, de qui la doctrine occulte démentait celle qu'ils professaient au dehors. Ce n'est point là certainement la philosophie que nous revendiquons en faveur de nos maîtres tant anciens que modernes.

sophes? Aussi le célèbre académicien, nommé si justement le Quintilien moderne, n'a-t-il pas *osé* peut-être pousser la franchise et l'autorité de son enseignement jusqu'à aborder cette nouvelle question. J'ai pu le remarquer : ce n'est pas sans quelque surprise que l'on nous a entendu nous-même annoncer dans un des programmes de notre enseignement (1832-1833) le dessein de les envisager sous cet autre aspect, et publier à l'avance que les Pères de l'Eglise n'ont pas moins de droits à notre estime comme philosophes, qu'ils en ont à notre admiration comme orateurs [1]. Nul doute que la première pensée qui s'est élevée dans les esprits, n'ait été de se demander à soi-même comment il est possible d'admettre dans les rangs de la philosophie des hommes qui s'en étaient déclarés les ennemis, des prêtres qui n'ont cessé de la combattre à outrance, des orateurs enfin dont la renommée tient à

[1] *Non solùm eloquentes, sed verè et genuino sensu philosophos.* (Programme des cours de théologie pour les années 1832-1833.)

la gloire d'avoir triomphé de la philosophie de leur siècle, et fourni de quoi confondre celle du nôtre? Ce titre de philosophe, si honorable en effet, qu'un Marc-Aurèle, un Julien, le mettaient au-dessus de celui d'empereur, ce que nous avons d'hommes de lettres pour la plupart, et d'aspirans à la noble indépendance de l'esprit, au progrès si désirable des lumières, le revendiquent pour eux seuls. C'est là pour eux un patrimoine de famille, un domaine sacré; tout partage a l'air d'un *envahissement* qu'il faut prévenir ou châtier par le mépris, par l'insulte et les outrages. Combien de nos modernes apologistes de la religion chrétienne n'en ont-ils pas fait la déplorable expérience! Réfuter les systèmes de la philosophie nouvelle, en démasquer le vide, les contradictions, les funestes conséquences, c'était se mettre en opposition ouverte avec l'esprit du siècle, avec les vrais principes, avec la raison elle-même. Deux camps ennemis peuvent-ils marcher sous une même bannière? Les premiers apôtres du christianisme, ses intrépides apo-

logistes, ses éloquens défenseurs, ne trouvèrent pas plus de grâce auprès de ceux de leurs contemporains qui s'appelaient les philosophes de profession. La lutte était engagée entre la vérité et l'erreur. Tous les efforts des Pères, en détrônant le polythéisme et avec lui la philosophie dont elle faisait le plus ferme appui, tendaient à élever sur leurs ruines une autre philosophie comme une autre religion. Celse, Porphyre, Hiéroclès, Julien, les autres ennemis du christianisme ne le leur pardonnaient pas. Pouvaient-ils consentir à perdre le titre de philosophes, pour le voir passer à des adversaires opposant le raisonnement à des sophismes? Dire que les Pères ne furent pas philosophes parce qu'ils combattirent la philophie, ce serait renouveler la querelle qui, durant trois cents années, fut suscitée contre le christianisme, que l'on accusait d'être une secte d'athées, précisément parce qu'il venait triompher de l'athéisme.

L'apôtre saint Paul condamnait hautement la fausse sagesse du siècle : les

peuples qu'il conquérait à la vérité évangélique, il les avertissait *de se méfier de la trompeuse philosophie* qui régnait alors dans les écoles du Portique et du Lycée; il proteste *ne connaître d'autre science* que celle de son divin maître crucifié[1]. A son exemple, nos saints docteurs déclareront *qu'il n'y a rien de commun entre Athènes et Jérusalem*[2]; parce que, comme a dit l'oracle, *Il n'y a point d'alliance légitime entre la lumière et les ténèbres, point de contrat ni d'accord entre Jésus-Christ et Bélial*[3]. Pourquoi? est-ce pour anéantir toute science et toute sagesse? Non, à Dieu ne plaise; mais pour indiquer une autre école où s'apprend tout ce qui ne s'enseigne point dans les écoles mondaines, pour étaler à tous les yeux les trésors de la sagesse et de la véritable science. Nous-mêmes, encore aujourd'hui, nous

[1] Coloss. 11, 8. I Cor. I.

[2] *Quid Athenis et Hierosolymis? Quid academiæ et ecclesiæ?* (Tertull., *Præscript.*, cap. 7.)

[3] *Quæ societas luci ad tenebras? quæ autem conventio Christi ad Belial?* II Cor. VI, 14, 15.

accusera-t-on à bon droit de réprouver toute philosophie, quand nous entreprenons d'accroître son domaine par la restitution des grands noms dont l'injustice des hommes de notre siècle a voulu la dépouiller? Ennemis, sans doute, de cette fausse philosophie qui s'est produite parmi nous sous ce respectable nom, et qui n'en était que le fantôme imposteur, est-ce à dire que nous proscrivons celle qui justifie sa céleste origine par la pureté de son enseignement? Celle contre qui nous nous élevons, c'est une philosophie inquiète et curieuse, ignorante des vrais principes, et perdue dans le labyrinthe de ses conceptions vaines, qui, pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire. Non, je le répète, ce n'est point en faveur de celle-là que nous réclamons pour les Docteurs de notre Eglise l'honneur du titre de philosophes.

Les anciens ont défini la philosophie, ou *amour de la sagesse*, « la connaissance « des choses soit divines, soit humaines, « et de ce qui constitue leur nature, ou la « science des principes et de la liaison des

« choses [1], » définition adoptée par tous les modernes. Qu'auraient-ils pu ajouter à sa précision ou à sa plénitude? Elle comprend tout ce que la curiosité et la réflexion, l'étude et l'expérience peuvent soumettre aux spéculations de l'intelligence; elle enferme et tous les intérêts et tous les besoins de l'homme, embrasse le ciel et ses habitans, son auteur et les œuvres comme les instrumens de sa puissance, tout ce qui apparaît aux yeux et tout ce qui leur échappe, mais qui peut être saisi par les perceptions de l'esprit, la nature et ses phénomènes, le monde et ses révolutions; elle remonte jusqu'aux principes des choses, les lie à leurs conséquences, pénètre jusqu'au plus profond des abîmes. S'occupe-t-elle de méditer les mystères de la divine essence, d'interroger l'harmonie de ses ineffables perfec-

[1] *Nec quidquam est aliud philosophia, si interpretari velis, quàm studium sapientiæ. Sapientia autem est, ut à veteribus philosophis definitum est* RERUM DIVINARUM ET HUMANARUM, CAUSARUMQUE QUIBUS HÆ RES CONTINENTUR, SCIENTIA. (Cic., *Offic., lib.* II, n. 2.)

tions : elle est la *Théologie*. Descend-elle aux œuvres de la création, à ce vaste théâtre semé de merveilles et de mystères sans nombre, l'homme et son organisation, l'âme et son alliance avec le corps, la pensée avec ses opérations, l'esprit et les perceptions de l'intelligence, la volonté et la liberté, l'imagination et le jugement, l'abstraction et l'analyse : elle s'est appelée *Métaphysique* ou idéologie. S'applique-t-elle à la recherche de la nature, soit dans ses formes extérieures, soit dans ses rapports avec l'ordre spirituel, le monde, la matière, le mouvement ; tant d'autres questions où le simple aspect de ce qui est dans nous ou hors de nous pousse naturellement : elle se nomme la *Physique*. Sous le nom de *Morale*, elle comprendra non-seulement tout ce qui concerne les mœurs, mais encore tout ce qui a rapport à l'économie politique, civile, domestique ; elle nous apprend à nous connaître nous-mêmes et ceux avec qui nous devons vivre, à remplir fidèlement les devoirs que l'humanité et la société prescrivent à l'homme et au citoyen. « Est-il, demande l'orateur

« romain, science plus désirable? Quoi de « plus excellent, de plus utile à l'homme et « de plus digne de lui? Quiconque, ajoute-« t-il, mépriserait cette étude, je ne vois « pas ce qu'il pourrait estimer; car il s'ac-« cuserait lui-même de n'être ni homme « de bien, ni jaloux de ce qui peut le ren-« dre heureux; la sagesse n'étant, au juge-« ment des sages de tous les temps, que « la science du bonheur[1]. »

La philosophie, vue dans sa généralité, s'est partagée en trois branches principales : l'idéologie, la physique, la morale. *Son histoire* comprend tous ceux qui se sont appliqués à ces recherches, n'importe quel ait été le résultat de leurs études[2].

De nos jours, le mot philosophie a reçu une tout autre extension[3]. Le dévelop-

[1] Cic., *Offic.* Lib. II, chap. 2.

[2] Voy. Brucker, *Instit. philos.*, *Introd.*, sect. 3. Vossius, *De philos.*, cap. II, sect. 5. M. de Gérando, *Hist. comparée des systèmes*, chap. XIII.

[3] Ce mot a passé dans le langage ordinaire pour désigner une certaine force de l'âme surprise par une disgrâce imprévue; d'autres fois il indique

pement des lumières dans toutes les classes de la société a introduit dans nos mœurs, dans notre langage, dans nos habitudes, ce que l'on appelle L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

Une curiosité, légitime, sans doute, quand elle se borne à l'examen, a voulu franchir les limites du cercle des connaissances auxquelles il est donné à l'homme d'aspirer. A l'habitude d'une soumission docile, on a substitué un esprit d'indépendance altière, de critique querelleuse, ardente et passionnée, qui a mis ses propres conceptions à la place des choses existantes dans l'ordre intellectuel ou physique. On ne s'est plus contenté de les étudier telles qu'elles sont, dans leurs causes, leurs principes et leurs conséquences; et, comme ce roi de Castille fameux dans l'histoire de la philosophie, chacun s'est dit : Que, s'il avait été du conseil de Dieu dans

des instructions à tirer, à recueillir de telle science; ainsi, par *philososophie de l'histoire*, nous entendons l'application morale que l'on peut faire des événemens qu'elle raconte.

le temps de la création, il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres et des choses humaines. Aujourd'hui le mot de philosophie semble n'être plus que le synonyme de scepticisme ou d'incrédulité. L'erreur et l'anarchie des doctrines en sont devenus l'effet inévitable.

Cependant, ainsi que l'observe un de nos professeurs les plus distingués par la sagesse de son caractère et le beau talent de ses productions, « Comme, d'une part, « l'étude de la philosophie proprement « dite réclame impérieusement cet esprit « *d'examen*, car la plupart des vérités « qu'elle enseigne ne sont rien pour nous « qu'autant que nous les avons trouvées, « ou du moins, vérifiées par nous-mêmes « et que, de l'autre, c'est à la philosophie « seule qu'il appartient d'en favoriser le « développement, d'en diriger la mar- « che, d'en prévenir les écarts, d'en cor- « riger les abus [1]. » On sent de quelle importance il est d'en apprécier le vrai ca-

[1] M. de Cardaillac, *Études élément. de philos.*, 2 vol. in-8, Paris, 1830. (Introd., p. VIII.)

ractère, d'en bien saisir l'objet, et, par conséquent, d'en connaître l'histoire.

Il exista dès les commencemens, et il s'est rencontré dans tous les âges des hommes doués d'une sagacité plus pénétrante, et de facultés en quelque sorte privilégiées, que la force de leur esprit et la chaleur de l'imagination élevaient au-dessus de leurs concitoyens. La contemplation habituelle de ces astres imposans qui roulent sur nos têtes, et de tant de bienfaits dont le vulgaire jouit sans s'en apercevoir, les vives impressions qu'excitent dans leurs âmes les aspects divers offerts à leurs regards, les mouvemens du ciel et de la terre, les événemens inattendus dont leurs sens ont été frappés, les passions qui se heurtent autour d'eux comme les flots d'une mer orageuse, l'instinct secret de la conscience qui révèle à tous les hommes certaines vérités morales, et nous parle de devoirs à remplir à l'égard les uns des autres, les affections profondes que développe sans nul effort le sentiment ou la vue de la souffrance dans soi-même ou dans autrui, tous ces ressorts

différens, agissant à la fois, amènent leurs pensées sur des objets encore plus relevés que ce qui se montre au dehors, font soupçonner des causes d'un ordre supérieur ; et bientôt, passant au langage, l'exaltent et l'enflamment, le transportent par-delà les règles communes du discours, prêtent aux événemens des personnages, des formes nouvelles, créent ce que l'on appelle la poésie : d'où vient qu'en parlant d'Homère et de ceux qui l'ont imité, Platon les nomme à la fois les philosophes et les théologiens de l'antiquité [1]. Aussi voyons-nous que la plupart des sages des temps postérieurs, Thalès, Pittacus, Pythagore, Empédocle, écrivaient en vers leurs maximes de philosophie. Toutes les nations ont emprunté

[1] « Platon nous montre clairement qu'Homère « était en même temps poëte, théologien, philo- « sophe et historien, puisqu'il parlait de toutes « les matières qui sont propres à la théologie, à « la philosophie naturelle et à l'histoire. » Thomassin, *Méthode d'enseigner et d'étudier chrétiennement les poëtes*, t. 1, p. 74. Pope et Bossuet, Rollin et Fénelon ont parlé de même.

des Grecs ce que les Grecs eux-mêmes avaient emprunté des orientaux. « Par-« tout, dit Thomassin, les poètes furent « chargés des écoles de philosophie et de « théologie, selon la portée des hommes « pendant la barbarie des premiers siè-« cles; les physiciens ne sont venus qu'a-« près [1]. » Il n'est pas difficile de comprendre que l'amour de la sagesse ou la philosophie, s'élevant par un essor hardi jusqu'à la contemplation des objets les plus augustes, saisit dans chacun d'eux tout ce qu'il y a de plus propre à enflammer le saint enthousiasme de la vertu; elle l'envisage sous toutes ses faces, elle s'y attache pour en faire la règle des mœurs. Ce n'est plus alors la froide spéculation du simple observateur qui s'exprime selon les préceptes de la rhétorique, mais l'inspiration qui parle au cœur du poète et l'élève au-dessus de lui-même, au-dessus

[1] *Antiquissimi theologi atque poetæ his posteriores quibus physicorum nomen fuit inditum.* Plutarq., Traité *Pourquoi les orateurs avaient cessé.*

de la nature, imprime à ses conceptions la plus vive énergie, à ses paroles un transport surnaturel, comme disait Platon : *Non arte, sed divino afflatu hæc dicuntur* [1]. Platon n'a obtenu dans la postérité le surnom de divin, que parce qu'il sut revêtir des riches couleurs d'une éloquence poétique tous les sujets qu'il a traités; d'où vient qu'il a été appelé l'Homère des philosophes. Un de nos plus judicieux écrivains va plus loin : « Chez les anciens, « les poètes étaient, dit l'abbé Fleury, « leurs prophètes et leurs théologiens [2]. » C'est ainsi, en effet, que Porphyre qualifie les prêtres de Crète et les hiérophan-

[1] Plato, *in Ione;* Synesius, *Oper.*, p. 59.

[2] Fleury, *Discours sur l'Hist. ecclés.*, disc. I, n. 1. Diogène Laërce, *in Procemio*, p. 2, édit. Casaubon. Dans un chapitre curieux sous le titre de *Considérations sur la marche de l'esprit humain dans la formation des systèmes philosophiques*, M. de Gérando découvre une sorte d'analogie de but et de moyens, d'intentions et de méthodes, entre la philosophie et la poésie. *Hist. comp.*, t. II, p. 398.

tes de l'Egypte, les philosophes de ces contrées [1].

Qu'ils en fussent à la fois les théologiens, c'est là encore un fait positif démontré par tous les monumens. Eux seuls s'occupaient des choses de la religion, du service des dieux, comme de tous les sujets qui intéressent la vie commune ou particulière des citoyens. Il y eut donc toujours la connexion la plus intime entre la philosophie et la théologie. De quel droit voudrait-on restreindre l'application de cette vérité aux seuls sages de l'antiquité profane? Ce que l'on accorde sans nulle peine à des hommes qui n'eurent d'autre guide que leurs lumières naturelles ou les caprices de l'imagination, pourquoi le refuser à des écrivains éclairés d'un flambeau céleste? Exclure nos saints docteurs de l'histoire de la philosophie, parce qu'ils furent théologiens et moralistes, ce serait mentir à la foi de tous les siècles, à sa propre conscience. Séparer la philosophie de la théologie,

[1] *De abstinentiâ*, lib. IV.

c'est détourner le ruisseau de sa source. Fille du ciel, la philosophie fait ses efforts pour y remonter sans cesse par la méditation des choses célestes. Tel est le caractère que lui assignait Platon, quand il l'appelait la recherche de toutes les vérités qu'embrasse l'humaine intelligence [1]. En quoi il s'accorde parfaitement avec le langage de nos livres saints : *la sagesse*, y est-il dit, *fait reconnaître la noblesse de son origine, en ce qu'elle s'unit étroitement à Dieu* [2], par l'étude de ses divines perfections, pour mériter de lui être un jour unie plus étroitement encore par la communication de la future gloire qui l'attend dans sa véritable patrie. Philosophie, morale, religion, sciences indivisibles ; nous les détachons, nous ne les isolons pas. Qu'il ait fallu par la suite leur faire la part à chacune, à mesure que les

[1] « Qui dit les choses divines et les humaines, « dit absolument tout sans rien excepter. » D'Olivet, *Pensées de Cicéron*, p. 126.

[2] Sap. VIII, 3. *Generositatem illius (sapientiæ) glorificat, contubernium habens Dei.*

richesses se sont accrues, on le conçoit. Les domaines se sont élargis, l'alliance n'a pas été rompue, le fonds du langage n'a pas été changé, pas même par les sophistes, quand ils essaient d'immoler la théologie à la philosophie. Démocrite, riant de ses dieux, n'a pas moins rang parmi les philosophes que Bias et Pythagore. Les Titans ne pensaient à détrôner Jupiter que pour régner à sa place dans le ciel. Le nom de philosophe serait-il le partage exclusif des apôtres de l'erreur? et peut-il cesser d'appartenir aux ministres du Dieu de vérité, dont la venue sur la terre avait eu pour objet spécial d'y établir la vraie philosophie, en la dégageant des ténèbres qu'une fausse philosophie avait répandues sur la religion, sur la morale et sur la raison elle-même?

En réclamant pour nos saints Pères le titre de philosophes, nous ne faisons donc que rappeler la philosophie à son objet constitutif, à ses véritables élémens. Ils ne consistent point dans ce que l'on nomme communément les sciences exactes, dont les anciens s'occupaient princi-

palement, et auxquelles la plupart des modernes attachent une étude presque exclusive; ce qui n'empêche point d'accorder aux uns et aux autres le nom de philosophes, bien que ce soit là le simple accessoire de la philosophie. Et pourquoi? parce qu'ils ont appliqué la dialectique à leurs démonstrations, approprié à leurs découvertes respectives les élémens fondés sur la nature des choses, reconnus et adoptés par tout le monde comme la langue génératrice que la science doit employer dans tous ses développemens ultérieurs. Or, tel est le mérite essentiel de nos saints Docteurs. C'est la profonde étude donnée par eux à ces élémens primitifs de toute saine philosophie, c'est la haute sagesse de leurs démonstrations, c'est la vigueur et la puissance de dialectique empreinte dans leurs éloquentes productions, qui en fait des philosophes autant que des orateurs. A la vérité, ils ne nous ont pas laissé de savans traités sur l'algèbre et la dynamique, sur les mouvemens des corps célestes. Quand ils nous parlent de la terre, c'est pour nous ap-

prendre à l'estimer ce qu'elle vaut; du ciel, c'est pour élever nos pensées par-delà toutes les magnificences d'un firmament périssable.

La question que nous venons engager aujourd'hui, fut soulevée au dernier siècle par les érudits d'Allemagne. On sait avec quelle ferveur ces discussions se traitent dans cette contrée et enflamment les esprits. Le volcan allumé par le Luthéranisme au XVIe siècle, n'a pas cessé d'y faire de violentes explosions. Deux savans des plus distingués de cette nation, l'abbé Mosheim et le professeur Brucker, commencèrent l'attaque, poursuivie avec ardeur par nos écrivains français. Le premier s'est fait connaître dans tout le monde littéraire par ses profondes recherches sur l'histoire ecclésiastique [1], l'autre par son histoire de la philosophie, devenue classique même parmi nous [2]. C'est particuliè-

[1] J. Laurent Mosheimii, *Dissertat. ad Hist. ecclesiast. pertinentes*, 2 vol. in-8. Altonav. et Flensb., 1743.

[2] *Historia critica philosophiæ a mundi incu-*

rement de ce dernier que les encyclopédistes et les jeunes érudits de nos écoles ont fait leur oracle. Ils abandonnent volontiers le premier aux controverses théologiques, et tirent du second, comme de leur arsenal, les traits qu'ils lancent contre nos doctrines catholiques, et particulièrement contre les Pères, qui nous en ont transmis le dépôt. Dans le tableau général qu'il trace de la philosophie ancienne et moderne, Brucker, remontant aux principes de cette science jusques à creuser pardessous les ruines du déluge, en détermine l'origine, en parcourt les périodes et les monumens chez tous les peuples avant Jésus-Christ. Parvenu à notre ère chrétienne, après avoir rendu au divin fondateur du christianisme l'hommage qu'il fut réellement la source inépuisable d'une sagesse surnaturelle : *inexhaustum omnis*

nabulis ad nostram usque ætatem deducta. Leips., 1741-1744, 5 vol. in-4, réimprimée avec augmentation d'un sixième volume en 1767, *ibid*. L'auteur en publia lui-même un abrégé en latin, dont la seconde édition, à Leipsick, 1756, in-8, est celle que nous suivons ici.

sapientiæ divinioris fontem; et, qui est-ce qui pourrait le contester? après avoir accordé à ses apôtres et aux premiers écrivains ecclésiastiques l'éloge d'avoir été des hommes d'une vertu incomparable, il leur refuse la qualité de philosophes: *apostoli non philosophi;* pourquoi? parce qu'attachés simplement à prêcher Jésus crucifié, ils étaient étrangers à la philosophie du siècle, c'est-à-dire aux lettres et aux connaissances des Grecs et des Romains. D'après un pareil raisonnement, il faudrait conclure que saint Augustin, saint Jean Chrysostôme et tous les siècles chrétiens ne s'entendaient guère en éloquence, quand ils donnaient à saint Paul le titre d'homme éloquent, bien qu'il fût peu versé dans les secrets de la rhétorique humaine, c'est-à-dire de l'art de Démosthène et de Cicéron. Toutefois Brucker ne dissimule pas que son opinion n'ait des adversaires, et que l'antiquité tout entière réclame, de son aveu, contre cet arrêt. Le savant écrivain ne s'en effraie pas; il prononce affirmativement que non-seulement les Apôtres, mais leurs successeurs,

les hommes apostoliques des premiers temps, ne doivent point trouver rang dans les annales de la philosophie, et que le nom de philosophes n'a pu leur être donné qu'improprement : jugement que le docte écrivain ne craint pas d'étendre jusqu'à nos Docteurs du IVe siècle, pour faire à ceux-là des reproches encore bien plus graves.

La plupart des penseurs venus après, ou se se sont exprimés dans les mêmes termes, ou, par un silence affecté, ont paru enchérir encore sur ses assertions. C'est une tactique convenue de nos jours de se taire sur les matières de religion; les mépriser, c'est faire croire qu'il n'en existe point.

Mais par là même que nous ne refusons pas ce titre aux hommes, de quelque pays et de quelque condition qu'ils fussent, qui, entrés dans cette noble carrière, se sont égarés sur la route, de quel droit le refuserait-on à des hommes qui, éclairés d'une lumière supérieure, sont arrivés au terme? Abstraction faite de toute opinion religieuse, demandez à tous les écrivains de

quelque renommée ce qu'il faut entendre par philosophie. Montaigne répond, au nom de tous, que ce n'est pas l'étude de l'histoire naturelle, ni la physique expérimentale, ni toutes les recherches sur les perceptions de l'intelligence et les phénomènes de la nature qui peuvent être saisies par l'observation; ce serait trop en rétrécir l'horizon. Nous l'appliquons surtout à la science de nous connaître nous-mêmes, et nos rapports avec les autres êtres, pour nous apprendre à nous perfectionner et à nous conserver. Socrate ne l'entendait pas autrement, lui à qui des oracles plus sûrs que ceux d'Apollon pythien ont décerné le nom de sage, et tous les siècles, celui de philosophe. Il professait hautement que la seule philosophie digne de la méditation des hommes était l'étude de leurs devoirs, la seule occupation digne du philosophe, celle de les instruire; que si la nature nous accorde sans peine les connaissances de première nécessité, elle se fait arracher celles qui sont moins utiles, et nous refuse avec rigueur toutes celles qui ne satisferaient

qu'une curiosité inquiète. Nous, plus généreux ou plus indulgens que lui, nous accueillons avec reconnaissance les travaux même stériles des hommes révérés qui, dans les temps antiques, cherchèrent à reculer les bornes de l'esprit humain, et consumèrent leur vie à méditer sur la formation de l'univers et sur l'essence des êtres; nous admirons leurs talens, nous nous instruisons de leurs écarts, et nous ne retranchons point des annales de la philosophie les esprits téméraires qui, soutenant toutes les doctrines sans en adopter aucune, introduisaient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés. A plus forte raison, le nom de philosophes appartiendra-t-il à ces hommes des premiers siècles de notre Eglise, qui, dégagés de tout intérêt humain, n'ayant pour guide que la vérité, en propageaient l'influence par leur enseignement et par leurs propres exemples.

L'auteur d'un journal long-temps accrédité parmi nous, rendant compte de notre *Bibliothèque choisie des Pères grecs*

et latins, *le Globe* regrette que nous nous soyons bornés à ne les présenter que comme orateurs. Il croit donc que l'on peut sans témérité leur adjuger un rang parmi les philosophes, puisqu'il nous reproche d'avoir gardé le silence à cet égard. Nous pourrions répondre que, bornés à un cours d'*Éloquence*, nous avions dû ne pas en franchir les bornes naturelles. Mais allons plus loin : pouvions-nous les présenter comme orateurs excellens, sans que de cette simple proposition ne ressortît la conséquence naturelle que par cela seul il était prouvé qu'ils furent de profonds philosophes? Etait-il nécessaire de l'annoncer et d'en donner avis à nos lecteurs? Long-temps avant, La Bruyère avait répondu pour nous : « Quel étonnement, « dit-il, pour tous ceux qui se sont fait « des Pères une idée si éloignée de la « vérité, s'ils voyaient dans leurs ouvra- « ges non pas seulement plus de tour et « de délicatesse, plus de politesse et d'es- « prit, plus de richesse d'expression, plus « de force de raisonnement, que l'on n'en « remarque dans la plupart des livres de

« ce temps qui sont lus avec goût, qui
« donnent du nom et de la vanité à leurs
« auteurs! Mais surtout, ajoute-t-il, lors-
« que l'on vient à connaître que, pour l'é-
« tendue de connaissance, pour la profon-
« deur et la pénétration, pour les princi-
« pes *de la pure philosophie*, pour leur
« application et leur développement, pour
« la justesse des conclusions, pour la beauté
« de la morale et des sentimens, il n'y a
« personne à leur comparer[1]. » Un tel jugement n'est pas simplement une apologie, c'est le plus complet panégyrique; *tout ce que* nous avons à dire ici n'en peut être que le commentaire. En effet, reconnaître que les Pères de notre Eglise furent des hommes éloquens, n'était-ce donc pas convenir qu'ils furent des philosophes? car, demande Cicéron, peut-il y avoir d'éloquence sans philosophie : *Sine philosophiâ non posse effici eloquentem?* et il donne en preuve sa propre expérience : « Si
« j'ai fait, dit-il, quelques progrès dans l'é-
« loquence, je déclare en être beaucoup

[1] *Caract.*, chap. *des Esprits forts.*

« moins redevable aux leçons des rhé-
« teurs qu'aux leçons de la philosophie. »
Nihil aliud est eloquentia quam copiose loquens sapientia, a dit le docte Quintilien. De là, l'assertion bien autrement imposante de saint Jean Chrysostôme : qu'il ne connaît point, lui, de vraie philosophie, que celle dont la sagesse éternelle a daigné apporter sur la terre la vivante leçon.

Accordons que les premiers Pères, ceux que l'on nomme *Apostoliques*, n'aient pas été éloquens à la manière des Grégoire de Nazianze et des Chrysostôme : est-ce un motif légitime de dire qu'ils n'aient pas été éloquens, et par conséquent philosophes? Lisez, entr'autres, l'épître de saint Ignace aux Romains; et dites-nous si vous connaissez dans aucune langue humaine rien d'égal au saint enthousiasme qui l'a dictée; et si les derniers momens de Socrate valent ceux du saint martyr souriant de loin aux rugissemens des lions qui l'attendent dans l'amphithéâtre. Brucker a eu raison de l'observer : L'histoire de la philosophie embrasse dans ses diver-

ses périodes l'histoire des peuples chez qui elle fut cultivée ; elle commence par ceux qui, remontant le plus loin dans l'antiquité, avaient recueilli les traditions primitives et les ont conservées, même en les altérant. Les écrivains qui en ont fait l'objet de leurs recherches, ne font pas difficulté de suivre dans leurs sinuosités le cours de ces ruisseaux, tous sortis d'une source commune, dans la Grèce, d'où la philosophie s'est répandue chez les Romains. L'origine en est communément assignée au temps de Thalès et de Pythagore, six cents ans avant notre ère chrétienne. La Grèce n'en fut pas le berceau ; elle la reçut de colonies étrangères, où elle avait jeté de profondes racines. Les philosophes pour la plupart voyagèrent au loin ; ils allaient chercher la lumière chez ces peuples qu'ils traitaient de barbares, et qui avaient le dépôt des sciences. A des époques antérieures, la Chaldée et la Phénicie, l'Egypte, la Perse, les Indes avaient eu des sages dont les systèmes, quels qu'ils aient été, composent les annales de la philosophie. Ils s'occupaient

à observer les grands spectacles qu'ils avaient sous les yeux et à leurs pieds, à les méditer, selon l'impulsion de leur génie et l'influence des sentimens qu'ils en recevaient. Qui les empêchait de rechercher les causes, les moyens et les fins? Nul doute que tous ces peuples primitifs, pasteurs, agricoles ou livrés aux exercices de la chasse qui fournissait à leur subsistance, soumis à des chefs qu'ils s'étaient donnés, ou formant entre eux autant de républiques distinctes, régis par les mœurs héréditaires, quand ils ne s'étaient pas encore assujettis à des lois déterminées, nul doute que de temps à autre ils ne se réunissent entre eux, ou en confédérations générales, ou en assemblées particulières, tantôt pour se défendre contre des ennemis étrangers, tantôt pour remplir en commun quelque devoir religieux; et là, comment se rencontrer sans délibérer entre eux sur leurs terreurs ou leurs espérances, sur l'objet de leur culte et les traditions des ancêtres? Il n'en fallait pas davantage pour poser les fondemens de la philosophie. Condorcet, après avoir

recherché avec assez de sagacité, dans son *Esquisse d'un tableau historique sur les progrès de l'esprit humain*, la chronologie des premières découvertes dans les arts, observe que ces progrès, quelque lents, quelque faibles qu'ils soient, auraient été impossibles, si ces mêmes hommes n'avaient connu l'art de l'écriture, seul moyen d'assurer les traditions, de les fixer, de communiquer et de transmettre les connaissances dès qu'elles commencent à se multiplier : « Ainsi, ajoute-t-il, l'écriture « hiéroglyphique fut une de leurs premières inventions[1]; » car cette écriture, de l'aveu de tous les savans anciens et modernes, était toute philosophique. Il n'y avait point encore de doctrines philosophiques proprement dites, point de corps

[1] Pag. 64. Cet ouvrage, si fort loué par nos jeunes philosophes, n'est précieux que par les aveux échappés à l'auteur. On lira avec bien plus de fruit et d'intérêt l'histoire des progrès des connaissances humaines, dans le livre, par exemple, de l'abbé Batteux, sous le titre : *Histoire des causes premières*, 1 vol. in-8°, Paris, 1749.

ni d'ensemble lié dans ses parties[1]; ce ne sont encore que les élémens d'une science philosophique reposant plutôt sur un instinct de croyance que sur une analyse critique. Le sanctuaire est fermé, mais le temple est ouvert à tous. Brucker fait avec raison de ces systèmes le premier âge de la philosophie avant les Grecs. Observez que ces peuples n'ont point eu d'écrivains au moins connus, leurs philosophes n'ayant rien laissé après eux qu'un souvenir vague de leurs idées de cosmogonie et de théologie. Rien ne nous reste des Phéniciens que le fragment informe de Sanchoniathon, et les fragmens mutilés de Bérose; des Egyptiens, que leurs hiéroglyphes inintelligibles même à l'érudition; rien des gymnosophistes de l'Inde et des brachmanes de la Perse, pas plus que de nos anciens druides des Gaules: irez-vous arracher leurs images du temple de la philosophie, et Brucker, ainsi que tous les écrivains d'avant et d'après lui, n'en ont-ils

[1] M. de Gérando, *Histoire comparée des Systèmes de philosophie*, t. 1, p. 13.

pas fait la première décoration du monument érigé en son honneur? Les Grecs eux-mêmes, plus soigneux conservateurs de leurs antiquités, ne nous ont transmis que les noms des premiers fondateurs de leurs écoles philosophiques et les idées confuses de leurs systèmes. C'est pour nous encore un problème de savoir si Linus, Orphée, Amphion, Eumolpe, ont existé. N'importe: ils existent comme philosophes dans les fictions qui font leur histoire. Il a suffi à quelques Sages, pour obtenir cette qualification, de produire certaines maximes *plus ou moins* plausibles; à d'autres, de disserter sur les nombres et les harmonies, sur le vide et le plein, sur les vertus occultes des élémens, sur les mystères impénétrables de la métaphysique: aveugles qui marchaient à travers une obscurité profonde, froissés, repoussés à chaque pas par ceux qui les avaient devancés, par ceux qui les ont suivis! Et l'on refuserait ce nom à des hommes de qui les oracles, révérés dans tout l'univers, sont après tant de siècles des flambeaux qui l'éclairent!

Remercions nos antagonistes de nous avoir engagés dans une controverse dont nous n'avions pu pressentir la nécessité. Réparons un oubli dont nous nous étions rendus involontairement coupables. Que rien ne manque désormais à la gloire de nos saints Docteurs, si ce n'est un avocat plus digne de cette noble cause. Prouvons qu'ils savent unir aux palmes de l'éloquence les fruits de la philosophie : nouveau trophée que réclame leur génie ; nouveau point de vue qui nous ouvre la carrière la plus intéressante à parcourir.

Jetés par le mouvement de nos études dans un champ étranger, nous nous replierons sur des souvenirs dès long-temps affaiblis dans notre mémoire, heureux de faire contribuer à l'ornement de l'arche sainte les dépouilles de l'Égypte et de Samarie. A l'imitation des Pères, qui ne croyaient pas déroger en mêlant à la science théologique une érudition profane, descendons dans le champ de la philosophie humaine, disons quels hommes y entrèrent les premiers, y portèrent une culture plus ou moins heureuse, y semè-

rent peut-être plus d'erreurs que de vérités utiles, en fixèrent les limites; et comment les saints Pères, venus après, en extirpèrent les ronces et les épines, pour y substituer les fruits les plus salutaires. Vaste tableau qui enferme un espace de plus de quarante siècles. C'est en quelque sorte une mappemonde partagée en deux hémisphères, l'une composant l'histoire des temps antérieurs à la venue du Messie, l'autre celle des temps qui l'ont suivi. Ce que notre maître avait dit de la loi mosaïque, qu'il était venu *non l'abolir, mais la perfectionner*[1], nous pouvons l'appliquer à la philosophie. L'Évangile est venu non la détruire, car il n'a pas eu l'intention d'anéantir la raison qui en fut le principe et la sagesse qui en est l'objet, mais en rectifier les écarts et les faux jugemens, en fixer les incertitudes, en corriger les ignorances, leur proposer les plus hautes spéculations, les consacrer par sa divine sanction. L'Évangile n'est

[1] *Non veni solvere legem, sed adimplere*. Matth., v. 17.

que le perfectionnement de la philosophie.

Après donc que nous aurons déroulé sous les yeux de nos lecteurs les annales de l'ancienne philosophie, exposé les écoles et les systèmes qui l'ont partagée, les révolutions qui en composent l'histoire, depuis les temps les plus reculés et chez les peuples divers où elle fut cultivée, nous entrons de plain-pied dans le domaine de la nouvelle philosophie, à commencer par les temps apostoliques. Nous verrons si les Pères de cette époque méritent les sarcasmes de Brucker et de ses copistes, quand, abusant de la simplicité de ces heureux temps, ils accusent les saints Docteurs de n'avoir été que des ignorans, étrangers à toute philosophie, parce qu'ils ne connaissaient pas celle d'Aristote et de Platon. Sous ce point de vue, nous aurons donc à examiner d'abord la philosophie des Pères apostoliques. De là nous passons au siècle des apologistes; théâtre sanglant qui nous fait voir la lutte prolongée de l'ancienne philosophie contre l'humble philosophie qui

vient de s'introduire dans le monde précédée de la croix de Jésus-Christ; d'un côté, les bourreaux et les sophistes; de l'autre, l'éloquence et le génie s'armant de la plume des Justin, des Athénagore, des Tertullien et des Origène; le paganisme redoublant ses efforts et ses conjurations, forgeant le roman de son éclectisme et la chimère de son système allégorique, faisant cause commune avec la philosophie unie à l'hérésie, se montrant comme elle revêtue de tous les masques; et le christianisme qui s'avance à pas de géant dans l'univers, pour aller bientôt s'asseoir sur le trône de Constantin.

S'il faut en croire nos modernes philosophes, ce qui en avait déterminé les progrès, ce n'était point cette divine toute-puissance qui l'avait soutenu à travers les persécutions de toute sorte dont il fut assiégé; mais la facilité avec laquelle il s'était accommodé de toutes les opinions qui partageaient encore les écoles de la philosophie humaine, pour les transformer dans sa propre substance. Tout, dans le christianisme, n'allait pas au-delà de sim-

ples imitations : ses miracles, on en racontait de non moins surprenans, opérés par des hommes fameux dans les temps anciens ou modernes, et l'on produisait au besoin les vies de philosophes initiés, comme Jésus avait pu l'être, dans les secrets de la magie; ses dogmes, on en découvrait la source ailleurs que dans sa divine inspiration. « Votre législateur, « disait Celse aux chrétiens, n'est que le « plagiaire du philosophe athénien. Votre « morale et votre théologie ne vous ap- « partiennent pas; elles se retrouvent « dans Platon et Pythagore, à qui Jésus et « ses Apôtres les avaient dérobées. Sortis « pour la plupart de la gentilité, les Doc- « teurs chrétiens n'avaient pu en dépouil- « ler aussitôt le langage. Ce qui pouvait « servir à la cause de leur religion nou- « velle, ils l'ont emprunté, et leur piété « ne s'est pas alarmée d'un mélange qui « insensiblement a corrompu la doctrine « du Maître. Entre le christianisme et les « systèmes de la philosophie, la barrière « qui semblait les séparer n'était donc pas « telle qu'il ne fût pas possible de la fran-

« chir par de réciproques concessions ; les
« différences n'étaient que dans les mots,
« et chacun pouvait croire impunément
« ce qu'il voulait. » Tel fut, nous dit-on,
le traité d'alliance proposé au Christianisme par les platoniciens. Les Pères y consentirent, et sont devenus éclectiques et platoniciens.

Personne n'ignore avec quelle vigueur de dialectique et d'érudition Origène s'empressa de répondre à l'odieuse calomnie du philosophe épicurien. Elle s'est reproduite avec un nouvel artifice dans plus *d'un écrit* postérieur. Les premiers écrivains de la Réforme ont affecté de la répéter avec l'amertume d'un zèle irrité par de faibles résistances, et n'ont que trop réussi à en faire dans leur parti une prévention héréditaire.

Moins emportés que Celse et Porphyre, moins téméraires que leurs devanciers, les protestans des derniers âges ont arrêté l'imputation aux théologiens des second et troisième siècles, époque où, s'il faut les en croire, le platonisme a envahi nos chaires chrétiennes, et continué de do-

miner dans notre Eglise catholique. Tel est le refrain habituel de Brucker et de Mosheim. Rendons justice à des travaux qui, sur d'autres matières, ont si bien mérité de la religion et des lettres; et portons le même jugement sur le caractère de ceux qui, de nos jours, ont écrit et pensé comme eux. En les combattant, à Dieu ne plaise que nous exagérions leurs torts. Entraînés par la pente d'un siècle d'incrédulité ou de léthargique indifférence, ils ont cru sur parole, et se rencontrent, peut-être sans le savoir, dans le camp ennemi. Qui sait si, ramenés un jour par des études plus désintéressées, nouveaux Augustins, ils ne rétracteront pas des assertions qu'ils n'avaient pas assez mûrement approfondies?

Ces coupables transactions entre les philosophes et les Pères de la primitive Eglise, ces erreurs graves qui auraient dénaturé la foi évangélique, consacrée par Jésus-Christ et ses Apôtres, en un mot, tout cet *éclectisme platonique* dont on charge nos premiers siècles chrétiens, il est bien vrai qu'ils se rencontrent, et sans

nul déguisement, dans les hérésies du même temps, mélange informe d'une philosophie mal conçue avec le christianisme. Un Basilide, un Valentin, un Marcion, un Praxéas, d'autres ont pu les adopter, nous ne le nions pas; l'Église, jamais. L'Église, incorruptible dans sa morale comme dans ses dogmes, n'avait que des foudres pour les corrupteurs de l'Évangile, lesquels *se montraient revêtus de la peau de brebis et n'étaient au fond que des loups ravissans* [1]. Mais que les chrétiens, *car les hérétiques n'étaient plus regardés comme tels* [2], que les chrétiens, dis-je, aient adopté de pareils systèmes; que les Pères des premiers siècles en aient été dupes; que séduits, comme on le prétend, par l'extrême désir de gagner les païens au christianisme, ils aient consenti à faire disparaître ou à diminuer l'opposition entre le christianisme et le paga-

[1] Tertull., *de Præscript.*, cap. VII; S. Cyprien, *de Unit.;* S. Chrysost., dans *Biblioth. choisie des Pères*, t. XIII, p. 153.

[2] Saint Athanase, *ibid.,* t. V, p. 250.

nisme; que par la suite saint Augustin lui-même ait approuvé la maxime qu'il suffisait de changer quelques mots et de modifier certains dogmes pour embrasser la foi de l'Eglise, et de prendre le nom de chrétien pour le devenir; c'est là une erreur qui suppose la plus grossière ignorance ou la mauvaise foi la plus coupable. Voilà pourtant ce qu'on nous dit tous les jours, ce qu'affirment particulièrement les historiens de la philosophie, ce que répètent avec une singulière affectation deux des plus célèbres écrivains des communions protestantes; et plût au ciel que ces doctrines mensongères n'eussent pas pénétré au-delà des contrées qu'ils habitent! nous n'irions pas fouiller dans des sources étrangères pour y découvrir les preuves des étranges paradoxes que nous combattons. Ce qui nous les fournit, ce sont des livres publiés sous nos yeux, et devenus les oracles de la jeunesse [1]. Combien nous se-

[1] Nous nous proposons d'en faire un examen plus particulier dans un ouvrage à part, sous presse, sous le titre de *Mélanges*.

rions coupables nous-mêmes, si nous gardions le silence dans une matière qui intéresse aussi essentiellement les fondemens de la religion que nous professons !

Dans ces écrits, toute l'histoire de l'éclectisme est la révélation du complot ourdi par les maîtres de l'école d'Alexandrie, ou nouveaux platoniciens qui y dominaient, d'anéantir la foi chrétienne, sous le prétexte d'accorder les diverses opinions religieuses et philosophiques; système reproduit de nos jours. A la tête de la conjuration, aurait été Ammonius, qui n'en conservait pas moins le nom de chrétien, et qui fut le maître d'Origène.

L'apostasie d'Ammonius, si elle était constatée, rejaillirait sur toute son école et sur le christianisme entier; et c'est là, en effet, l'intention manifeste de ceux qui ont osé l'en accuser. Ammonius ne voulait, nous dit-on, que secouer le joug qui impose la nécessité de croire à tous les dogmes du christianisme, sans exception d'un seul; arriver à la destruction de tous les mystères par la tolérance de tous; faire grâce à tous les cultes, sous le prétexte

de les réunir tous. Telle fut l'intention dans laquelle ce philosophe forma le projet de concilier toutes les religions et toutes les écoles des philosophes. Ammonius, transfuge du christianisme et n'en présidant pas moins une école chrétienne, conspirant contre la foi de l'Evangile pour lui substituer un paganisme déguisé, et entraînant dans sa conspiration jusqu'au grand Origène lui-même, quel triomphe pour les ennemis du christianisme !

Certes, s'il fallait croire aux assertions de MM. Brucker, Mosheim, et de ceux qui les ont copiés, il y a long-temps qu'il n'existerait plus dans le monde ni Eglise, ni foi chrétienne.

Telles sont les hautes spéculations que nous proposons à la curiosité de nos lecteurs. Mes faibles mains essaient d'ériger à la gloire des Pères ce nouveau trophée. D'autres viendront après moi, qui ajouteront de plus nobles décorations à la pyramide élevée en leur honneur.

Notre *Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins* fut un hommage rendu à leur génie. Le livre que nous présentons

a peut-être un objet encore plus étendu et plus important. Le christianisme n'en eût pas été moins une religion divine, quand il n'aurait pas eu ses Tertullien, ses Basile, ses Grégoire de Nazianze, ses Chrysostôme. Il y avait pour le genre humain quelque chose de plus nécessaire que d'avoir des orateurs; c'était de faire connaître aux hommes leurs devoirs et leurs destinées. Cette science, l'unique but que se propose la philosophie, les quarante siècles écoulés avant le christianisme l'avaient cherchée sans pouvoir l'atteindre. Les Pères sont venus, l'Evangile à la main, la manifester au monde; ceux qui, dans les siècles postérieurs, s'en sont écartés, se sont étrangement mépris. Voilà toute l'histoire de la philosophie; et dans cette histoire, trois périodes bien distinctes, où chacune vient aboutir aux Pères de notre Eglise comme à un centre commun; à savoir : philosophie avant les Pères, philosophie enseignée par les Pères, philosophie depuis les Pères. Du milieu de ces considérations diverses, s'élève une pensée dominante, c'est, comme l'avait dit

saint Chrysostôme, que la vraie philosophie, c'est l'Evangile.

Notre travail comprendra donc deux parties dont l'ensemble compose l'histoire générale de la philosophie ancienne et moderne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Dans la première, après que nous aurons rappelé son origine, ses progrès, déterminé ses caractères, son étendue, ses limites; nous en parcourrons les développemens dans les différentes contrées où elle fut cultivée, sans autre guide que les lumières de la raison, jusqu'au moment où le Christianisme fût venu donner naissance à une philosophie nouvelle.

Si ce premier tableau est fidèle, il en résulte une conséquence irrécusable, celle que tous les apologistes du Christianisme, depuis saint Paul jusqu'à nos jours, ont tirée, savoir : que la raison et la loi naturelle, dans la double supposition purement gratuite que leurs lumières se laissent également découvrir à toutes les intelligences, et que les anciens philosophes n'aient eu pour but que d'en établir

l'empire parmi les sociétés humaines, étaient insuffisantes; qu'elles n'opposaient qu'une faible digue au torrent des superstitions qui ont inondé l'univers; qu'une révélation positive était donc nécessaire pour amener le genre humain à la connaissance de Dieu et de ses attributs, de l'homme, de ses destinées et de ses devoirs.

C'est ce qu'a opéré le Christianisme, soutenu des preuves éclatantes d'une mission céleste. Une fausse sagesse avait tout corrompu : il fallait que la véritable sagesse vînt tout renouveler.

Avec le Christianisme, tout change : religion et philosophie. Les Pères de l'Église ont le plus puissamment influé sur cette révolution. Furent-ils philosophes? Nous prouvons l'affirmative par leurs écrits. A des assertions arbitraires, nous opposons un fait public, solennel, permanent, qui résulte des témoignages extraits de leurs écrits [1].

Nous vengeons leur mémoire des im-

[1] Sur les traductions textuelles que nous en

putations calomnieuses qui leur sont faites d'éclectisme et de platonisme. La vérité du dogme catholique est démontrée par la constante uniformité de son enseignement, et celle de la religion chrétienne par la divinité de son auteur.

La conséquence de ces principes rejaillit sur les siècles qui ont suivi l'époque où ils ont brillé sur la terre. La philosophie des Pères démontrée la seule vraie : tout ce qui ne s'en rapproche pas, à plus forte raison, tout ce qui s'en écarte, n'est plus la philosophie, et n'en a que le masque. Telle sera celle qui, au XVIIIe siècle, en a usurpé le nom.

L'histoire de la philosophie se compose des vérités et des erreurs qui ont eu cours parmi les hommes dans la recherche des choses divines et humaines; elle comprend à la fois et ceux qui l'ont honorée par leurs travaux, et ceux qui l'ont dégradée par les écarts de leur génie. Les sophistes de

avons publiées dans notre *Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins* (26 vol. in-8).

la Grèce y tiennent rang comme les Socrate et les Platon.

Cette seconde partie de notre travail renferme les dix-huit siècles écoulés jusqu'à nos jours, limite où nous nous arrêterons ; le siècle présent appartient exclusivement à la postérité.

Ici, comme dans nos autres productions, nous n'avançons rien qui ne soit confirmé par les témoignages. Nous ne craignons pas d'environner de trop de lumières chacune de nos propositions. On pourra nous en faire un reproche ; nous répondrons par ces paroles du plus grand des philosophes de l'Allemagne : « L'é-
« tude de l'antiquité et de l'érudition so-
« lide, dit Leibnitz, sont tombées dans
« une espèce de mépris, jusque-là que
« quelques auteurs affectent de n'em-
« ployer aucune citation dans leurs ouvra-
« ges, soit qu'ils veuillent paraître avoir
« écrit de génie, soit qu'ils ne cherchent
« qu'un prétexte à leur paresse. Cepen-
« dant, dans les choses de fait, l'usage
« des autorités et des témoignages est
« absolument nécessaire, à moins qu'on

« ne prétende qu'un écrit fait sur-le-
« champ est préférable à un traité où l'on
« a mis des discussions et des recher-
« ches[1]. » Nous ne craindrons donc pas
de donner à notre cause tous les appuis
que la curiosité peut désirer.

Au reste, je dois avertir encore que je
n'ai point la prétention de faire un livre,
mais simplement de réunir ici tout ce que
mes lectures ont pu me fournir sur cette
matière. Je profite avec reconnaissance
de ce qu'ont pensé pour moi les savans
qui ont consacré leurs veilles à ces labo-
rieuses recherches. Mon dessein n'est pas
d'ouvrir une route nouvelle, mais d'indi-
quer celle où l'on peut marcher avec le
plus de sécurité.

Que si nous avons parfois à combattre
d'illustres adversaires, nous n'oublierons
jamais ce que nous devons à la supériorité
de leurs lumières, aux nombreux services
rendus par eux à la philosophie, à la lit-
térature, à la société. Quel que soit le ju-

[1] *Epist. IV ad Huet.*, dans *l'Esprit de Leibn.*,
par M. Emery, t. I, p. 202.

gement que l'on porte de cet écrit, c'est à eux-mêmes que nous le déférons, assurés que nous sommes que nos intentions seront appréciées par tous ceux à qui les intérêts de la morale et les intérêts des lumières sont également chers. Dans la juste défiance où nous sommes de nous-mêmes, nous ne faisons pas difficulté d'employer contre eux les armes que nous fournissent, soit leurs propres écrits, soit les autorités des hommes les plus respectables par qui leurs opinions se trouveraient contredites. Par là, en les citant au tribunal *de leurs pairs*, ils n'auront pas à se plaindre qu'une téméraire médiocrité ose les appeler dans la lice; et si nous avons à redouter toute comparaison du côté du savoir et du génie, nous sommes convaincus, grâce à d'aussi puissans auxiliaires, qu'ils seront les premiers à reconnaître qu'ils s'étaient trompés dans leurs jugemens sur la philosophie des saints Pères, comme dans l'exagération de leurs panégyriques en faveur de l'ancienne philosophie.

Peut-être l'on désirait rencontrer ici un

tableau des écrivains qui ont traité avant nous de l'histoire de la philosophie ancienne ou moderne; mais il y aurait eu de notre part témérité à l'entreprendre, après l'excellent chapitre que M. de Gérando leur a consacré [1]. Il les distribue en trois classes, où les ouvrages et les auteurs sont appréciés avec discernement. Elles comprennent tous ceux qui, depuis les plus brillantes époques de la philosophie jusqu'à nos jours, ont fourni des jugemens sur la science elle-même ou sur ceux qui l'ont cultivée, et rassemblé pour la composition de ses annales des matériaux en corps d'histoire ou en forme de tableaux. Cette partie du savant ouvrage ne laisse rien à désirer. Ce n'est point une simple nomenclature, mais une galerie complète, aussi intéressante par l'ordre qui y règne, que par les souvenirs qu'elle rappelle.

Nous manquerions également à la vérité et à la reconnaissance, si nous ne ren-

[1] C'est le chap. II de son *Histoire comparée des Systèmes de philosophie*, t. I, p. 34 et suiv.

dions un hommage public aux utiles travaux de ce même savant qui, dans son *Histoire comparée des Systèmes de philosophie*, a soutenu avec éclat la double réputation qu'il s'était déjà acquise d'écrivain élégant et de philosophe profond. Non moins érudit que Brucker, il est bien plus méthodique, et sa lecture offre bien plus d'attraits. En profitant de l'un et de l'autre, nous nous sommes bien gardés de nous asservir à leurs décisions. Notre but, en nous engageant dans la carrière qu'ils ont parcourue avec tant de gloire, est de suppléer à leurs omissions, de venger la mémoire des Pères méconnus ou calomniés, de faire pour l'étude de la philosophie ce que nous avons essayé pour celle de l'éloquence, en établissant la supériorité de la philosophie des principes, sur la philosophie des systèmes.

TABLE ET SOMMAIRES

DE CET OUVRAGE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

—

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA PHILOSOPHIE AVANT LE CHRISTIANISME.

LIVRE Ier. — PHILOSOPHES PAÏENS.

SECONDE PARTIE.

DE LA PHILOSOPHIE DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME.

Livre Ier. — LES PREMIERS SIÈCLES JUSQU'AU RÈGNE DE CONSTANTIN.

LIVRE III.—LES SAINTS PÈRES ACCUSÉS D'ÉCLECTISME ET DE NÉOPLATONISME.

§ I. — *Éclectisme.*

§ II. — *Les nouveaux platoniciens.*

LIVRE IV.

LIVRE V. — LA PHILOSOPHIE MODERNE.

SECTION Ire. — *Depuis Bacon.*

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA PHILOSOPHIE AVANT LE CHRISTIANISME.

LIVRE PREMIER.

PHILOSOPHES PAÏENS.

CHAPITRE I.

Coup d'œil général sur l'étude de la philosophie.

« C'EST assurément le sujet d'une grande méditation, où les sages n'ont pas moins à gagner que les littérateurs, que de suivre l'intelligence humaine dans ses progrès, d'en observer la marche et les développemens, de rechercher les causes plus ou moins actives de ses découvertes ou de

ses égaremens, l'influence que les unes ou les autres ont eue sur la société ; d'évoquer, comme parle Bacon [1], par une sorte d'enchantement, le génie littéraire ou philosophique de chaque siècle. De telles études ont de tout temps excité la curiosité la plus légitime ; elles ont exercé les esprits les plus élevés, et ne se présentent pas sans un intérêt puissant aux esprits même les plus médiocres. Elles se lient aux connaissances les plus utiles et les plus nécessaires, puisqu'elles présentent le tableau des créances diverses qui ont partagé et dominé si long-temps le genre humain tout entier ; qu'elles établissent les comparaisons et les jugemens à porter entre l'erreur et la vérité.

« Il n'est pas, a dit un des écrivains de notre siècle qui a le mieux approfondi l'histoire de la philosophie tant ancienne que moderne, il n'est pas un homme éclairé, doué de quelque élévation dans l'esprit, et accessible à une noble curiosité, qui puisse jeter un regard indifférent sur

[1] *De augmento scientiar.*, lib. II, ch. IV.

les annales où se trouvent consignées tant de traditions antiques, tant de savantes recherches, une si longue suite de travaux et de doctrines qui ont exercé une si puissante influence sur les destinées de l'esprit humain, et les résultats enfantés par les méditations des plus illustres génies des divers pays et des divers âges. Lors même que l'utilité qu'il peut se promettre de cet exercice se bornerait à étendre ses vues par de vastes comparaisons, à se pénétrer d'une généreuse émulation par le commerce de tant de grands hommes : ces motifs lui suffiraient sans doute. Mais combien d'autres fruits ne peut-il pas en espérer? C'est dans l'application et l'emploi que la raison humaine a fait de ses facultés et de ses forces, que l'observateur apprendra à mieux connaître sa nature et ses véritables prérogatives; c'est là qu'il contemplera l'origine des découvertes et des erreurs; c'est là enfin qu'il pourra apprendre à juger les diverses doctrines, non plus seulement par leurs principes, mais encore par leurs effets; à reconnaître et à circonscrire le domaine réel de

la philosophie, et surtout à distinguer, par des caractères fixes et certains, la fausse philosophie de la véritable. Et n'est-ce pas pour notre siècle en particulier, un des principaux avantages de l'époque où nous sommes placés, que d'apercevoir en avant de nous cette brillante cohorte de précurseurs dans la route de la méditation, et de pouvoir nous aider à la fois du résultat de leurs travaux et de l'expérience de leurs erreurs.

« Cependant, ajoute M. de Gérando, le premier coup d'œil que l'on jette sur l'histoire de la philosophie, ne donne pas, il faut l'avouer, toute la satisfaction qu'on avait pu s'en promettre. Une multitude d'hypothèses, élevées en quelque sorte au hasard, et rapidement détruites; une diversité d'opinions d'autant plus sensible que la philosophie a été plus développée; des sectes, des partis même, des disputes interminables, des mésentendus sans cesse renaissans; des spéculations stériles, des erreurs maintenues et transmises par une imitation aveugle; quelques découvertes obtenues avec lenteur et mélangées d'idées

fausses ; des réformes annoncées à chaque siècle, et jamais accomplies ; une succession de doctrines qui se renversent les unes les autres sans pouvoir obtenir plus de solidité ; la raison humaine, ainsi promenée dans un triste cercle de vicissitudes, et ne s'élevant, à quelques époques fortunées, que pour retomber bientôt dans de nouveaux écarts ; l'expérience et le raisonnement, le sens commun et la spéculation paraissant lutter constamment et se donner, sur tous les points, un démenti réciproque ; l'idéalisme aux prises avec le matérialisme, enlevant tour à tour à l'intelligence ou les objets qu'elle croyait connaître, ou le sentiment qu'elle avait de sa propre dignité et même de son existence ; la philosophie exaltée par le dogmatisme, au point de ne plus mettre de bornes à ses prétentions, entraînée ensuite par le scepticisme dans les abîmes d'un doute absolu, invoquant un point d'appui immuable au sein des régions intellectuelles, cherchant une route assurée vers la vérité, et toujours trompée dans ses vœux et ses espérances ; les mêmes questions enfin qui par-

tagèrent, il y a plus de vingt siècles, les premiers génies de la Grèce, agitées encore aujourd'hui, après tant de volumineux écrits consacrés à les discuter : voilà le spectacle qui paraît s'offrir aux regards de l'observateur; et c'en est assez pour inspirer aux esprits superficiels un profond découragement. Ils n'attendent rien d'une telle étude qui puisse les dédommager des efforts qu'elle exige; heureux même encore s'ils ne sont pas conduits à désespérer de toute philosophie, et même de toute science véritable [1]. »

Quelle a été la cause de tant de déplorables égaremens? quel devait en être le remède? Emportés loin des traditions primitives, que les pères du genre humain tenaient de source divine, les hommes n'y pouvaient être ramenés que par le même organe qui les leur avait apprises. Elles formaient cette *véritable philosophie première* dont parlent Bacon et Descartes en vingt endroits de leurs ou-

[1] M. de Gérando, *Hist. comparée des Systèmes*, ch. I.

vrages, et que M. de Gérando définit en ces termes : « Qu'elle réunit en elle l'essence et les élémens constitutifs de toute philosophie, parce que les principes universels de toutes les sciences ne peuvent résider que dans la nature même ; » ajoutons, et dans la source unique de la science, parce qu'avant de rien décider SUR DIEU, SUR LE MONDE ET L'HOMME, ces trois grands objets de toute doctrine philosophique, il fallait à l'homme un flambeau qui l'éclairât sur la route de ces importantes recherches. Ce flambeau, Dieu lui-même l'avait donné au monde ; les passions et les systèmes humains en offusquèrent la clarté, sans toutefois l'anéantir. Il n'a cessé de briller à travers les ténèbres répandues par l'idolâtrie ; le Christianisme l'a rallumé. Quelle étude plus digne du chrétien, du prêtre surtout, qui veut connaître l'histoire de la religion dont il a l'honneur d'être le disciple et le ministre ?

Il deviendrait superflu de prouver sa connexion intime avec la philosophie, puisque l'une et l'autre s'occupent également de ces hautes spéculations. La re-

ligion se lie à la connaissance de la nature, a dit Cicéron [1]. Rapprochées par leur objet, elles ne le sont pas moins par leur histoire. L'origine de l'une nous fait remonter à celle de l'autre. Or, un fait qui depuis long-temps n'est plus un problème, tant les doctes ouvrages publiés à ce sujet en ont porté la démonstration jusqu'au dernier degré de l'évidence, c'est que notre Christianisme avait commencé bien avant l'ère à laquelle il a donné son nom; c'est que l'origine de la religion se confond avec l'origine des temps; *elle naquit le jour où naquirent les jours*, a dit la poésie de concert avec l'histoire. Sortie, avec son divin auteur, du sein de sa propre éternité, elle s'avançait à travers les âges, tenant dans ses mains le livre où est consignée l'histoire des siècles qui déjà n'étaient plus, et l'histoire des siècles qui n'existaient pas encore.

[1] *De Divinatione*.

CHAPITRE II.

Philosophie primitive liée à la religion.

Cette religion qu'aujourd'hui nous reconnaissons être la seule véritable et sainte, elle avait été promise au monde comme le flambeau qui devait en éclairer tous les peuples [1]. La même voix qui sur le Thabor montrera dans le divin fondateur du Christianisme le seul maître *digne d'être écouté* [2], l'avait proclamé, dès la première antiquité, l'envoyé du ciel à qui seul il serait donné *d'écraser* l'hydre de l'ignorance et du mensonge [3]. Mais ce bienfait devait être acheté par une longue attente. Jusque-là, le genre humain, enseveli tout entier dans les ombres de l'ignorance, sera condamné à marcher à la seule

[1] *Lumen ad revelationem gentium.* Luc, II, 32.

[2] *Vox audita est de cœlo dicens : Hic est filius meus dilectus, ipsum audite.* Matth. XVII, 5.

[3] *Ipse conteret caput (serpentis). Gen.* III, 15.

lueur de sa propre raison. Quels ont été ses guides? L'histoire de la philosophie ancienne répond à cette question. Durant quarante siècles, l'univers n'a connu d'autre religion que le culte de prétendues divinités faites par la main des hommes, d'autre philosophie que les vains systèmes enfantés par l'imagination des hommes.

Mais aussi toutes les croyances religieuses et philosophiques éparses sur la surface du globe n'étaient que temporaires; leur sentence de mort avait été prononcée par tous les oracles du ciel; les jours de la philosophie humaine étaient comptés. Il n'y avait qu'un Dieu qui pût donner à l'homme la religion et la philosophie véritables.

Deux caractères principaux devaient signaler l'avénement de la future Révélation : la destruction des idoles adorées par toute la terre, et l'établissement d'une nouvelle sagesse.

L'Évangile est donné au monde : les promesses s'accomplissent; l'idolâtrie a fait place au culte du seul Dieu à qui appartiennent les hommages de l'adoration.

La philosophie n'est plus une vaine science, mais la doctrine de vérité; elle n'est plus seulement *l'étude et l'amour de la sagesse*, mais la pratique et la prédication de la sagesse; car il était écrit: *Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savans*[1].

La connaissance de l'ancienne philosophie est donc l'introduction nécessaire à la connaissance de la nouvelle. Son histoire embrasse ses commencemens, ses progrès, ses révolutions, comme une même journée se compose du crépuscule du matin, des brillantes clartés que répand l'astre du jour parvenu à son midi, pour se terminer à l'occident. Tel est aussi le plan suivi de concert par tous les écrivains qui se sont occupés de ces savantes recherches; le cercle est le même pour tous. Ce sont les philosophes de l'Egypte sous le nom d'Hiérophantes ou prêtres organes des choses sacrées; les philosophes de la

[1] *Scriptum est enim: Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.* I Cor. I, 19; Isaï. XXIV, 14.

Chaldée sous le nom de Mages, ce qui signifiait également prêtres, savans, théologiens; les philosophes de l'Inde sous celui de Brachmanes; ceux de l'Ethiopie, les Eubages; les Druides chez les Celtes et les Gaulois [1]. « Philosophie toute religieuse, dit Brucker, puisqu'elle s'occupait principalement de l'étude des choses célestes dans leurs rapports avec les phénomènes que l'on avait sous les yeux [2]. » Partout ailleurs que chez les Hébreux, elle n'offre qu'un mélange confus de traditions altérées et de grossiers symboles, par lesquels on suppléait à l'absence de l'Ecriture; source malheureuse de l'idolâtrie et de toutes les erreurs qui ont inondé le genre humain, que nous ne connaissons, dit l'historien Diogène Laërce,

[1] Diogène Laërce, *in Proœmio*. *Voy.* les notes de Casaubon.

[2] *Quarum gentium philosophia cùm præcipuè circa divina, et rerum mundique origines versata sit, haud pauca ideò capita religionis earum simul hoc philosophiæ barbaricæ ambitu comprehenduntur*. Instit. philos.

que sous le nom de philosophie barbare, digne en effet de ce nom, s'il ne lui eût été donné par l'orgueil plus criminel encore des Grecs, dans le seul dessein de dissimuler les larcins qu'ils en ont faits.

Mais était-ce bien là qu'il fallait chercher le berceau de la philosophie? Non. Il existait chez un autre peuple dépositaire des notions primordiales les plus nécessaires à toute institution sociale, et qui ont fait long-temps la foi du genre humain; car elles se retrouvent dans tous leurs monumens, et jusque dans les fictions qui les ont le plus éloignées de leur source : ce sera la philosophie des temps primitifs, première époque de l'histoire de la philosophie.

La seconde, est celle que l'on désigne communément sous le nom des temps fabuleux, où des étrangers venus d'Egypte, de Phénicie ou de la Thrace, apportèrent dans l'Attique les connaissances de leur pays. Introduction de la philosophie dans la Grèce ou philosophie poétique.

La troisième comprendra le tableau de ses développemens par les écoles d'Asie et

d'Italie, ou sectes de Thalès, de Pythagore et de leurs disciples.

CHAPITRE III.

Commencemens et progrès de la philosophie.

Les premiers hommes ne durent pas être moins frappés que leurs successeurs de la magnificence des spectacles que la nature étalait à leurs regards; ils n'avaient pas d'autres yeux, pas d'autres sens que nous, pas d'autre manière de voir, de sentir et de juger [1]. Pour peu que la surprise et l'admiration, la simple curiosité, s'ar-

[1] Le Batteux, *Hist. des Causes premières*, liv. I, art. III, p. 27. M. de Gérando: « Platon et Aristote ont fait naître la philosophie, de l'admiration. D'autres ont assigné son origine dans la curiosité, dans le besoin de la vérité, dans le sentiment que la raison a de sa propre dignité, dans le charme qu'a pour elle l'activité de ses exercices, dans la tendance de l'esprit humain vers l'infini, dans la recherche du premier principe de toutes choses, dans celle du premier fondateur

rêtassent à les contempler, nul doute que ces premiers sentimens n'aient excité dans leurs âmes le désir d'en connaître les causes, et le besoin d'en répandre la connaissance. La divinité se montrait à eux, comme à nous, à travers un nuage qui ne laissait voir qu'une partie de ses attributs et de ses lois. L'esprit inquiet et impatient veut percer le nuage, et emporter par son raisonnement la vérité entière.

La considération des phénomènes extérieurs amenait insensiblement l'étude des merveilles non moins étonantes que chacun de nous porte au-dedans de soi. Pouvait-on remarquer, sans en ressentir de vives émotions, les rapports qui les unissent, l'influence que les premières exer-

des connaissances. Adam Smith l'a placée dans la surprise et dans le besoin qu'a l'imagination de lier entre eux les phénomènes et de combler les vides qui les séparent. Il y a du vrai dans toutes ces observations. Toutes ces causes concoururent plus ou moins et successivement à la production de la philosophie. » *Hist. comparée de la Philosophie*, t. I, liv. I, ch. III, p. 78.

cent sur les opérations des autres, le prodigieux mécanisme qui les assortit à tous nos besoins? Quelques hommes d'une conception plus forte employèrent leurs loisirs à l'examen de ces objets divers; ils portèrent un œil plus réfléchi sur ce qu'ils voyaient, sur ce qu'ils sentaient; ils s'appliquèrent à recueillir les fruits de leur expérience; ils conçurent l'idée de les faire servir à la direction des mœurs, à la conduite tant individuelle que sociale.

Avant d'être élevée au rang de science proprement dite, la philosophie ne fut long-temps qu'un instinct vague, une spéculation intellectuelle et générale. Ses commencemens, dit l'orateur philosophe Thémistius, furent faibles et incertains; on n'étudiait la nature que pour parvenir à connaître la Divinité, chercher, dans les événemens heureux ou malheureux, les rapports que celle-ci avait sur le bonheur ou le malheur des hommes: caractère spécial de la philosophie antique, qui fut toujours marquée d'enthousiasme et de religion. L'imagination étendit la sphère des hypothèses, chercha dans les seules

forces de la nature les causes dont la nature ne lui donnait pas la solution, les personnifia et les embellit des couleurs de la fiction.

Ceux qui se distinguaient du reste de leurs concitoyens par l'étendue de leur application et de leurs connaissances, paraissaient être des hommes supérieurs ; on les nomma des Sages. Pythagore jugea ce titre trop fastueux, et ne vit dans leur noble émulation que le désir d'arriver par l'étude de la nature à la recherche de l'amour de la sagesse. Il comparait la scène générale de la vie humaine aux jeux qui se célébraient avec tant d'éclat aux fêtes de la Grèce, rassemblée tout entière pour y prendre part : ceux-ci y viennent pour montrer leur force ou leur adresse, ceux-là pour vendre ou acheter des marchandises ; d'autres s'y rendent comme simples spectateurs. Ce n'est ni l'amour du gain ni le désir de la louange qui les y a conduits ; leur intention est de n'y être qu'observateurs ; et ce sont là les plus raisonnables.

Tout ce qui s'adonnait à la culture de

l'esprit ou à l'exercice de quelqu'une des professions qui la supposent, fut désigné sous le nom de philosophes. Bientôt cette étude établit la séparation avec les arts purement mécaniques; elle forma le premier rang dans la société, et devint une science qui eut ses règles, ses initiés, ses conditions et ses privilèges. Parce qu'elle s'élevait au-dessus des sciences vulgaires, l'estime des peuples eut bientôt accrédité l'opinion qu'ils avaient des intelligences avec le ciel, dont ils expliquaient les météores et racontaient les phénomènes. Partout les ministres de la religion en faisaient leur occupation principale. La source de leur ministère remontait aux premiers besoins de l'homme, aussi naturellement religieux qu'il est nécessairement social. Consultés dans les calamités générales, chargés d'offrir à la Divinité les vœux de la prière et les hommages de la reconnaissance, appelés aux assemblées de la nation, à la communication de tous les intérêts privés, ils n'apparaissaient qu'investis d'un caractère sacré. Leur propre imagination, fécondée par la piété

invoquant des organes, créait un langage animé, figuratif, cadencé, sublime : la poésie et la musique ont pris naissance au milieu des fêtes destinées à honorer l'Être souverain. Transportés à des usages moins religieux, leurs chants enflammaient le courage des guerriers, célébraient les vertus domestiques et les inspiraient, consignaient à la postérité les faits remarquables dont ils composaient les archives nationales. Les philosophes dans chaque contrée en étaient donc les théologiens, les poètes, les historiens; la philosophie embrassait tout le domaine des sciences intellectuelles. Son but général, avoué dès la plus haute antiquité, était de former l'homme à la recherche de la vérité, au culte de la Divinité, à la pratique du bien, à l'étude des moyens capables de le rendre meilleur et plus heureux par la connaissance de ce qui met obstacle à son bonheur. Ce ne fut que bien long-temps après qu'on la divisa en diverses branches dont chacune eut sa désignation spéciale [1],

[1] « A savoir : la *dialectique* ou *logique*, qu'Aris-

mais faciles à réunir sous la commune distinction de métaphysique, de physique et de morale; la logique ou dialectique n'étant, ce me semble, que l'instrument commun de ces connaissances. Son histoire est celle de l'esprit humain.

Tel est l'aspect général sous lequel l'ont considérée les peuples anciens qui l'ont cultivée, et les peuples modernes dont les découvertes en ont si fort étendu l'horizon.

Non-seulement cette philosophie est née avant Thalès et Pythagore : il est des

tote met en tête de toutes, comme servant à diriger les opérations de l'esprit et à former le raisonnement; la *métaphysique* ou première philosophie, qui s'élève jusqu'aux principes généraux du vrai et du bon; la *physique*, qui considère la formation du monde, du corps humain et des effets de la nature; la *pneumatologie*, qui traite de Dieu, des substances immatérielles et des esprits; la *psycologie*, qui a pour objet principal la nature de l'âme; enfin la *morale*, qui s'occupe de régler les mœurs et traite des devoirs de la vie tant publique que particulière. » (Brucker, *Introd. ad Philosoph. instit.*, p. 4; Senec., *epist.* 89; Aristot., *Metaphys.*, lib. VI, c. 1.

savans qui la font remonter jusqu'aux temps les plus voisins de l'enfance du monde, jusqu'à la naissance même des sociétés.

Brucker, l'historien de la philosophie après Stanley, disserte assez longuement sur la question de savoir s'il y eut des philosophes antérieurs au déluge : question que nous laissons à résoudre aux auteurs du Talmud et à ses commentateurs. Pour nous, contentons-nous de dire avec le plus grand nombre des écrivains, que la première philosophie connue fut celle que l'on nomma la philosophie orientale, du nom des contrées où elle prit naissance. Elle était déjà célèbre au temps d'Abraham; et les Egyptiens, qui avaient la prétention d'avoir devancé les Chaldéens dans cette étude, sont combattus par Aristote lui-même. Casaubon réfute doctement Diogène Laërce, l'historien grec de la philosophie, à qui ses préventions en faveur de sa nation ont fait dire que l'on a grand tort de chercher parmi des nations barbares l'origine de la philo-

sophie, et qui la réclame pour la Grèce [1].
Ce fut là l'enfance de la philosophie.

CHAPITRE IV.

Peuples primitifs chez qui la philosophie a été cultivée.

§ I. PHILOSOPHIE ORIENTALE. — ORIGINE DE L'IDOLATRIE.

On a beau dire, il faut nécessairement en revenir au point de départ fixé par le livre de la Genèse pour le commencement de toutes les histoires.

Les traditions primitives, qui des plaines de Sennaar s'étaient répandues avec les émigrations des peuples dans les contrées où ils vinrent s'établir, ne tardèrent pas à y subir des altérations successives [2]. Les

[1] *Philosophia non a barbaris, sed a Græcis initium habuit. In Proœmio,* p. 2-4; en quoi il a été suivi par la plupart des modernes.

[2] « Il est hors de doute que les enfans de Noé eurent le même système de cosmogonie que leur père; or, leur père eut certainement le même

sociétés dispersées trouvaient dans leur marche incertaine des obstacles et des ennemis à combattre. A mesure qu'on s'éloignait des origines, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres. Bien que les effets éclatans de la puissance divine, manifestée dans les premières histoires du genre humain, eussent laissé dans la mémoire des hommes des traces profondes et ineffaçables, les images imposantes dont les yeux étaient incessamment frappés, affaiblissaient peu

que celui des patriarches antérieurs au déluge, avec lesquels il avait passé la plus grande partie de sa vie. Ainsi on peut assurer que Sem et Assur portèrent avec eux les premières idées des premiers hommes en Assyrie, que Cham les porta en Arabie, en Phénicie et en Égypte, et Japhet ou son fils Javan, dans l'Asie-Mineure, et de là dans la Grèce et dans l'Europe. » Le Batteux, *Hist. des Causes prem.*, p. 17; Deslandes, *Hist. de la Philos.*, t. I, p. 3.

Ces assertions du savant académicien acquièrent le plus haut degré de certitude par les doctes ouvrages de Sam. Bochart (le *Phaleg* et le *Chanaan*), et de Huet (*Préparat. évangéliq.*), Fourmont, Laffiteau, etc.

à peu les souvenirs du passé ; l'admiration ou la crainte parlaient plus haut que les traditions. Tout ce qui était puissant, comme le soleil et les astres, comme les hommes qui s'étaient rendus redoutables par l'abus de leurs forces, parut divin, et obtint les hommages de l'adoration publique. L'esprit humain, comme l'a dit notre grand Bossuet, poussé par une aveugle impression, s'enfonçait dans l'idolâtrie sans que rien le pût retenir [1].

Un peu après le premier partage du genre humain, qui suivit la confusion de Babel, l'historien sacré place ce Nemrod, puissant chasseur devant l'Éternel [2], c'est-à-dire qu'il se rendit formidable aux hommes comme aux animaux. Fondateur d'un empire puissant par la force des armes, homme farouche, devenu par son humeur violente le premier des conquérans, et c'est là l'origine des conquêtes, auteur, disent les savans anglais qui nous ont

[1] *Disc. sur l'Hist. univers.*, 2e part., p. 196, édit. in-12. Paris, 1619.

[2] *Robustus venator coram Domino.* (*Gen.* x, 9.)

donné la grande histoire universelle, auteur, dis-je, de la première idolâtrie qui ait paru dans le monde [1]. La terre commence à se remplir et les crimes s'augmentent. Avec le mélange des peuples et des idiomes, dans cet état d'enthousiasme guerrier qu'entretient le besoin d'attaquer ou de repousser l'ennemi, et dans l'enfance de la raison, le dogme de la création et de la Providence, le souvenir de l'origine des hommes et des causes qui avaient attiré sur la terre la vengeance de l'Être suprême, la connaissance de ses attributs et des devoirs de l'homme n'intéressaient plus que faiblement. On voyait moins distinctement combien ces connaissances étaient nécessaires au bonheur des hommes; la mort enlevait à la société les patriarches qui touchaient à la grande époque de la renaissance du genre humain, restés dépositaires de ces grandes vérités; tout ce qui ne pouvait être aperçu

[1] *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e part., chap. II, III; Bible de Chais; Salvador, *Hist. des Institut. de Moïse*, t. III, p. 288.

que par l'esprit, tout ce qui supposait quelque examen, quelque discussion, se perdit insensiblement, et s'enfonça dans l'oubli chez des peuples où la mémoire seule était gardienne de ces vérités. De toutes celles que les fils d'Adam, d'Enos et de Sem avaient enseignées, rien ne subsista que ce qui avait fait sur l'imagination des premiers témoins une impression forte et profonde. Le dogme de la création dut donc disparaître chez ces peuples, et l'imagination ne conserva que le souvenir du chaos d'où le monde était sorti, du déluge qui avait enseveli la terre ; parce qu'elle pouvait se représenter tous ces objets, et qu'ils offraient un spectacle frappant, une puissance redoutable. Vous les voyez en effet, ces précieux débris des croyances patriarcales, médailles en quelque sorte de la foi primitive du genre humain, reparaître avec éclat dans toutes les histoires et tous les monumens, bien qu'on ne les reconnaisse qu'à travers un alliage impur de fables étrangères et superstitieuses[1].

[1] Le pyrrhonisme moderne n'a pu lui-même

Il n'avait pas été possible d'oublier le commerce familier des Anges avec les antiques patriarches. Abraham lui-même, déjà renommé dans son pays par sa richesse et sa victoire, avait été plus d'une

se refuser à l'éclat de la démonstration que donne le rapprochement des histoires profanes avec les personnages et les événemens rapportés dans nos livres saints. M. de Voltaire a vainément essayé de décréditer nos Écritures par ses satires ou ses dénégations. Il entreprit de jeter des nuages sur la vérité et la généalogie de ces traditions. Mais des sarcasmes étaient-ils des argumens? Ce vernis d'une apparente érudition, dont l'auteur des *Questions encyclopédiques* affecte d'enluminer ses satires contre la foi du Christianisme, ne pouvait séduire que des esprits superficiels. L'illusion s'est bientôt évanouie à la lueur du flambeau que nos vrais savans ont porté dans nos antiquités. Ses paradoxes ont été réfutés par des ouvrages sortis de sa propre école. Le seul livre de Boullanger, *de l'Antiquité dévoilée par ses ouvrages*, répondait à ses sophismes. Mais nous avons de plus solides témoignages à lui opposer, à savoir les dépositions uniformes de l'histoire en faveur de ces mêmes traditions conservées dans les créances universelles, sous le voile des fictions mythologiques, dans le secret des mystères, dans la mé-

fois honoré de la visite de ces célestes messagers des volontés divines, intermédiaires, en quelque sorte, entre le ciel et la terre, qu'une foi aussi ancienne que générale parmi les nations présentait comme occupés du soin de diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font agir, l'exaltation du sentiment, la peur ou l'admiration résultant de ses phénomènes, peutêtre aussi les méprises du langage et l'infidélité dans les récits, transformèrent les intelligences supérieures en génies ou démons, tantôt propices, tantôt irrités. On s'accoutuma à voir en eux les arbitres des destinées humaines, les dispensateurs de la vie et de la mort, des biens et des maux, de la lumière et des ténèbres; l'idée d'un Dieu unique se perdait insensiblement, et de là toutes les extravagances du polythéisme.

moire des générations humaines. Ces monumens se trouvent recueillis dans Eusèbe, Huet, Bochart, Fourmont, Thomassin, etc. : il y est prouvé que l'histoire profane n'est à chaque page que le commentaire de l'histoire sacrée.

L'histoire de la philosophie nous transporte donc aux époques les plus reculées. Sa première période embrasse les peuples qui avoisinent le plus près la renaissance du monde après l'inondation générale; philosophie désignée par le nom de philosophie *orientale* ou des peuples barbares, *philosophia orientalis barbarica*, pour la distinguer de la philosophie grecque, *philosophia græcanica*, qui ne parvint que bien long-temps après chez les Grecs, d'où elle passa chez les Romains.

L'orgueil des Grecs avait beau en rougir, et chercher à dissimuler la nouveauté de leurs créances par tout l'artifice des mensonges dont le génie poétique en déguisait l'origine : c'était toujours dans l'Orient qu'il leur fallait aller chercher les monumens de l'antiquité; c'était à des barbares qu'ils devaient et leurs dieux, et leurs lois, et leurs systèmes. Il avait bien raison ce prêtre de l'Egypte qui répondait à Solon : « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfans qui ne savent que balbutier des leçons mal apprises. »

Mais lui-même, ce prêtre égyptien, si

fier de ses prétendues antiquités, que faisait-il autre chose que masquer par ses hiéroglyphes des traditions d'emprunt, comme semble l'avoir démontré le savant auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*[1]? Quoi qu'il en soit de cette opinion, si elle n'est encore que problématique par rapport aux Egyptiens, elle ne saurait l'être par rapport aux Grecs, dont il est prouvé qu'ils n'ont eu rien en propre que leurs larcins et leurs superstitions. Un de nos plus anciens apologistes, Tatien, disciple de saint Justin, le leur reproche énergiquement dans le discours qu'il leur adresse : « Il vous « sied bien peu, leur dit-il, ô Grecs ! de « témoigner tant de mépris et d'aversion « pour ceux que vous nommez barbares, « quand vous êtes si jaloux de leurs dé« couvertes. Quelles connaissances y a-t-il

[1] Par M. l'abbé Guérin du Rocher, 3 vol. in-8. L'ouvrage, attaqué par M. de Voltaire et par M. l'abbé Duvoisin, a été solidement défendu par l'écrit intitulé : *Hérodote, historien du peuple de Dieu sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud, 1 vol. in-12.

« parmi vous que vous n'ayez puisées chez
« eux? Ce sont les Babyloniens qui vous
« ont appris l'astronomie, les Perses la
« magie, les Egyptiens la géométrie, les
« Phéniciens l'écriture, Orphée l'harmo-
« nie. Vous devez tout à ces barbares;
« vous n'avez rien inventé. Cette philo-
« sophie que vous nous vantez, et qui n'a
« produit rien que de misérable, elle ne
« vous appartient pas. Cessez donc, ces-
« sez de vous faire honneur de ces insti-
» tutions, dont l'origine est ailleurs. »

CHAPITRE V.

Le peuple Hébreu.

La vérité, défigurée par les vaines imaginations des hommes, n'avait conservé de sanctuaire que dans un coin du monde méprisé des autres nations. Dieu s'était réservé un peuple privilégié, dépositaire de sa religion, antérieur, par son incontestable antiquité, à tous les autres peu-

ples, qui le confondaient, avec tout le reste, dans la commune dénomination de barbares [1]. C'était de la bouche de Dieu même qu'il tenait ses principes de philosophie pour tout ce qui concernait la science des choses divines et humaines. « Ils avaient, dit Brucker, pour s'éclairer sur la route de la philosophie, les deux flambeaux de la révélation et de la raison [2]. » D'abord, l'idée d'un Dieu, un, éternel, infini, parfait, seul digne d'adoration, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, créateur tout-puissant, qui n'a pas seulement arrangé le monde, mais qui l'a fait tout entier, dans

[1] *Inter gentes a Græcis barbaras dictas, Hebræos antiquitate eminere certum est.* Bruck., *Institut. philos.*, p. 19.

[2] *Duplici scilicet lumine fruebantur veteres Hebræi revelationis et rationis, in eo omnis mundi eruditis longè superiores.* Ibid., p. 20. D'où saint Clément d'Alexandrie conclut avec raison que les vrais philosophes de ces temps-là ce n'étaient point les sophistes de la Grèce, vains discoureurs, mais les prophètes des Juifs. *Strom.*, liv. I, p. 306.

sa matière et dans sa forme. Les Hébreux le connaissaient comme celui qui a fait tout, et qui a fait tout par sa parole, c'est-à-dire que pour faire toutes choses il ne lui en avait coûté qu'un seul mot, que de le vouloir.

De même, pour ce qui regarde l'âme, cette grande énigme de la philosophie, les Hébreux n'hésitaient pas davantage à répondre que son divin auteur l'avait *faite à sa propre image ;* non qu'elle fût pour cela portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes : *divinæ particulam auræ;* Dieu n'est pas un tout qui se partage.

Par rapport à l'origine du monde, le même peuple, guidé par la lumière des divins oracles, savait avec précision que rien, absolument rien de tout cet univers n'existait ni dans sa forme ni dans sa matière, pas même dans un mélange confus d'élémens, sous le nom de chaos, puisque le chaos lui-même eût été quelque chose, jusqu'au moment où la parole du Créateur, élancée de son sein fécond à travers l'immensité du vide, eut fait sortir à la

fois du néant le temps, la vie, la lumière, et le monde avec ses magnifiques décorations : *dixit, et facta sunt.* Mieux que toutes les écoles de philosophie, ces barbares de la Palestine savaient à quoi s'en tenir sur le principe de la lumière et des ténèbres, tant controversé par les sophistes de la gentilité, sur les astres et ces merveilleux flambeaux suspendus à la voûte du firmament, desquels le reste du monde faisait dès-lors ses divinités, confondant l'ouvrage avec l'ouvrier. Il ne s'égarait pas, comme les autres peuples, en vaines conjectures sur la formation de l'homme et sa première histoire, sur la cause de ses misères et de ses faiblesses, sur les commencemens des nations et des arts, sur l'origine des sociétés et leurs premières révolutions, sur les préceptes de la morale et les devoirs qui engagent l'homme tant envers lui-même qu'envers ses semblables. Un seul livre lui apprenait tout ce qu'il est nécessaire de connaître et de pratiquer, pour atteindre le but que la philosophie se propose.

Nos modernes écrivains, qui accordent

si libéralement les honneurs de la philosophie à des peuples de qui le temps ne nous a laissé ni monumens certains, ni traditions contemporaines, les refusent à une nation incontestablement l'aînée du globe, tenant en main des archives suivies sans interruption depuis l'origine des choses jusqu'à nos jours; où les principes sont racontés, et les secrets de la nature exposés avec précision; où la majesté de l'histoire s'unit aux trésors de la poésie et aux instructions de la philosophie la plus complète. Sous le prétexte qu'ils ne contiennent que les révélations faites à nos écrivains sacrés et transmises par eux, ils aimeront mieux attacher le titre de philosophes à des nations que le nuage enveloppe de toutes parts, à des hommes dont l'existence même est problématique. A la bonne heure que le peuple hébreu n'ait pas été un peuple philosophe; mais il possédait dès les temps les plus reculés le code de philosophie le plus ancien, le plus parfait qu'il y eût au monde. Laissons l'historien allemand de la philosophie chicaner sur le mot de philosophe

appliqué, par exemple, à Abraham, que plus d'un savant non moins respectable que lui confond avec Zoroastre, et dont le grave Bossuet a dit : « Ce patriarche « était Chaldéen, et ces peuples, renom- « més pour leurs observations astronomi- « ques, ont compté Abraham comme un « de leurs plus savans observateurs[1]. » Il répugne au même écrivain de l'appliquer au patriarche Joseph, également confondu avec Mercure ou Thot égyptien, pour les connaissances qui en firent le sauveur de l'Egypte, connaissances qu'*il* devait à l'inspiration divine et non à ses propres études. Mais de quel droit le disputer à d'autres, tels que Job, Moïse, David, Salomon? Est-il parmi les Grecs aucun philosophe qui ait laissé à la postérité un monument où le vrai caractère de la philosophie soit plus profondément em-

[1] *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e part., p. 197, édit. in-12. Paris, 1719. Ce qu'il confirme par les témoignages de Bérose et autres auteurs babyloniens. L'historien Josèphe et Bérose en ont parlé dans les mêmes termes. *Voy.* Salvador, *Hist. des Institut. de Moïse*, t. III, p. 295.

preint? Poëme dramatique ou élégiaque, histoire ou allégorie, n'importe; le livre de Job sera toujours compté au premier rang des compositions philosophiques les plus remarquables par la grandeur du sujet qu'il traite et de l'action qu'il présente, le caractère des personnages qui y *sont mis* en scène, l'éclat des sentences et le merveilleux du dénouement. Quelle instruction plus utile pouvait être proposée aux méditations des hommes, tous condamnés au malheur pour le seul crime de leur naissance, que celle du Juste au *milieu des épreuves* les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'ennemi du genre humain puisse suggérer, toutefois non-seulement conservant une confiance invincible, mais encore s'élevant par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnaissant dans les peines qu'il endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie? Joignez à cela l'énergie des descriptions, l'art des contrastes et la vivacité du dialogue, la pompe et l'élévation du langage; puis allez cher-

cher dans les vers de Phocylide, de Simonide et d'autres, de plus éloquens tableaux des misères humaines et de plus heureux aperçus des phénomènes de la nature. Que si, enfin, la dialectique est nécessaire à la philosophie; où trouver plus de souplesse dans l'argumentation, plus de chaleur et de lucidité dans le raisonnement?

Moïse, quoique *élevé dans toute la science de l'Egypte*[1], ne trouve pas plus de grâce auprès de l'historien de la philosophie. Ce chef des Hébreux triompha par la puissance de ses miracles de la dureté d'une nation barbare; de la sienne propre, par la sagesse des lois qu'il lui a données[2]. Le monde tout entier admire la profonde philosophie de ses livres et de ses institutions[3]; de nos jours encore il applaudit au jugement de la plus sa-

[1] *Eruditus est Moïses omni sapientia Egyptiorum.* Act. VII, 22.

[2] *Voy.* Grotius, *de Veritat. religion. christian.*, cap. XVI. *Réponse* de l'abbé Guénée à Voltaire.

[3] *Summa philosophiæ fastigia attigisse et præ*

vante académie de l'Europe, qui couronna l'ouvrage qui le proclamait supérieur aux législateurs anciens les plus vantés et le plus dignes de l'être[1]. « Mais il ne fut qu'instrument du pouvoir divin qui en faisait le dieu de Pharaon. » Le peuple idolâtre de l'Egypte sera un peuple philosophe; Moïse, législateur, écrivain sublime, prophète inspiré, ne le sera pas! Pourquoi? L'on nous en donne la raison: écrivant sous la dictée de Dieu, il consacre la croyance des premiers hommes sur l'auteur et la naissance de tout ce qui existe; il n'entreprend point d'expliquer le secret de chacune des opérations de Dieu, ni de dire le *comment* et le *pourquoi;* il ne discute point la nature de la matière, de l'esprit, de la substance; il ne cherche ni dans le plein ni dans le vide les causes secrètes du mouvement.

cipua naturæ arcana fuisse edoctum dicit Philo. Ap. Brucker, p. 25.

[1] *De Moïse considéré comme législateur.* Mémoire de M. Pastoret, couronné par l'Institut, 1 vol. in-8.

Il n'eût tenu qu'à lui de se livrer aux conjectures et aux raisonnemens sur ces objets; il en avait eu le loisir pendant les quarante ans qu'il passa en Arabie à la tête des troupeaux de Jéthro. Il avait le génie, les connaissances de son temps, l'imagination, l'expression; mais il eût cru dégrader la majesté de son sujet, s'il eût mêlé dans son récit ses propres pensées [1]. C'en est assez pour donner à Brucker droit de conclure que les vérités contenues dans ses livres, produits de la révélation et non du raisonnement de l'auteur, n'appartiennent pas à la philosophie [2]. Parler de la sorte, n'est-ce pas intenter un étrange procès à la philosophie; comme si elle ne devait être que le relevé des erreurs de la raison livrée à ses seules méditations, non des leçons de la sagesse guidée par la raison et la lu-

[1] L'abbé Le Batteux, *Hist. des Causes premières*, p. 23.

[2] *Quidquid ad propheticæ donum pertinebat id non rationis, et meditationis, sed revelationis opus erat.* (*Instit. philos.*, p. 27.)

mière qui *éclaire tout homme venant au monde*[1]?

Brucker sera-t-il plus généreux ou plus juste à l'égard de DAVID et de SALOMON? L'un et l'autre a dû son génie à l'inspiration; nous sommes loin de le dissimuler, puisque la rhétorique elle-même veut dans les poètes profanes une sorte d'inspiration divine : *Cui mens divinior;* mais sans les affranchir du joug de la raison et de la philosophie. D'après ce seul jugement, nous demanderons dans quels livres la raison et la philosophie se développent avec plus de puissance que dans ces hymnes sacrés, et dans ces codes admirables de sagesse qui de tout temps ont fait les philosophes chrétiens, et laissent si loin au-dessous d'eux tous ceux qui ne le sont pas? Si la gloire d'Aristote et de Théophraste se fonde sur les recherches plutôt que sur les découvertes que ces savans philosophes ont faites dans la métaphysique, la morale et la connaissance des animaux ou des végétaux, n'est-ce

[1] *Joan.* 1, 9.

point là aussi un des mérites de Salomon, dont il est dit qu'il connut tout dans la nature, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hyssope du vallon [1], et posséda tous les trésors de cette sagesse en qui réside la plénitude de la vérité [2] ?

Que nos adversaires s'opiniâtrent à ne voir dans le peuple hébreu, qu'un peuple grossier, ignorant, le plus reculé, nous dit-on, parmi les nations barbares dans les arts polis de la Grèce et de Rome, *barbarorum ineptissimi* [3]; nous répondrons à cette calomnie qu'un peuple à qui appartiennent de si grands noms n'est point aussi méprisable. Pour lui découvrir son rang dans les fastes de la philosophie, nous n'aurons pas besoin de descendre ni jusqu'à ses talmuds et sa burlesque cabale, ni jusqu'à ses sectes modernes de Pharisiens, d'Esséniens, de Saducéens, de Thérapeutes si célèbres

[1] III *Reg*. IV, 33.

[2] *Eccles*. XXIV, 25.

[3] *Voy*. Deslandes, *Hist. crit. de la Philos.*, t. 1, p. 33.

dans l'histoire de la philosophie. Oubliant même ces villes fameuses dès les temps antiques, de Kériat-Iarim et de Ramatha, où s'enseignaient toutes les sciences; nous produisons avec assurance les livres de Moïse, de Job, de David, de Salomon, n'importe de quel esprit ils soient *émanés*; colonnes impérissables qui *ne* sont pas chargées d'obscurs hiéroglyphes ni de simulacres mensongers, mais où tous les âges viennent recueillir les leçons de la plus véritable philosophie.

Nous avons vu quel était le système de philosophie professé par la tribu la plus ancienne qu'il y eût dans l'univers, et qui, des premières familles du genre humain, avait dû se répandre dans les diverses contrées avec les générations successives venues s'y établir. Le genre humain tout entier s'en était tenu, durant une assez longue suite de siècles, à la croyance simple de ces premières vérités[1]. L'on était

[1] «Le genre humain ne composa d'abord qu'une famille qui connaissait et qui adorait une intelli-

heureux des biens qu'une main toute-puissante a répandus sur la nature, sans même songer à rechercher trop curieusement comment ils arrivaient. Contens des traditions confuses qui leur avaient été transmises sur l'origine des choses, sur l'histoire des premiers habitans de la terre, on convenait non-seulement des faits, mais des causes et des conséquences. C'en était assez pour y découvrir, sans le chercher, les principes de la religion et de la morale. On vivait sur tout le reste dans une ignorance qui ne tourmentait pas la raison. Les entretiens n'allaient pas au-delà de ce qui concernait les premiers besoins de la vie, ou les découvertes des arts et des pays, à mesure qu'elles s'étendaient avec les sociétés développées par l'accroissement des familles[1].

Ce ne fut que long-temps après que

gence suprême, créatrice du monde.» Pluquet, *Histoire des Hérésies, discours préliminaire*, p. 30.

[1] Le Batteux, *suprà*.

des esprits méditatifs s'interrogèrent eux-mêmes sur les sentimens divers que leur faisaient éprouver ces magnifiques scènes renouvelées sans cesse sous leurs yeux, et commencèrent à vouloir les communiquer à d'autres. Agités d'une inquiétude secrète, ils cherchèrent à pénétrer les mystères de la nature qu'ils ne soupçonnaient pas auparavant. Ravis d'avoir rencontré des auditeurs attentifs, devenus bientôt les oracles de la contrée, ils enflammèrent leur propre enthousiasme de celui qu'ils avaient inspiré. Leurs pensées s'agrandirent; Dieu, l'homme et l'univers furent l'objet de leurs méditations. Les âmes parurent s'élever, car rien ne donne de plus hautes idées et de plus vastes prétentions que l'étude de la nature; et comme l'ambition de l'esprit est aussi active et aussi dévorante que celle du cœur, on entreprit de mesurer l'espace, de sonder l'infini, et de suivre les contours de cette chaîne qui dans l'immensité de ses replis embrasse l'universalité des êtres.

CHAPITRE VI.

Chaldéens.

Le premier peuple chez qui il se rencontra de ces hommes à imagination forte, dont l'autorité imposante commandait autour d'eux la vénération et la confiance, et dont les noms, aujourd'hui inconnus, se perdent dans la célébrité qu'ils ont imprimée à leur nation, ce sont les Chaldéens[1], qui s'appliquèrent particulièrement à l'astronomie; et les progrès qu'ils y firent furent tels, qu'on les vantait comme possédant toutes les sciences.

[1] « Leurs sages s'occupèrent surtout de l'astronomie; et, autant qu'on en peut juger par les restes épars de leurs travaux, il paraît qu'ils atteignirent le point le plus haut où l'on puisse s'élever sans le secours des lunettes, sans l'appui des théories mathématiques, supérieures aux premiers élémens. » Condorcet, *Esquisse*, p. 62.

L'histoire sacrée et profane s'accordent à regarder les Chaldéens comme les plus anciens des philosophes. Doués de sagacité et de génie, placés sous le plus beau ciel du monde, ils furent bientôt en état, par le loisir et l'abondance dont ils jouissaient, de faire des recherches sur les *causes;* mais ils s'égarèrent dans les notions qu'ils en conçurent. Leur admiration pour l'un des plus beaux ouvrages de la nature détourna leurs regards du céleste ouvrier qui l'a fait.

La nature se montrait à leurs yeux *brillante* des clartés que l'astre du jour verse sur toutes ses parties; la lumière leur parut être la force motrice de la nature, le principe des êtres. Tout semblait animé dans la nature, et lié par des rapports réciproques; ils en conclurent que le monde était vivifié et régi par une âme universelle, pénétrant toutes les substances visibles et invisibles, matérielles et intellectuelles.

Il nous reste un fragment de la cosmogonie chaldéenne, composé par Bérose, écrivain de cette nation. On y lit qu'au

moment de la création, d'épaisses ténèbres enveloppaient la masse de matière informe d'où naquit le monde : une femme, qu'il nomme Omorca, était maîtresse de l'univers. Bel (Belus ou Baal)[1] la divisa en deux; une de ses parties forma le ciel, et l'autre la terre. Voilà évidemment la division de la lumière d'avec les ténèbres racontée par Moïse[2]. Parce que le soleil offrait aux regards le principal foyer de cette lumière, les hommages se portèrent naturellement sur l'astre du jour; et parce qu'aussi les astres formaient autant de corps séparés, l'imagination se les représenta comme autant d'êtres distincts qui avaient des fonctions particulières et des influences différentes dans la production

[1] Beelsamon, dans Sanchoniaton, roi du Ciel, Saturne, Soleil, Jupiter chez les Phéniciens et les Syriens. Eusèbe, *Prépar. évang.*, liv. I, ch. VII.

[2] *Et divisit lucem a tenebris.* Gen., I, 4. La cosmogonie phénicienne, transmise par Sanchoniaton dans le fragment [illegible]èbre qu'Eusèbe nous en a conservé d'après la version de Philon de Biblos, présente les mêmes élémens, comme l'ont fait voir Fourmont, Bergier, Court de Gebelin.

des phénomènes. Le soleil et les astres furent admis comme autant de puissances qui gouvernaient le monde.

On a dit que les Chaldéens n'étudiaient la nature que pour mieux connaître la Divinité[1]; mais par quels moyens? Tous les savans en conviennent : par les recherches de la magie, dont l'invention leur est attribuée, et à laquelle ils ont dû leur célébrité[2]. Abraham, qui avait pris naissance au milieu d'eux[3], aurait-il quitté une terre aussi riante dans un âge déjà avancé, sans l'horreur qu'inspirait à ce père des croyans la grossière idolâtrie de ses concitoyens mêlée à une criminelle curiosité qui les rendait superstitieux et méchans? Aussi l'historien de la philosophie, Brucker lui-même, n'est-il pas dupe des éloges prodigués à ces patriarches de la philosophie païenne. Il conclut le portrait qu'il nous en a tracé par ces paroles ironiques :

[1] Le Batteux, *Hist. des Causes premières*, p. 27.

[2] Diogène Laërce, *in Prooem.*, p. 5.

[3] Gen., XI, 28. Judith, v, 7.

« Le lecteur n'aura pas de peine à conce-
« voir ce que c'était que cette belle philo-
« sophie tant vantée des Chaldéens[1]. »

Un moderne écrivain, l'auteur du *Dictionnaire des Hérésies*, nous paraît avoir saisi avec assez de sagacité la marche de l'esprit religieux et philosophique de ces temps éloignés. « On n'avait pas, dit-il, encore oublié qu'une intelligence toute puissante avait tiré le monde du chaos, qu'elle avait formé tous les astres, produit tous les corps, enseveli la terre sous les eaux; on jugea que cette intelligence était la cause des phénomènes redoutables qui pouvaient faire périr les hommes; qu'elle formait les orages, les tempêtes, faisait souffler les vents salutaires ou dangereux, rendait la terre stérile ou féconde; en un mot, qu'elle produisait tout dans le ciel et sur la terre, et qu'elle mouvait seule et à son gré toute les parties de la nature. On conçut donc que cette intelli-

[1] *Ex quo facile judicabit lector quam pulchra ista Chaldæorum philosophia fuerit.* (*Instit. philos.*, p. 48.)

gence était unie à toutes les parties de la nature, à peu près comme l'âme humaine l'est à son corps, puisqu'elle agissait sur la matière comme l'âme humaine agit sur son corps. Ainsi, malgré l'ignorance et la grossièreté de ces nations, avant qu'elles eussent des arts et des sciences, elles s'élevèrent rapidement au dogme d'une âme universelle qui produisait tout dans le monde[1]. »

Cette âme universelle était une puissance immense, dans laquelle l'homme était comme englouti, qui pouvait l'anéantir, et qui cependant l'avait formé, la laissait exister, l'environnait de biens et de maux, donnait la vie et la mort.

Le premier effet du dogme de l'âme universelle fut dans l'homme un sentiment religieux de respect, de crainte et d'amour pour cette puissance ; et le second un effort général dans toutes les nations pour connaître comment et pourquoi

[1] Pluquet, *Hist. des Hérés.*, *Disc. prélim.*, ch. II.

l'âme universelle produisait les biens et les maux.

L'énigme s'expliquait par la doctrine des génies distribués en différens ordres d'intelligences d'autant plus brillantes et plus pures qu'elles approchaient plus du trône de l'Éternel, mais dont aussi la lumière s'affaiblissait à mesure qu'elles s'en éloignaient. De là une hiérarchie progressive et innombrable dans les mauvais génies comme dans les bons, dont les émanations plus ou moins actives produisaient les biens et les maux dont le monde physique et moral est le théâtre. « C'est ainsi, ajoute M. de Gérando, que les Chaldéens faisaient dériver la pensée de *ces espèces intelligibles*, de ces types primitifs de toutes choses, première ébauche du système platonicien, qu'ils supposaient résider dans le premier Être, et qu'ils considéraient comme la source de toute lumière. C'est ainsi que Zoroastre, ou plutôt l'auteur inconnu du système des émanations, fait dériver du principe de la lumière, d'Orsmud, toutes les facultés qui

ornent la raison humaine. De là l'origine de toutes les doctrines contemplatives qui ont rempli l'Orient, et se sont ensuite répandues dans tout l'univers[1]. »

Telle fut la première étude qui exerça les méditations de la philosophie. Elle prenait évidemment sa source dans la tradition défigurée du dogme des bons et des mauvais anges, dont il est parlé si fréquemment dans nos saintes Écritures, qui attestent leur action sur les événemens publics et particuliers, comme ministres de la divine Providence[2], bien-

[1] M. de Gérando, *Hist. des Systèmes*, t. I, p. 86.

[2] *Voy*. Thomassin, *Méthode d'étudier, etc.*, liv. II, ch. I. « Que le culte de la nature ou de l'âme du monde a été le premier degré de l'idolâtrie, par lequel on y est descendu, et le dernier par lequel on en est revenu. » T. II, p. 151. Dans les chapitres suivans, il développe la croyance des génies ou anges tutélaires qui président à toutes choses et exécutent les ordres de la Providence, et conclut à la conformité que présentent avec elles les fictions du paganisme. (*Ibid.*, p. 384.)

faiteurs empressés de l'homme ou ses irréconciliables ennemis. L'Apôtre, parlant de ces derniers, les appelle puissances de ténèbres, esprits de malice répandus dans l'air, d'où ils se manifestent par les désordres de toute sorte qu'ils épanchent sur l'espèce humaine [1]. Nos écrivains ecclésiastiques les nomment substances spirituelles revêtues de corps aériens, esprits pervers et vagabonds, qui ayant dégradé leur origine céleste par l'orgueil et les passions terrestres, se vengent du châtiment qui leur fut infligé, et essaient par tous les efforts imaginables de se faire des complices pour multiplier leurs compagnons d'infortune [2]. Les oracles imposteurs, les magiques évocations, les crimes d'une superstition homicide furent leur ouvrage. « En dérobant à la Divinité ses

[1] *Potestates mundi rectores tenebrarum, spiritualia nequitiæ, in cœlestibus.* (Eph., VI, 12.)

[2] *Non desinunt perditi jam perdere, et depravati errorem pravitatis infundere, et alienati a Deo, inductis pravis religionibus, a Deo segregare.* Minuc. Felix, *in Octav.*, cap. XXVI.

secrets, dit Tertullien, ils sont parvenus à la contrefaire, et à se faire adorer en sa place [1]. » Les sacrifices offerts aux fausses divinités et les mystères impurs ou sanguinaires de la théurgie, en un mot l'idolâtrie tout entière, avaient pour fondement cette doctrine, qui fut celle de Platon et de son école ancienne et moderne. Nous le démontrons dans la suite de cet ouvrage. Quelle que soit l'explication qu'il plaise d'en donner, pas un des systèmes inventés pour en pallier les égaremens qui ne vienne aboutir à ce jugement porté sur la doctrine des génies par l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* : « Attendez-vous à un tissu d'obscurités; elles « vous montreront du moins jusqu'à quel « excès on a porté quelquefois l'imposture « et la crédulité [2]. » Les inclinations et les destinées de chaque mortel furent sou-

[1] *Æmulantur divinitatem, dum furantur divinationem.* (*Apologet.*, ch. XXII.)

[2] *Voyage du jeune Anacharsis*, à la fin du ch. LXIV.

mises à l'influence des astres, des planètes et des génies qui les présidaient. A l'instant de son entrée dans le monde, un couple de ces génies se précipite sur la terre, l'un bon, l'autre mauvais. Ils s'emparent de lui, et l'accompagneront jusqu'au tombeau. Dès ce moment, ils chercheront à l'envi à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du corps et de l'esprit, dans le cours de sa vie, à le porter au mal ou au bien, selon que l'influence de l'un prévaudra sur celle de l'autre. Les phases de la lune, les aspects réciproques des planètes, les levers et les couchers, les rencontres des corps célestes étaient le livre de l'avenir. On inventa un art, et ce fut l'astrologie judiciaire, pour inspecter les pronostics du bonheur et du malheur, et l'on vint en tremblant, l'or à la main, aux pieds des prêtres dépositaires de cette science, interroger les arrêts du sort dont on leur croyait l'intelligence et la clef. Pour se mettre en communication avec les génies, une langue fut inventée, c'est la langue

cabalistique, qui eut ses professeurs et ses écoles, et réduisit en principes la science de la magie [1].

Il est probable que les Chaldéens transmirent leurs dogmes à la Phénicie, d'où ils se répandirent bientôt dans les contrées voisines. Le célèbre fragment de Sanchoniaton qui nous a été conservé par Eusèbe, sur les mémoires peu fidèles d'ailleurs de Philon de Biblos, et qui a exercé tant de savans, fournit la preuve que l'on y adorait le soleil comme le seul Dieu maître du ciel. Ce qui s'accorde avec Diogène Laërce.

CHAPITRE VII.

Perses.

Sous un climat brûlant, la Perse vit dans le feu l'élément générateur, le prin-

[1] *Voy.* Pluquet, *Dictionn. des Hérés., Disc. prélim.*, ch. III, sect. I, t. I, p. 59. Le Brun, *Hist. des Superstit.*, t. I, p. 3, 5; et t. II, p. 399 et suiv. Stanley et Brucker, *Philosophie orientale*.

cipe des choses, et elle en a fait de tout temps l'objet de son culte[1]. N'était-ce qu'un symbole qui cachait une cause supérieure? Hyde, et la plupart des modernes, tiennent pour l'affirmative. Le savant anglais a publié sur *la religion des anciens Perses* un livre connu dans toute l'Europe, et digne de sa renommée. Il s'attache à prouver que leurs philosophes ne reconnaissaient sous cet emblème qu'un seul Dieu moteur de la nature, désigné sous le nom de Mithras, dont on voit sur les monumens l'image couronnée des rayons du soleil, avec cette inscription : *Deo soli invicto Mithræ*[2]. On lit dans Plutarque : « Du feu, Dieu et prin-
« cipe, naquirent Oromase et Arimane.
« Le premier fut produit par la plus pure
« lumière, l'autre par les ténèbres[3]. » Le

[1] Prideaux, *Hist. des Juifs,* t. I, p. 403. Beausobre, *Hist. du Manich.*, t. 1, p. 313. Ezour-Vedam, *Observat. prélim.*, p. 35.

[2] Vossius, Montfaucon, Cudworth. Hyde, cap. IV.

[3] *De Iside et Osir*. Le Batteux, *Hist. des Causes prem.,* p. 42.

spectacle des maux qui affligent la nature, et dont le sentiment est si fort chez tous les hommes, leur fit croire qu'ils ne pouvaient provenir de la même cause que les biens répandus sur cette même nature avec une si merveilleuse prodigalité, et qu'ils devaient émaner d'un autre principe *tout* opposé. Comment attribuer à un Être infiniment bon tant de désordres qui troublent l'ordre physique et l'ordre moral? L'objection est de tous les temps. Les ténèbres, qui par elles-mêmes inspirent l'horreur et la crainte, et dont par conséquent la notion est mêlée de puissance et de malignité, parut à ces philosophes un dénouement aussi heureux que simple. Parce qu'ils avaient attaché à *l'Être lumière* toutes les notions du bon, il attachèrent à l'Être ténèbres toutes les idées du méchant. Ils partagèrent donc la nature en deux substances ennemies, toujours en guerre l'une avec l'autre, douées d'une égale puissance; deux genres de causes qui, marchant en sens contraire, montraient l'empreinte de leur activité dans tous les êtres où il paraissait un mé-

lange de bien et de mal. Long-temps avant Manès, cette doctrine, subversive de l'essence divine et de toute saine morale, dominait dans l'Orient, et faisait la base de tous les systèmes de religion qui se partageaient cette contrée. On croit que son premier auteur fut Zoroastre ou Zerdust, contemporain, selon Hyde, *de* Gustaph, quatrième roi de Perse de la dynastie des Caïanites, 511 ans avant Jésus-Christ[1]. Son histoire n'est qu'un tissu de contes absurdes[2]; et ses livres, dont l'authenticité est plus que suspecte, ne présentent qu'un monstrueux spinosisme, plus absurde, au jugement de Bayle lui-même, que les atomes de Démocrite et d'Epicure[3].

[1] Hyde, *de Relig. veter. Pers.*, cap. XXIV.

[2] D'Herbelot, *Biblioth. orient.* Delandine, *Dictionn. histor.*, à son article.

[3] Bayle, *Dictionn. crit.*, art. *Démocrite;* Warburton, *Dissert.* XI, t. I, p. 144.

CHAPITRE VIII.

Indiens.

Ce peuple avait ses philosophes, connus chez les anciens sous le nom de Brachmanes ou Gymnosophistes; chez les modernes, sous celui de Guèbres et Samanéens. Les écrivains de la Grèce n'avaient sur leur religion que des notions confuses [1]. Les livres que l'on en a publiés dans les temps modernes leur étaient entièrement inconnus. A peine l'existence en avait-elle été soupçonnée jusqu'au milieu du dernier siècle, où M. de Voltaire essaya de les mettre en crédit par les éloges donnés à leur antiquité et à leur sagesse. A l'en croire, leurs *Vedams* et leurs *Shas-*

[1] Tout ce qu'ils en savaient, c'est que les Indiens rendaient un culte au fleuve du Gange et aux génies indigènes. Strabon, *Géogr.*, liv. xv, p. 494.

ters avaient été publiés long-temps avant l'expédition d'Alexandre dans les Indes (quatre cents ans auparavant), et composés en langue sanscrite, que pas un Européen n'avait jamais connue[1]. Nuls témoignages en faveur de cette assertion; rien que des sarcasmes. Plusieurs savans l'ont réfuté victorieusement, entre autres Leland, de Guignes, Anquetil-Duperron; personne avec autant de dignité et d'urbanité que l'auteur des *Lettres de quelques Juifs portugais*, l'abbé Guénée. Deux voyageurs anglais, Holwel et Dow, ont entrepris, sous un autre point de vue, l'apologie de ces mêmes livres sacrés des Hindous; ils n'y ont vu que des allégories philosophiques, dans le goût des Egyptiens. On les a également réfutés. Il résulte de ces réponses que chacune des allégations de M. de Voltaire sur la prétendue antiquité de ces livres, est une chimère inventée par l'imagination du

[1] *Défense de mon oncle; Questions encyclopédiques; Philosophie de l'histoire, etc., etc.*

poète [1]; que loin d'être aussi anciens qu'on le suppose, ils ne remontent pas au-delà de l'an 1000 de Jésus-Christ [2]; qu'ils offrent, dans une foule d'endroits, des passages dont la conformité palpable avec les livres du Nouveau Testament prouve que leurs auteurs n'étaient pas étrangers à l'étude du christianisme [3]. Quant au fond de la doctrine, il n'est pas possible de se refuser à l'évidence de cette conclusion qu'en tirent uniformément les respectables critiques dont nous venons de parler : qu'on ne saurait concilier la doctrine de ces livres sur la divinité, avec le système de l'âme du monde et le matérialisme que l'on y aperçoit sans cesse [4]; qu'enfin, il n'est pas possible de trouver quelque chose de plus absurde et de plus dégoûtant que cette production monstrueuse [5]. Elle ne

[1] *Observat. prélim. sur l'Ezour-Vedam*, p. 168. édit. d'Yverdun, Paris, 1778.

[2] *Ibid.*, p. 137 et 172.

[3] *Ibid.*, p. 94 et suiv.

[4] *Observ. prélim. sur l'Ezour-Vedam*, p. 129.

[5] *Ibid.*, p. 131. Wilkins, à son tour, a voulu contester l'authenticité de ce livre (Baghuat-

présente qu'une parodie informe de nos livres saints, que l'on a voulu opposer à l'antiquité de ceux de Moïse; quelques écrivains ne lui assignent pas d'autre date que le XVIe siècle. Ce qui est encore mieux constaté par les savantes recherches de M. de Guignes, insérées dans le XXXVIe volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, c'est que toute l'histoire de Vichnou, ses incarnations, ses miracles, ses souffrances, ses prédictions, ses victoires, ne sont qu'un plagiat dégoûtant de l'Évangile.

Nous n'avons que peu de chose à dire des philosophes de la Chine, malgré les fastueux panégyriques décernés à CONFUCIUS par quelques modernes, dans le dessein avoué par eux d'affaiblir l'autorité de la morale chrétienne. Ils semblent avoir hérité du fanatique enthousiasme de ses

Géeta, trad. du sanscrit, 1 vol. in-8, 1787), *Disc. prélim.*, p. XXI. Il a été réduit au silence par Goguet et Bergier. Anquetil-Duperron, dans son *Voyage aux Indes* (t. I, 2e part., p. 65), a réduit à leur juste valeur les éloges donnés, tant à Zoroastre qu'aux écrits publiés sous son nom.

compatriotes, qui ne l'appellent que le *divin*, le *roi des philosophes*. On a publié sous son nom quatre livres *de morale*. Sont-ils authentiques? Ils ont été traduits en latin et en français. Il y a mélange de bon et de mauvais. On a essayé de fixer à l'an 550 avant Jésus-Christ l'époque où vécut ce philosophe. M. de Guignes a combattu solidement cette opinion, en prouvant combien elle est incertaine : vu que toute l'histoire chinoise ne mérite aucune créance jusqu'à l'an 208. « Confucius, dit Sonnerat dans son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, ce grand législateur qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres de morale adaptés au génie de la nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choses absurdes, de visions, de sentences et de vieux contes, mêlés d'un peu de philosophie. Ses ouvrages, quoique pleins d'obscurités, sont adorés. Confucius et ses descendans ont écrit des milliers de sentences qu'on a accommodées aux événemens, comme nous avons interprété celles de Nostradamus et du Juif-Errant. »

CHAPITRE IX.

Égyptiens.

La même doctrine passa dans l'Egypte, où elle se modifia, en raison de l'influence du climat et du caractère sérieux, taciturne de ses habitans, par là plus portés aux méditations et à l'allégorie.

Nous avons donc à parler des Egyptiens. Mais que pouvons-nous en dire? Que nous ont appris tant de savans ouvrages publiés sur cette contrée? L'érudition et la critique se sont épuisées depuis vingt siècles sur l'esprit de ses antiquités. Sous des types et des signes visibles et naturels, ses hiéroglyphes, nous dit-on, représentaient les choses invisibles et spirituelles, tous les secrets du ciel et de la terre. On les exposait dans les temples, dans l'intérieur des maisons, dans les places publiques, partout. Dans l'origine, chacun entendait leur signification; per-

sonne ne s'y trompait, et ne prenait l'ombre pour le corps, la chose signifiante pour la chose signifiée; c'était une source intarissable de science et de sagesse; c'était là que venaient puiser tous les philosophes des autres nations. Ses palais et ses pyramides étaient comptés à bon droit parmi les merveilles du monde; ses philosophes, ses géomètres et ses astronomes surpassaient tous les autres en connaissances. « Il semble enfin que tous les arts et toutes les sciences, aussi-bien que toute la magnificence et toutes les richesses, en soient sortis pour se communiquer au reste de l'univers[1]. » En réduisant à leur juste valeur ces panégyriques, sans doute exagérés, toujours reste-t-il à ce peuple d'utiles institutions, qui lui ont mérité d'être proposé, par notre grand évêque de Meaux, pour modèle dans la science des lois politiques[2]; mais sur la religion et

[1] Larrey, *Hist. des sept Sages*, p. 334. (Rotterd., 1714.)

[2] Bossuet, 3ᵉ part. du *Disc. sur l'Hist. univ.*, ch...

la véritable philosophie, le même évêque déplore en vingt endroits leur grossière et criminelle ignorance. Quelque explication que l'on ait voulu nous donner du système religieux et philosophique des Egyptiens, il devient incontestable qu'il n'offrait, du moins à l'extérieur, qu'un tissu d'impiétés et d'extravagances. La preuve en résulte des efforts tentés par les Marsham, les Jablonski, les Cudworth, les Périzonius, pour les absoudre. Les philosophes ou prêtres égyptiens conservaient avec beaucoup de secret leur doctrine occulte dans leurs colléges, et l'exigeaient de leurs disciples. Hérodote, instruit par eux, déclare qu'il s'est imposé la loi de ne point parler des choses divines de l'Egypte[1]. Qui donc les pouvait comprendre, si ce n'étaient peut-être quelques initiés? Pour tout le reste, la religion populaire était la plus stupide idolâtrie. Ils mêlaient à leur culte tant d'idées bizarres, qu'il devint un chaos de superstitions plutôt qu'un système religieux : *Quis*

[1] Liv. II, n. 5.

nescit qualia demens Ægyptus portenta colat, dit Juvénal. Heureuse nation qui voyait ses dieux naître et croître à volonté sous la main du jardinier [1]! Attendons que les découvertes tant promises de M. de Champollion lèvent enfin les voiles qui couvrent des mystères restés obscurs pour les Origène, les Clément d'Alexandrie. Jusque-là, nous conviendrons avec Plutarque que leur fable d'Isis, d'Osiris et de Typhon, n'était que la doctrine enveloppée des deux principes qui ont fait le manichéisme [2]; que l'Egypte, mère de

[1] Juvénal, *Satires*, liv. v, sat. xv.

[2] Plutarque ne permet pas d'en douter. « Ce qu'était chez les Perses Oromaze et Arimane sous l'agence d'un *être lumière, feu principe, feu intelligent, splendeur éternelle*, Isis, Osiris, Typhon l'étaient chez les Egyptiens sous la suprématie de *Knef*, principe de l'ordre, cause artiste de l'univers, et d'*Athor*, nuit ou ténèbres, matière et mère des êtres. » Avant ce récit, le philosophe de Chéronée avait eu la précaution de dire que dans les cérémonies égyptiennes tout était fondé sur des points de physique, « Parce que, dit-il, c'est le goût de ce peuple de revêtir la vérité d'emblèmes et de symboles, et c'était pour

toutes les sciences, fut aussi la mère de toutes les erreurs; que si toutes les notions répandues dans les livres sacrés des autres peuples tiraient leur source de l'Egypte, cette source était infectée du spinosisme le plus grossier, et que leurs principes philosophiques étaient donc destructifs de toute religion.

Dans l'origine des langues, presque chaque mot est une métaphore, et chaque phrase une allégorie. L'esprit saisit à la fois le sens figuré et le sens propre; le mot offre en même temps que l'idée l'image analogue par laquelle on l'avait exprimée. Mais par l'habitude d'employer un mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter uniquement pour faire abstraction du premier sens; et ce sens, d'abord figuré, devient peu à peu le sens ordinaire et propre du même mot[1]. Les prê-

cela qu'ils plaçaient des sphinx à l'entrée de leurs temples, pour marquer le secret des cérémonies saintes, et le voile mystérieux qui couvre les opérations de Dieu dans la nature. »

[1] Warburton, *Dissert.* XI, t. II, p. 163. Pluquet, *Hist. des Hérés.*, *Disc. prélim.*, p. 64.

tres égyptiens, qui conservèrent le premier langage allégorique, l'employèrent avec le peuple, qui ne pouvait plus en saisir le véritable sens, et qui, accoutumé à prendre les mots dans une seule acception, devenue leur acception propre, entendait je ne sais quelles fables absurdes, lorsque les mêmes expressions pouvaient ne présenter à l'esprit des prêtres qu'une vérité très-simple. Ils firent le même usage de leur écriture sacrée. Le peuple voyait des hommes, des animaux, des monstres, où les prêtres avaient voulu représenter un phénomène astronomique. Mais leur langage, leurs monumens, en exprimant pour eux des opinions métaphysiques, des vérités naturelles, n'en offraient pas moins aux yeux du peuple le système de la plus extravagante mythologie, et devenaient pour lui le fondement des croyances les plus absurdes, des cultes les plus insensés, des pratiques les plus honteuses ou les plus barbares[1]. Voilà ce qui justifie les sanglans reproches que saint Clé-

[1] C'est l'aveu de Condorcet lui-même, dans

ment et saint Cyrille d'Alexandrie faisaient à la religion de l'Egypte, et confond à jamais les éloges donnés par quelques modernes à son culte allégorique.

Arrêtons-nous un moment pour examiner le passage de cette philosophie chez les Grecs.

Du moins, dans l'Orient, retrouvons-nous les types des anciennes traditions enveloppées d'erreurs qui les obscurcissaient sans les faire entièrement disparaître ; du moins, la foi primitive, contenant

son *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, p. 68-69.

Celse, l'ennemi des chrétiens, opposait à ceux-ci les traditions de l'Égypte sur le culte des animaux. « Vous vous moquez, leur disait-il, de ces « divinités de l'Égypte ; mais ce ne sont que des « emblèmes. Sous le voile de l'allégorie sont ca- « chés des idées augustes, des principes éternels. » Notre savant apologiste a foudroyé cette prétention dans plus d'un endroit de sa réponse au philosophe épicurien. *Voyez* notre *Bibliothèque choisie des Pères*, t. II, pag. 105.

l'histoire de l'origine du monde, de ses premières révolutions, et avec elle les principes fondamentaux de la religion et de la morale, s'y conservaient-elles jusqu'à un certain point dans les colléges des prêtres, comme dans autant de sanctuaires. Nous voulons bien le croire sur la parole des savans qui nous l'affirment. C'était une théologie absurde, mais religieuse ; elle servait de base aux raisonnemens philosophiques tels qu'ils pouvaient être alors, et méritait l'honneur d'être consultée par les savans étrangers. Chez les Grecs, elle devient méconnaissable. Ce ne sont plus des temples, mais des écoles ; ce n'est plus la religion du peuple, mais des particuliers : vraie confusion des langues, métaphysique, tour à tour, et souvent tout à la fois, abstruse, inintelligible ou licencieuse. Pas une secte ne paraissait sans produire d'autres sectes rivales, ambitieuses de régner à leur tour. Chacun adopte le système qui lui paraît le plus satisfaisant ; on réunit, on combine à son gré les idées de ses maîtres. Encore les premiers qui se décorèrent du

nom de philosophes valaient-ils mieux que leurs successeurs, flétris sous le nom de sophistes. Socrate, qui dans sa jeunesse avait suivi les uns et les autres, les méprisait tous également, et ne cessa de les combattre qu'en cessant de vivre. Lui, du moins, il voulait que la philosophie s'appliquât à ce qui peut la rendre utile à l'homme, à savoir la connaissance de son origine, de ses devoirs, de ses destinées, tant pour la vie présente que pour une vie à venir. Il soutenait que c'était là la vraie philosophie; que toute autre était indigne de ce nom, au moins inutile, quand elle n'était pas dangereuse; que la connaissance des choses célestes et de leur manière d'agir, quand même nous pourrions y atteindre, ne nous rendait ni meilleurs ni plus heureux. Non pas que les autres n'entremêlassent aussi à leurs spéculations des préceptes pour la direction des mœurs; mais pas un d'entre eux, pas même Socrate, ne les fonda sur une base solide, ni n'avait imaginé de les réunir en corps de doctrine.

Ce qui, peut-être, dans les idées orien-

tales, n'avait été qu'un système allégorique, travesti, des traditions primitives, se métamorphose chez les Grecs dans un corps de doctrine suivi, constant, que la poésie enlumine de ses fictions, et que la philosophie consacre par ses théories. Les plus beaux génies s'en déclarent les tributaires et les interprètes. Une monstrueuse idolâtrie, l'éternel opprobre de la raison humaine, devient le culte populaire, et forme à son tour le type de tous ces rêves de théogonie et de cosmogonie que les écoles diverses enfantent et détruisent en se jouant. Pareille à l'hérésie dont elle fut la semence, la philosophie n'a rien de fixe, rien de certain. Vaisseau jeté sans gouvernail sur un océan orageux, il est le jouet des tempêtes, et n'aborde que sur des écueils. Son histoire n'est tout entière que l'humiliant tableau de ses erreurs et de ses contradictions. Des milliers de volumes l'ont démontré invinciblement. Nous nous contenterions de renvoyer à ceux de ces principaux écrits qui en ont si puissamment prouvé l'impiété et l'extravagance; et là-

dessus pourrions-nous indiquer de plus respectables témoignages que ceux de nos premiers Docteurs chrétiens des premiers siècles, où le paganisme est écrasé sous les traits de l'érudition, de la critique et de l'éloquence? Mais on feint de paraître les ignorer ; on oublie le bienfait d'une *religion positive et révélée*, seule capable d'en triompher ; on détache la cause du polythéisme de celle de la philosophie, qui en fut la complice. « Au lieu de reconnaî-
« tre dans l'état déplorable où se trouvait
« le genre humain sous le règne de l'*ido-*
« *lâtrie*, un effet naturel des passions des
« hommes livrés à eux-mêmes, les déistes
« de nos jours ne veulent y voir que le
« fruit de l'ignorance et de la fourberie
« des prêtres, qui les avaient trompés en
« interceptant les rayons de la lumière
« qui les éclairait [1]. » Accusation mensongère par sa généralité, cercle manifestement vicieux, puisque les prêtres étaient les philosophes. Si donc, les dog-

[1] Tabaraud, *Histoire du Philosophisme anglais*, t. 1, p. 105. (Paris, 1806.)

mes primitifs de la religion naturelle se trouvaient chargés de grossières erreurs qui en ternissaient la pureté originaire et en dérobaient la vue au vulgaire ignorant, à qui s'en prendre ? et à qui convenait-il mieux qu'à des philosophes de dissiper les ténèbres qu'une philosophie étrangère avait apportées au sein de leur patrie ? Dire, avec les partisans outrés de la raison, que les poètes avec leurs fables, les philosophes avec leurs systèmes, achevèrent d'ébranler, qu'ils renversèrent même de fond en comble l'édifice que la raison s'était élevée dans tous les cœurs, pour y substituer celui de la superstition, c'est évidemment reconnaître et la grandeur du mal et le crime de ses auteurs. Que si quelques-uns d'entre eux, plus éclairés que le commun des païens, eurent l'avantage de s'élever jusqu'à l'idée d'un Dieu unique et suprême, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, il sera toujours vrai de demander comment il s'est fait qu'ils s'accordassent tous à prêcher et à encourager le polythéisme et par leurs exemples et par leurs discours, quand il

n'y avait pas la moindre uniformité entre eux sur la manière d'en expliquer la nature, et sur aucune des questions de la philosophie les plus importantes dans l'ordre de la morale et de la religion? Plutarque luimême fait ce raisonnement, et il est sans réplique[1].

CHAPITRE X.

§ II. PHILOSOPHIE DES TEMPS FABULEUX.

Orphée.

Les colonies d'Egypte et de Phénicie, peut-être de la Thrace et de l'ancienne Celtique, venues s'établir dans l'Attique parmi les premiers habitans de la Grèce, y trouvèrent des sauvages ignorans et grossiers, mais ingénieux, assez pourvus d'idées pour désirer d'en avoir davantage[2]. Inachus, Cécrops, Cadmus, arri-

[1] *In Amatorio*. Ibid., p. 107.

[2] Thucydide, Le Batteux, Barthélemy, Cousin-Despréaux, *Hist. de la Grèce*.

vés dans cette contrée, y apportaient leurs arts avec leur écriture alphabétique, les lois de leur pays, et les noms des dieux que l'on y adorait. On accueillit ces étrangers; on les écouta avec cette admiration docile qui croit tout sans examen. L'imagination s'éveilla au récit de ces antiquités qui se perdaient dans le berceau du monde, et retrouvaient dans la mémoire des générations des traces toujours subsistantes, de ces fêtes et de ces mystères qui parlaient aux sens un langage inconnu. Bientôt les deux peuples n'en firent qu'un. Le génie grec, en adoptant les fables égyptiennes, les traduisit dans son propre idiome, les revêtit de brillantes couleurs qui en altéraient la simplicité, mais qui les rendaient plus séduisantes. L'histoire de la création du monde, de la première famille du genre humain, d'un état primitif d'innocence et de félicité, de la chute de l'homme et des fléaux qui avaient été le châtiment de son orgueil, conservée par de vagues souvenirs, se retraçait à la pensée, mais le

prisme avait changé[1]. Le merveilleux en était trop simple; on voulut l'agrandir par des généalogies mystiques et de symboliques représentations. L'idolâtrie croissait à grands pas; le soleil, la lune, devinrent Jupiter, Osiris, Astarté, Adonis ou Vénus. Tout se confondit, le vrai et le faux, le sacré et le profane, l'histoire et la fiction. La divinité encore célébrée par les hymnes pompeuses qui nous ont été conservées sous les noms de Zoroastre, d'Hermès-Trismégiste, d'Orphée, fut reléguée dans *les cieux des cieux*, comme les

[1] « On retrouve entre toutes les opinions des anciens peuples certaines circonstances communes qui peuvent servir à les caractériser d'une manière générale, » dit M. de Gérando, et il en remarque jusqu'à neuf, parmi lesquelles il n'oublie pas de compter la tradition d'un âge d'or et d'un déluge, l'espèce d'identité établie entre les opinions philosophiques et les opinions religieuses (p. 90). Le parallèle s'en trouve développé dans une foule de savans ouvrages, particulièrement dans les *Préparations* d'Eusèbe et de Huet.

monarques d'Asie au fond de leurs palais, d'où ils abandonnent à leurs subalternes l'administration de leur empire. L'univers ne présentait plus qu'une pompeuse décoration, dont les ressorts se mouvaient au gré d'un nombre infini d'agens invisibles. « Alors se forma, dit l'auteur du « *Voyage d'Anacharsis*, cette philoso- « phie, mélange confus de vérités et de « mensonges, de traditions respectables « et de fictions riantes, système qui flatte « les sens et révolte l'esprit[1]. » Si de loin en loin il s'élevait quelques sages, c'étaient des lumières faibles et timides, qui n'osaient contredire les extravagances reçues. Leur manière d'enseigner, couverte d'allégories, conspirant avec l'ignorance de ces temps, ne faisait qu'augmenter l'enthousiasme, loin de le diminuer. L'alliance de la fiction avec la philosophie corrompit l'histoire et la religion; Aristote l'insinue dans sa poétique[2]. Ces philoso-

[1] *Introd.*, p. 67.

[2] Aristote, *Poétique*, ch. VII; Fabricius, *Biblioth. grecque*, t. I, p. 120.

phes essayèrent de joindre à leurs leçons le charme des vers et de la musique; ils furent écoutés. Le plus renommé de ces poètes théologiens fut Orphée, à qui toutefois Diogène-Laërce conteste le titre de philosophe, à cause des libertés qu'il se permettait sur le compte des dieux[1]. Pausanias raconte que l'on voyait sur l'Hélicon sa statue avec le signe symbolique des mystères. On a publié sous son nom des hymnes qui ne sont pas de lui, mais d'un certain Onomacrite, Athénien, qui vivait 600 ans avant Jésus-Christ[2]. C'est là toujours une assez belle antiquité, qui a fourni aux Pères de l'Eglise de quoi venger la vérité chrétienne par les témoignages du paganisme. Ses chants ravirent tous les esprits; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Il avait apprivoisé, par les doux accens de sa lyre, les lions et les

[1] *Is qui de Diis talia commentus est, an philosophus appellandus sit nescio.* (*In Procemio,* p. 4.)

[2] Il s'en est fait plusieurs éditions, dont la plus estimée est celle d'Utrecht, 1689, *cum notis varior.*; il est constant qu'elles sont supposées.

tigres ; les forêts avaient abandonné leurs montagnes pour venir l'entendre ; les fleuves avaient suspendu leur course rapide ; les vents avaient retenu leur haleine. C'est-à-dire, pour quitter le langage de la fiction, qu'il avait persuadé à quelques hommes, encore brutes et féroces, de se réunir en société ; qu'il les avait détournés de leurs mœurs sauvages et sanguinaires ; qu'il leur avait donné une religion, un culte, des lois qu'ils n'avaient pas encore, ou qu'il avait perfectionné celles qu'ils avaient :

Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus, et victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones [1].

A travers le système informe de religion qui a déjà prévalu, l'on reconnaît un petit nombre de dogmes essentiels au bonheur des sociétés, l'existence des dieux, l'immortalité de l'âme, des récompenses pour la vertu, des châtimens pour le crime. Les traditions antiques et les élémens de

[1] Horace, *Art poét.* ; et Cic., *Pro arch. poeta.*

la morale se maintenaient dans les fêtes et les mystères, toujours célébrés avec pompe, même dans le secret dont ils étaient couverts [1]. On y étalait aux regards des tableaux allégoriques qui rappelaient avec plus ou moins de fidélité aux leçons de la sagesse et à la pensée de la mort [2].

Parmi les poètes théologiens des temps fabuleux qui précédèrent le siége de Troie, on compte OLÉNUS, antérieur à Orphée, dont les vers obtenaient dans les cérémonies religieuses la préférence sur ceux du chantre de l'Iliade et de l'Odyssée, quoique beaucoup plus élégans; mais la rouille de ceux-ci avait quelque chose de plus vénérable.

Il ne nous est parvenu que les noms de LINUS de Chalcis, inventeur de la lyre; de MUSÉE, disciple d'Orphée, à qui l'on attribue l'hymne de Cérès dont parle Pausanias. Il eut pour fils EUMOLPE, autre théologien, dont la famille fut consacrée à la

[1] Cic., *De natur. Deor.*, lib. I, n. 42.

[2] Thémistius, dans Stobée, serm. 119; Brucker, p. 105; Warburton, etc.

célébration des mystères d'Eleusis. Thamyris de Thrace, Amphion de Thèbes, Mélampus d'Argos furent honorés du même titre de philosophes théologiens, parce qu'ils s'étaient occupés de la nature et du culte des dieux, des sacrifices, des expiations, des mystères, en un mot de *tout ce* qui avait rapport à la religion des peuples.

Les savans se sont consumés en recherches inutiles sur chacun d'eux; tout ce qu'ils nous ont appris, c'est que ces poètes théologiens composent le premier âge de la philosophie grecque, et qu'il ne fut plus permis de parler de la religion que dans un langage figuré. L'austère et ténébreuse mythologie égyptienne s'anima sous les riches pinceaux des poètes de la Grèce. HÉSIODE chanta les dieux et la nature. Sa théogonie, nous dit l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, n'est qu'un tissu d'idées absurdes ou d'allégories impénétrables[1]. Contemporain du chantre d'Achille ou plus ancien que lui, peu nous

[1] Chap. XXXIV, t. III, p. 318.

importe; Hésiode continua le prestige, Homère l'acheva.

CHAPITRE XI.

Homère.

Qu'au milieu d'un peuple ardent, ingénieux, passionné, de qui l'imagination vive et mobile soit excitée continuellement par les scènes les plus riantes, vienne à paraître tout à coup un de ces hommes dont la nature se montra toujours avare, génie original, créateur, même quand il ne fait que recueillir les traditions étrangères, vraiment poète dans toute l'extension du terme, doué d'une conception forte, d'une intelligence supérieure et presque surnaturelle, du talent de peindre la parole, de donner à son expression la magnificence des objets qu'il expose,

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum :

sachant de plus intéresser l'orgueil national par des tableaux de famille, prenant pour sujet de ses chants l'histoire des héros de la contrée, leur suscitant des émules : quelle vive impression ne fera-t-il pas sur tous les esprits? Quel est donc cet homme extraordinaire, ce nouvel Orphée près duquel on vient goûter des plaisirs si doux? Rien d'humain dans son langage. Serait-il lui-même quelqu'une de ces sublimes intelligences dont il nous raconte qu'elles aiment à venir se mêler aux jeux des mortels? Nul doute que le ciel ne lui inspire ces chants tour à tour majestueux et graves, touchans et pathétiques, également admirables quand ils s'abandonnent ou se resserrent: c'est ainsi qu'en parlera le plus savant des critiques : *Idem lætus et pressus, jucundus et gravis, tum copiâ, tum brevitate mirabilis*. Les cieux, la terre, les enfers, il connaît tout, et nous apprend à les connaître. On se presse autour de lui pour l'entendre; chacun redit avec ivresse ce qu'il a entendu. Désormais les poëmes de l'Iliade et de l'Odyssée seront les livres sacrés de la nation;

désormais le culte de ces hordes sauvages est fixé; il l'est pour tous les peuples du monde : et, semblable à la Minerve sortie tout entière de la tête de son Jupiter, la mythologie d'Homère fera l'ornement de toutes les fêtes religieuses. A peine aura-t-il disparu de la terre, vous allez voir les villes se disputer l'honneur de lui avoir donné la naissance; d'autres lui consacrer des temples; le plus renommé des conquérans porter envie aux grands hommes qu'il a chantés; les Phidias et les Euphranor de tous les temps chercher dans ses livres les types de leurs sujets, les règles et les modèles de leur art; c'est là qu'Eschyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote, Démosthène, Platon viendront puiser la plupart des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits, et tous les peuples du monde, un seul excepté, le culte des divinités qu'il encense. Et, s'il faut en croire l'éloge qu'Horace en a fait, Homère ne fut pas seulement le premier des poëtes; philosophe et moraliste autant que théologien, Homère, par la sagesse de ses conseils, surpasse éminemment les maî-

tres les plus vantés de l'école stoïcienne :

Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit[1].

Son vaste génie se plut à recueillir les fictions diverses qui avaient cours chez tous les peuples du monde ; il les réunit dans un seul corps, les mit en action ; il sut leur prêter les accens de la plus riche poésie et la mélodie de la plus belle langue qui ait jamais été parlée parmi les hommes ; et, par la sagesse de ses leçons, il a mérité d'être placé au nombre des plus célèbres philosophes de sa nation, comme il est le premier de ses poètes.

Vivifiée par ce génie étonnant, la philosophie vit un nouveau monde s'ouvrir à ses spéculations. Elle s'est vantée de l'avoir créé ; et en effet c'est là son ouvrage, car elle y est à la fois la poésie et la théologie, la physique et la métaphysique.

[1] A dit Horace. — Tertullien : *Conversus ad litteras vestras, quibus informamini ad prudentiam et liberalia officia, quanta invenio ludibria !* (*Apolog.*, cap. XIV.)

Mon admiration pour le plus grand des poètes s'est fait assez connaître pour me donner le droit d'exprimer toute ma pensée en présence de lecteurs chrétiens. Mais qu'est-ce que tous les trésors du génie mis en balance avec la véritable sagesse? L'étrange bienfait, en vérité, que celui d'avoir accrédité par toute la terre le règne du mensonge et de l'imposture! Ces belles, ces admirables productions, dépouillez-les de la brillante écorce dont la poésie les a revêtues : que sont-elles autre chose que la théorie du crime et de l'impiété, qu'une école d'infamie et de corruption? Ecoutez le sage Rollin : « Il « est certain, dit-il, que cette théologie « profane et sensuelle aurait eu infini- « ment moins d'autorité sur les esprits, « moins d'éclat et de cours parmi le peu- « ple même, si les poètes n'avaient épuisé « en sa faveur tout ce qu'ils avaient d'es- « prit, de délicatesse et de grâces, et s'ils « ne s'étaient étudié à employer les cou- « leurs les plus vives pour farder des vices « et des crimes qui seraient tombés dans « le décri sans la parure qu'ils leur prê-

« taient pour en couvrir la difformité,
« l'absurdité et l'infamie[1]. »

Sommes-nous donc plus sévères que les Basile, les Jérôme, les Augustin, les Grégoire de Nazianze, qui ne défendaient pas sans doute la lecture des poètes et des philosophes, mais en réglaient son usage? Sommes-nous plus sévères que les sages du paganisme eux-mêmes? Cicéron fait à Homère le reproche d'avoir communiqué aux dieux les défauts des hommes, au lieu de donner à ceux-ci les vertus des dieux : *Fingebat hæc Homerus, et humana ad Deos transferebat, divina mallem ad nos*[2]. C'est, ajoute le judicieux auteur du *Traité des Études*, le motif qui porta Platon à bannir de sa république les poètes, sans même en excepter Homère, qui n'a pourtant jamais eu de plus grand admirateur que lui, ni

[1] *Traité des Études*, t. I, in-4, p. 215. Dans Térence, une jeune fille s'excuse de s'être laissé séduire par l'exemple de Danaé et de Jupiter, dont elle avait l'image sous les yeux. *Eunuch.*, act. III, sc. 5.

[2] *Tuscul.*, lib. I, cap. 65.

peut-être de plus fidèle imitateur. « Est-
« ce, dit-il, une belle leçon de tempé-
« rance pour les jeunes gens, d'entendre
« dire à Ulysse, chez Alcinoüs, que le
« plus grand bonheur et le plus grand
« plaisir de la vie est de se trouver à une
« bonne table et d'y faire bonne chère?
« Ce que dit Phénix des présens, qui sont
« seuls capables d'apaiser les dieux et les
« hommes, et ce que fait Achille en ne
« rendant le corps d'Hector qu'à prix
« d'argent, est-il bien propre à leur ins-
« pirer des sentimens de générosité? Ap-
« prendront-ils à mépriser les douleurs
« et la mort, et à faire peu de cas de la
« vie, quand ils verront les dieux et les
« héros se désoler pour la mort de quel-
« que personne qui leur était chère; et
« qu'ils entendront dire à Achille même
« qu'il aimerait mieux être sur la terre le
« valet du plus pauvre laboureur, que le
« roi de tous les morts dans les enfers?
« Ce qui révolte davantage Platon contre
« Homère, c'est ce que ce poète rap-
« porte des dieux, leurs querelles, leurs
« divisions, leurs combats, leurs blessu-

« res, leurs vols, leurs adultères et leurs
« excès pour les débauches les plus in-
« fâmes; tous faits, selon lui, supposés,
« et qui n'auraient pas dû être mis au
« grand jour, quand même ils auraient
« été vrais [1]. »

Homère philosophe, et le plus complet de tous, selon l'expression d'Horace! Jugez des autres.

CHAPITRE XII.

Réflexions sur la philosophie des temps fabuleux.

C'était là pourtant toute la philosophie du paganisme, et les poètes continuèrent

[1] Rollin, *Traité des Études*, t. I, p. 215-216, in-4. L'ancien historien de la philosophie, Diogène Laërce, ne lui fait pas plus de grâce, en rapportant sans nulle réflexion le jugement de Pythágore sur Homère et sur Hésiode. Il raconte donc que dans les voyages qu'il avait faits aux enfers, le philosophe de Samos avait remarqué l'âme du poète Hésiode attachée avec des chaînes à une

d'en être les prédicateurs. Ils chantaient sous l'inspiration des dieux ; on les crut sur parole et on les imita. Xénophane de Colophon, Parménide, Empédocle, Pythagore, soutinrent cet usage. Parlant plus à l'imagination qu'à la raison, ils amenaient une confusion perpétuelle dans le langage à l'aide du charme de la poésie ; c'est l'expression de Cicéron : « Les « extravagances les plus impies ont fait la « religion populaire[1]. »

Forcée à la fin de rougir du honteux abrutissement où elle s'était laissé entraîner, la philosophie essaya plus d'une fois d'en rejeter la honte et le crime sur les poètes ; à quoi Arnobe répondait : « Qui « jamais croira que des hommes aussi éclai- « rés que les poètes aient chanté dans « leurs vers d'autres sujets que ceux qui

colonne d'airain, où elle se tourmentait fort ; que pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre où elle était environnée de serpens, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux.» Diogène Laërce, p. 580, édit. Casaubon. Fénelon, *Vies des Philos.*, p. 152.

[1] Cic., *De naturâ Deorum*, lib. I, c. 42.

« étaient dans la connaissance et dans la « bouche des hommes? Et les philoso-« phes leur applaudissaient! Peut-on leur « pardonner de n'avoir pas cherché du « moins à venger les dieux de ces outra-« ges, et de ne pas employer contre ces « poètes impies toute la sévérité des lois? « Laisser le crime se répandre impuné-« ment, c'est en être le complice et le « protecteur[1]. »

Que l'on ne s'étonne plus de l'apparente rigueur du jugement porté par les Pères de notre Eglise contre cette prétendue philosophie. Quels dieux, quel culte elle avait donnés au monde! Des dieux dont le nom seul est un opprobre; des mystères trop intéressés à s'envelopper des ombres du secret et des ténèbres de la nuit; des cérémonies qui ne se montraient au grand jour que pour faire outrage à la pudeur. Or, il n'est que trop avéré que les philosophes ne refusèrent jamais à ces infamies la sanction de leurs

[1] *Advers. gent.*, lib. IV; dans *Biblioth. choisie des Peres*, t. III, p. 358.

exemples publics; qu'ils en recommandaient la pratique; que Platon, Socrate, Cicéron, défendent de rien changer aux coutumes religieuses établies par les ancêtres, et que toute innovation à cet égard est taxée par eux de profanation.

Il est donc impossible de le nier, *qu'avant* comme après Jésus-Christ, le paganisme et la philosophie n'aient fait cause commune. C'est l'alliance intime de la philosophie avec la poésie qui a fait ce monstrueux polythéisme, si profondément enraciné dans l'univers; hydre à mille têtes, qui ne pouvait céder qu'à la force toute puissante du Dieu de l'Evangile.

Pas une passion qui n'eût ses dieux, ses prêtres, ses temples, ses sacrifices, ses mystères, ses adorateurs. C'était du haut des chaires de la sagesse humaine que les vices se répandaient sur les nations. La religion tout entière n'était, selon l'expression de Montaigne, qu'une poésie sophistique[1], c'est-à-dire la production de

[1] *Essais*, t. II, p. 571.

ses poètes philosophes. Nos saints Docteurs n'avaient pas besoin de remonter jusqu'à son origine pour en accuser les égaremens ; ils en avaient le tableau sous les yeux. Que ces fabuleuses divinités, adorées par une aveugle superstition, n'eussent été que des hommes déifiés après leur mort, comme Evhémère l'avait avancé [1]; qu'ils fussent des génies distribués en diverses classes, comme le voulait Platon [2]; ou que l'on n'y reconnût que des êtres symboliques, comme l'enseignaient Varron, Porphyre et Julien [3]; ou

[1] Evhémère de Messène, d'autres disent d'Agrigente, publia une *Histoire sacrée*, traduite du grec en latin par Ennius, où il prouvait que les dieux avaient tous été des hommes. « Cet auteur indique leurs jours de naissance, leur patrie, leur sépulture, les emplois qu'ils avaient exercés. » (Minucius Félix, ch. XXI.) Cette opinion le fit passer pour athée. L'abbé Banier a fait de ce système tout le fond de ses livres sur la mythologie. On trouve sur la vie et les ouvrages d'Evhémère des recherches curieuses par l'abbé Sevin, dans le t. VIII des *Mém. de l'Acad. des Inscrip.*.

[2] Dans son *Epinomis*.

[3] Bergier, *Traduction d'Hésiode*; Court de Gebelin, *Monde primitif*.

que l'idolâtrie eût pris sa source dans le culte du feu et des astres, ainsi que l'attestent nos oracles sacrés[1] : toujours est-il vrai de dire que l'erreur ou plutôt le crime de l'idolâtrie retombe sur les poëtes et les philosophes, qui se donnaient pour des personnages sacrés, les interprètes des dieux, *sacer interpresque deorum*, en avaient forgé de concert les monstrueuses histoires, réglé les fêtes et les cérémonies, consacré les monstrueuses alliances et les impudiques amours, leur prêtaient tous les vices de l'humanité, et qui, au mépris de leur propre conscience, se mêlaient publiquement à la multitude tremblante aux pieds de ces infâmes autels. Aussi, avec quelle franche énergie les apologistes du christianisme s'élèvent-ils contre l'idolâtrie et contre tout ce qui la protégeait! Quelle plénitude de science et de critique dans ces éloquens plaidoyers entrepris par eux, tant pour la réfutation du polythéisme, que pour la défense de la philosophie

[1] *Aut ignem, aut gyrum stellarum rectores orbis terrarum Deos putaverunt. Sap.* XIII, 2.

chrétienne ; quelle profondeur de connaissances et quelle mâle vigueur dans les attaques portées à la théologie païenne! Comme ils creusent dans ses antiquités, interrogent chacun de ses monumens, en manifestent les obscénités et les extravagances, dégradent à la fois ses dieux, ses livres et ses sages, ses temples et ses écoles! La Providence ne nous aurait conservé que le seul livre *De la cité de Dieu*, de saint Augustin, c'en est assez de ce seul chef-d'œuvre d'érudition et de génie pour confondre à jamais tout l'orgueil de la philosophie ancienne et moderne [1].

Mais c'est pour cela même que Brucker conteste le nom de philosophes à ceux de nos écrivains qui ont combattu les erreurs du polythéisme, quand il l'a donné si libéralement à tous ceux qui les partageaient avec le peuple, et qui les accréditaient par leurs livres. Il a l'air de faire à nos théologiens un crime de lèse-philosophie, commis envers des hommes qui ne se faisaient pas scrupule de se rendre coupa-

[1] *Voyez* Thomassin, *Méthode, etc.*, t. I, p. 99.

bles de lèse-majesté divine. Quoi! l'on perd tout droit à l'honneur du nom de philosophe, parce que l'on s'indigne contre ceux qui le déshonorent en outrageant la divinité! Mais Platon cessait donc d'être philosophe, parce qu'il bannissait Homère de sa république pour le punir de ses impiétés envers les dieux? On cessera donc d'être législateur pour venger la majesté des lois contre ceux qui la violent?

Homère avait à peine cessé d'exister: l'admiration le plaça au rang des dieux qu'il avait chantés. On le proclama le premier des législateurs, non-seulement dans le langage, mais dans la philosophie; et l'antiquité tout entière, à peu d'exceptions près, l'a vanté comme le père des philosophes théologiens. Pas une des sectes philosophiques venues après lui qui n'ait voulu remonter jusqu'à lui. Les chefs des nations y cherchèrent des leçons de politique, et tous les sages, leurs préceptes de morale[1].

[1] Brücker, p. 116.

Il avait précédé de plus de trois siècles la naissance de Thalès et de Pythagore, que l'on peut regarder comme les vrais fondateurs de la philosophie parmi les Grecs.

CHAPITRE XIII.

Les sept Sages de la Grèce.

Avant d'avoir des philosophes, la Grèce avait eu des sages. Elle en comptait sept principaux, dont les paroles mémorables ont conservé leurs noms dans la postérité. Les plus connus sont Thalès Milésien, originaire de Phénicie; Cléobule, célèbre par ses énigmes; Chilon de Lacédémone; Bias, honoré après sa mort comme un dieu; Pittacus, et Solon, le plus illustre de tous. D'autres leur adjoignent Anacharsis de Scythie, Mison de Chen, Phérécyde de Syrie, Epiménide de Crète, et Périandre, qui fut le tyran de Corinthe, sa patrie, et se signala par d'infâmes dé-

bauches. On les désigne sous le nom de *gnomiques*, à cause de leurs sentences. Contemporains et liés d'amitié, ils aimaient à se réunir dans un même lieu pour se communiquer leurs lumières. Chacun y apportait sa maxime favorite, qui était comme sa devise et sa règle de conduite. Les entretiens, animés par la libre communication des idées et des sentimens, par la familiarité des banquets, portaient sur les devoirs de la vie commune, les soins de l'administration domestique et les intérêts de la république. La subtilité de l'esprit s'exerçait par les *énigmes* que l'on se proposait jusqu'à la cour des princes, et qui étaient au discours ce que les hiéroglyphes étaient à l'écriture.

C'est une remarque judicieuse de plusieurs modernes d'un goût épuré et délicat, que l'ancienne philosophie des barbares consistait seulement en maximes détachées, transmises des maîtres aux disciples par la tradition; les livres et les systèmes, les hypothèses et les argumens de la dialectique ne vinrent que long-temps après. C'est ce qui rend suspects, avec

raison, les livres que l'on prétend avoir été composés dans ces temps reculés par Zoroastre et Mercure Trismégiste. Les seuls ouvrages de poésie peuvent admettre ici quelque exception, à cause du caractère d'inspiration ou d'enthousiasme qui les distingue. Cette exception s'applique surtout à la morale. Chez les Grecs eux-mêmes, leurs premiers Sages qui empruntèrent leur philosophie à des Egyptiens, la produisirent par maximes détachées et indépendantes, telle certainement qu'ils l'avaient trouvée et qu'on la leur avait enseignée [1].

CHAPITRE XIV.

Les anciens Sages de la Grèce ont-ils voyagé dans la Judée?

Ce ne fut que bien long-temps après que l'on vit éclore et pulluler dans la Grèce

[1] Burnet, *Archæol. phys.*, lib. I, cap. XVI; Warburton, *Dissert. XI*, p. 149.

ces esprits curieux ou méditatifs, qui appliquèrent leurs observations à la recherche des causes apparentes et sensibles, sans vouloir pénétrer au-delà, ni tenir nul compte des perfections invisibles de Dieu, bien qu'elles se manifestassent avec éclat par la voie des créatures elles-mêmes, comme l'atteste saint Paul[1]; s'égarant dans leurs vains raisonnemens pour inventer le mécanisme de l'univers. Ceux-là on les désigne sous le nom de Cosmophysiens. Bacon leur en fait à tous le reproche : « La recherche des causes finales « placée dans la physique a fait, dit ce « grand philosophe, entièrement perdre « de vue les causes physiques ; d'où il est « résulté que les hommes, s'arrêtant à ces « causes finales, souvent imaginaires, « ont négligé la recherche des *causes réel-* « *les et vraiment physiques*, au grand dé- « triment des sciences[2]. »

Condorcet lui-même ne le désavoue

[1] Rom. I, 19-21.

[2] *De augmento scientiar.*, lib. III, cap. IV (*versùs finem*).

pas : « Au lieu de découvrir des vérités « utiles, ils forgèrent des systèmes ; ils né- « gligèrent l'observation des faits pour « s'abandonner à leur imagination, et ne « pouvant appuyer leurs opinions sur des « preuves, ils essayèrent de les défendre « par des subtilités [1]. »

Ce fut là l'étude qui, au rapport de Diogène Laërce, domina dans les écoles de la Grèce jusqu'au temps d'Archélaüs [2]. Ce qui nous donne la première période de l'histoire philosophique dans cette contrée, jusqu'à Socrate, disciple d'Archélaüs, qui passe pour en avoir été le réformateur. Cette période, qui se compose d'un petit nombre d'années, et sur laquelle il nous reste le moins de monumens originaux, est cependant une de celles qui offrent le texte le plus important à la méditation, parce qu'elle nous place à la naissance de tous les systèmes.

[1] *Esquisse des progrès, etc.*, pag. 77.

[2] *Sola usque ad Archelaum physica viguit.* Diogène Laërce, *in Procemio*, p. 112, édition Casaubon, Paris, 1694.

La célébrité qu'avaient obtenue les philosophes de l'Orient, excita ceux-ci à les connaître. Ils ne se contentèrent pas des instructions qui leur avaient été apportées par ces illustres fugitifs; ils voulurent aller les recueillir à la source, et voyager dans leur propre pays. Thalès, le premier de ces voyageurs, employa plusieurs années à converser avec les prêtres de l'Egypte; il s'instruisit des mystères de leur religion, et s'appliqua particulièrement à la géométrie et à l'astronomie. Il ne voulut point s'attacher à aucun maître, et, hors le commerce qu'il eut avec les prêtres égyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses expériences et à ses profondes méditations les connaissances dont il a enrichi la philosophie[1]. Anaxagore visita la même contrée. Pythagore porta plus loin encore ses scientifiques excursions. Après avoir long-temps séjourné en Egypte, il passa dans la Chaldée pour y apprendre la science des mages, et par-

[1] *Voyez* Fénelon *Vies des Philosophes*, p. 2, édition de Paris, 1740.

couru d'autres contrées de l'Orient. Démocrite poussa jusque dans l'Ethiopie, la Perse et les Indes, pour s'instruire de la science des gymnosophistes. Platon imita cet exemple; et après être allé en Italie pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ces temps-là, qui étaient Philolaüs, Architas de Tarente et Euritus, il alla en Egypte pour s'instruire auprès des prêtres et des docteurs du pays. Il avait même le dessein de passer aux Indes et de consulter les mages, si les guerres qu'il y avait alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Conçoit-on qu'en voyageant si près de la Judée, des hommes aussi avides d'instruction aient pu négliger une contrée qui en présentait à leur curiosité une des sources les plus abondantes? Elle vantait ses antiquités, ses livres et ses lois; elle racontait des événemens merveilleux, opérés par le Dieu qu'elle seule adorait. Des philosophes venus de si loin interroger les traditions et les monumens, pouvaient-ils ignorer ou dédaigner un peuple que ses relations habituelles avec

ceux de l'Egypte, de la Syrie, de la Perse, en rapprochaient intimement? Se retranchera-t-on à dire que la nation juive, dès-lors odieuse et méprisée des autres peuples, leur soit restée inconnue? Le contraire est prouvé invinciblement par les témoignages directs des auteurs païens, en grand nombre, et de la plus haute antiquité, qui en ont fait mention, tels que Bérose, Manéthon, Abydène et d'autres, sans parler des témoignages indirects que fournissent, et les institutions étrangères qui en dérivent[1], et les imitations fréquentes qui s'en rencontrent dans les écrivains et les poètes les plus anciens, comme Linus, Orphée, Homère, Hésiode, Hérodote lui-même, *historien du peuple hébreu sans le savoir*[2]. Tertullien ne craint

[1] Consulter l'excellent chapitre XVI du livre de Grotius, *De la Vérité de la Religion chrétienne,* et les savantes notes qui l'accompagnent.

[2] Titre d'un ouvrage piquant en réponse aux critiques de l'abbé Du Voisin contre l'*Histoire véritable des Temps fabuleux,* publiée par Guérin du Rocher. Cette réponse est de M. l'abbé Bonnaud. Elle ne laisse aucune réplique.

pas de l'affirmer : « Quel est, demande-t-« il, le poète, quel est le sophiste qui n'ait « puisé dans nos prophètes? C'est dans « ces sources sacrées que les philosophes « ont essayé d'éteindre leur soif d'ap-« prendre. Ces hommes, passionnés pour « la gloire et l'éloquence, s'efforcèrent « d'atteindre à l'élévation de nos Ecritu-« res; et, lorsqu'ils y trouvaient quelque « chose qui pouvait servir leurs vues, ils « se l'appropriaient, chacun changeant « ou ajoutant à sa fantaisie. Or, qui est-ce « qui a pu donner aux poètes et aux phi-« losophes l'idée de fictions si semblables « à nos mystères, sinon nos mystères « mêmes, beaucoup plus anciens[1]? » Et dans un autre endroit, il prouve que Moïse a précédé de plusieurs siècles la naissance des arts et de la philosophie, par conséquent celle de la religion chez

[1] *Apolog.*, ch. XLVII. *Quis poetarum, quis sophistarum, qui non de Prophetarum fonte potaverit, etc.—Unde hæc, oro vos, philosophis aut poetis tam consimilia? Non nisi de nostris sacramentis?*

es Grecs [1]. Saint Clément d'Alexandrie établit cette démonstration d'une manière invincible. Tous les Pères grecs et latins l'assurent unanimement. L'historien Josèphe, répondant à Appion, avait recueilli les passages des anciens écrivains profanes sur la conformité des traditions et des monumens avec les récits de Moïse. Et quel est le lecteur tant soit peu instruit qui puisse ignorer les doctes travaux publiés à ce sujet, par des savans modernes [2]? Tous s'accordent à dire que Pythagore a connu les Hébreux et les livres de Moïse, et qu'il en a tiré beaucoup de choses qu'il a adoptées. Le P. Rapin, parlant de Platon : « Il se trouve,

[1] *Apolog.*, cap. XIX.

[2] *Voyez Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte*, par M. de Lavaur, 2 vol. in-12; *Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement les poètes latins*, par Thomassin. Personne ne l'a fait avec autant d'érudition que Huet, évêque d'Avranches, dans sa *Préparation évangélique*, ouvrage immortel, au jugement de Leibnitz, et qui sert merveilleusement la religion. (*Esprit de Leibn.*, t. I, p. 205.)

« dit-il, en divers endroits de ses Dialo-
« gues certains traits de nos mystères qui
« font voir que ce n'est pas sans fonde-
« ment que quelques-uns des premiers
« Pères de l'Eglise ont cru que ce philo-
« sophe avait eu quelque communication
« des livres de Moïse, et ce détail si par-
« ticulier des choses de l'autre vie, dont
« il parle dans le *Gorgias*, dans le *Pro-*
« *tagoras* et dans le *Politique*[1]. » L'ancien
traducteur de ce philosophe, Dacier, dans
son Discours préliminaire : « Peut-être,
dit-il, ne « serait-on pas mal fondé à
« croire qu'à force de s'entretenir avec
« les Juifs d'après la captivité de Baby-
« lone, il avait assez appris leur langue
« pour lire lui-même ces originaux, dont
« les Egyptiens, d'ailleurs peuple très-
« curieux, pouvaient avoir des copies. »
Mais, ajoute ce savant critique, « qu'il les
« ait lus, ou qu'il n'en ait su que ce qu'il

[1] *Comparaison entre les grands hommes et l'antiquité*, t. I., p. 242. Dacier dit la même chose, avec plus de détail, dans son Disc. prélimin. de la traduct. des Œuvres de Platon.

« en avait appris dans la conversation, il
« ne peut certainement avoir tiré que de
« là cette tradition, qu'il appelle sacrée;
« car il s'accorde si parfaitement avec
« ces originaux en beaucoup de choses,
« non-seulement pour ce qui regarde le
« fond des vérités, mais encore pour la
« manière dont il s'exprime, qu'on *dirait*
« souvent qu'il les traduit. » D'autres que
les Pères étaient dans cette persuasion.
Eusèbe et saint Clément d'Alexandrie affirment que les livres de Moïse et des prophètes, traduits dans la langue grecque bien avant Alexandre, avant même l'*établissement* de l'empire des Perses, avaient répandu au loin la connaissance de *ces* vérités que Platon, Pythagore et d'autres étaient allés recueillir à la source. Aristobule, écrivain juif, le donnait comme incontestable ; et Numénius, pythagoricien, appelle Platon *Moïse parlant grec*. Il est vrai que cette opinion a essuyé des contradicteurs. D. Calmet, entre autres, l'a combattue. Je ne crois pas que ses raisons prévalent contre la multitude et l'autorité des témoignages contraires. Est-il

permis, d'ailleurs, d'en douter, quand nos livres saints le déclarent de la manière la plus positive[1] ?

Quoi qu'il en soit de cette opinion débattue parmi les savans, il ne fallait pas chercher si loin ce que la nature a placé si près de nous, ce que son divin auteur a gravé de ses mains au fond de tous les cœurs. Mais, au lieu d'étudier ce livre intérieur, qui leur aurait donné la science la plus utile, la plus nécessaire de toutes, celle des devoirs de la vie civile, ils bornèrent leur philosophie à des questions de pure curiosité, qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit. On se jeta dans la recherche des phénomènes, des qualités inhérentes aux premiers principes physiques, remarqués par les sens ou imaginés par l'analogie avec les objets extérieurs : océan immense où l'on naviguait sans boussole et sans autre guide que le caprice de l'imagination, incapa-

[1] *Libros legis de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* (1 Macchab., III, 48.)

ble de découvrir la vérité, plus incapable encore d'amener les autres à la connaître; disputes vaines, où le pour et le contre, jetés au hasard dans une arène tumultuaire, étaient sûrs de rencontrer des opinions également ardentes à les soutenir et à les combattre. Thalès, allant à la découverte des astres, se laissait *tomber* dans un puits, et méritait cette sévère leçon : Grand philosophe ! vous croyez pouvoir découvrir ce qui se passe dans les cieux, et vous ne voyez pas seulement ce qui est à vos pieds !

LIVRE II.

LA PHILOSOPHIE GRECQUE.

Il y avait déjà près de quatre siècles que l'Idumée était en possession des plus riches trésors de poésie et de législation qui existassent dans le monde, lorsque la Grèce, depuis peu de temps arrachée à la barbarie, reçut les premières leçons de cette philosophie systématique qui bientôt allait être signalée par un changement presque total dans les idées, par l'apparition d'hommes extraordinaires, par la formation de nouvelles écoles, par de grandes circonstances politiques, et enfin, ce qu'il importe de bien remarquer, dit son moderne historien, par une variation non moins sensible dans les sys-

tèmes relatifs à la philosophie première, c'est-à-dire aux principes des connaissances humaines [1]. L'on essaya de rassembler les idées jusque-là éparses et incohérentes, pour en former une théorie raisonnée, de bâtir un système de physique sur le fond des anciennes cosmogonies poétiques et mythologiques.

Une fois saisie de ce principe, la philosophie se partagea en deux sectes principales, bientôt divisées elles-mêmes en une foule d'autres. Les écoles mères furent celles que l'on désigne sous le nom d'ionienne, fondée par Thalès, né à Milet, ville de l'Ionie; et d'italique, parce que c'est dans cette partie de l'Italie, appelée la grande Grèce, qu'elle a été établie par Pythagore de Samos.

[1] M. de Gérando, *Histoire des Systèmes*, t. I, p. 13.

SECTION PREMIÈRE.

ÉCOLE D'IONIE.

CHAPITRE I.

La renommée des sages de l'Egypte, des merveilles que l'on y racontait, des mystères que l'on y célébrait avec pompe, avait pénétré dans les îles de la Grèce. Doué d'une imagination vive, d'une curiosité ardente, un de ses habitans voulut connaître la contrée qui s'appelait la mère des sciences. Thalès entreprit ce voyage, quoique déjà dans un âge avancé, se fit introduire auprès des prêtres de Memphis, et revint dans sa patrie apporter les élémens de la géométrie et de l'astronomie. On s'empressa autour de lui : il apprit à ses concitoyens les divisions de la sphère et les mouvemens du ciel, les points des tropiques et des équinoxes, le retour des éclipses. Expliquant la nature par la na-

ture, et ne voyant point le principe des choses hors des objets matériels et sensibles, il plaça la divinité dans le monde confondu avec elle; l'eau lui en parut le premier agent[1], sans doute parce que le spectacle qu'il avait eu sous les yeux des bienfaits et des désastres produits par les inondations du Nil lui présentait l'explication analogique des biens et des maux qui partagent le monde.

Thalès n'écrivit point.

Toute l'école d'Ionie suivit les traces de son chef; à cela près que quelques-uns envisagèrent le principe matériel sous une autre face. Au lieu de le voir comme principe humide, Anaximandre le vit simplement comme un sujet informe qu'il appela *infini*, c'est-à-dire indéterminé, ne

[1] Plutarch., *de placitis philos.*, lib. I, c. VII. Brucker, *Credidisse par est eum Numen posuisse animam mundi.* (*Instit. philos.*, pag. 128.) Cicéron résout ainsi le système de ce philosophe : « Selon Thalès, l'eau est le principe de toutes choses, Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau. » *Voyez* là-dessus d'Olivet, *de la Nat. des Dieux*, t. 1, p. 58.

ne détachant point de toute notion matérielle : l'air était pour lui cet infini[1].

On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du tremblement de terre qui renversa leur ville.

ANAXIMÈNE développa ce système, sans s'éloigner de ses principes[2].

ANAXAGORE de Clazomène, disciple d'Hermotime, de la même ville, essaya de lui donner plus de précision. Il est le premier qui ait prononcé nettement que l'intelligence était séparée de toute matière, et qui, laissant à celle-ci une inertie absolue, ait placé dans l'autre le prin-

[1] Euseb., *Præp. evang.*, lib. I, c. VIII; Diogen. Laert., lib. II, c. 3; M. de Gérando, *suprà*, p. 93; Cicéron, *de Nat. deor.*, lib. I, cap. XV. L'infini d'Anaximandre n'est autre chose que la matière de Platon. Plutarque, *De Placit. philosoph.*, lib. I, cap. III.

[2] Brucker, *Instit.*, p. 131 : *Aerem Deum esse, eumque infinitum.* Cicéron, *Quæst. acad.*, 1, 12, 23, 31; Le Batteux, *Hist. des Causes prem.*, p. 374. « L'air est pour lui cet infini ; l'âme ne lui parut donc aussi qu'une substance aérienne. » M. de Gérando pense de même, p. 93.

cipe non-seulement de l'ordre, mais de tout mouvement. Mais, selon lui, la matière n'était qu'un composé d'atomes d'une forme et d'une espèce fixe, doués de qualités essentielles et nécessaires qui échappaient par leur nature à l'action du pouvoir créateur. Dieu n'avait d'action que pour en modifier les formes accidentelles. La création lui semblait impossible, d'après cet axiome que *rien ne pouvait se faire de rien*. A la doctrine de son maître il ajouta le nouveau principe que *tout est dans tout* [1]. Ses compatriotes ne le comprirent pas et l'accusèrent d'être athée. Toute cette école est entachée de ce vice: la matérialité de l'âme en était la conséquence.

Archélaus transporta la philosophie d'Ionie à Athènes. Il borna ses recherches à l'étude de la physique. Il avançait qu'il

[1] Brucker, *Instit.*, p. 133. « La coéternité de deux principes indépendans l'un de l'autre, quant à leur existence, est l'écueil où il échoue avec tous les philosophes. » D'Olivet, t. I, p. 73, trad. de *la Nat. des Dieux*.

n'y avait rien de réel dans les différences de ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas ; que les idées n'en étaient point dans la nature, mais provenaient des seules institutions humaines[1].

Socrate, son disciple, rectifia cet étrange paradoxe; ce fut lui, dit Cicéron, qui fit descendre la philosophie du ciel, en l'appliquant à la morale, l'obligeant à tourner ses recherches sur ce qui regarde les devoirs de la vie civile et domestique, les vertus et les vices[2]. Xénophon affirme que dans ses conférences avec ses auditeurs, et il comptait tout ce que la Grèce avait alors de plus illustre, il ne s'occupait ni d'astronomie, ni de géométrie, ni d'autres sciences qui jusqu'à lui avaient fait l'unique étude des philosophes, les jugeant plus oiseuses que nécessaires au bonheur. On lui prête cet adage : Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas : *Quæ suprà nos nihil ad nos*.

Il voulait que l'étude de la philosophie

[1] Brucker, p. 135.

[2] Cicéron, *Quæst. acad.*, lib. I, c. XV.

se bornât aux objets que la nature a mis à notre portée, et marquait un souverain mépris pour les sophistes de son temps, qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisaient un jeu de discourir sur tous les sujets sans en éclaircir aucun, et introduisaient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés. On l'en punit : Socrate fut condamné à boire la ciguë ; il mourut en sage.

Deux de ses disciples ont éternisé sa mémoire par les éloquens panégyriques qu'ils nous en ont transmis ; et s'il n'est pas certain qu'il ait rien écrit [1], on ne peut lui refuser la gloire d'avoir donné à son pays des hommes qui en feront toujours le plus bel ornement. De son école sortirent Platon, Xénophon, l'orateur Eschine, Cébès de Thèbes, auteur du cé-

[1] On lui attribue quelques ouvrages, entre autres une imitation en vers des apologues d'Ésope, composée dans sa prison. Léon Allatius a publié des Lettres sous son nom.

lèbre écrit publié sous le nom de Tableau de Cébès, et des sectes nouvelles, dont la plus remarquable fut la secte cyrénaïque, fondée par ARISTIPPE. Celui-ci fit consister sa philosophie dans cette doctrine : que le souverain bien de l'homme est dans la volupté. Comment l'entendait-il ? le libertinage de ses mœurs ne permettait pas d'en douter. « La réputation de Denys le tyran, dont la cour était le centre des plaisirs, dont la bourse, disait-on, était ouverte aux savans et la table toujours magnifiquement servie, l'attira à Syracuse. Comme il avait l'esprit souple, adroit, insinuant, qu'il ne manquait aucune occasion de flatter le prince, et qu'il supportait ses railleries et ses mauvaises humeurs avec une patience qui allait jusqu'à la servilité, il eut beaucoup de crédit dans cette cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voyait perpétuellement des philosophes chez les grands seigneurs, et qu'on ne voyait jamais ceux-ci chez les philosophes : C'est, répondit Aristippe, que les philosophes connaissent leurs be-

soins, et que les grands seigneurs ne connaissent pas les leurs[1]. »

HÉGÉSIAS joignit l'exercice de l'éloquence à l'étude de la philosophie. On raconte de lui qu'ayant un jour déclamé avec véhémence sur les misères de l'humanité, il inspira à ses auditeurs un tel dégoût de la vie, que plusieurs se donnèrent la mort. Le roi Ptolémée fut obligé de lui défendre de traiter cette matière dans ses leçons publiques[2]. La morale du christianisme apprend à supporter également la vie et la mort.

THÉODORE, surnommé l'athée. Il enseigna ouvertement qu'il n'y avait point de dieux : les citoyens de Cyrène le chassèrent de leur ville. Réfugié depuis à la cour de Ptolémée, fils de Lagus, il se permit des discours qui lui attirèrent cette vive réprimande de la part de Lysimaque : *Tu as l'air de croire qu'il n'y a*

[1] Rollin, *Hist. anc.*, t. XII, p. 478.

[2] Cicéron, *Tuscul.*, lib. I, c. XXXIV; t. I de la trad. de d'Olivet, p. 132.

pas plus de rois que de dieux. On croit qu'il fut à la fin condamné à mort et obligé de prendre du poison.

CHAPITRE II.

La secte mégarique.

Elle eut pour auteur EUCLIDE de Mégare, ville d'Achaïe près l'isthme de Corinthe, différent de celui que ses connaissances mathématiques ont rendu si fameux. A la manière d'enseigner de Socrate, celui-ci substitua une méthode de dialectique plus générale, plus appropriée à la bruyante polémique du barreau qu'aux pacifiques discussions de la philosophie.

Les sophistes n'avaient pas été réprimés par la mordante ironie de Socrate; ils pullulèrent après lui dans toutes les contrées de la Grèce. C'étaient des discoureurs féconds, intarissables, excités par le seul mobile d'un sordide intérêt ou

d'une vaine ostentation, déclamant sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les héros et sur les dieux, sur les mœurs, les sciences et les arts, plaidant le faux et le vrai, détruisant le lendemain ce qu'ils avaient établi la veille. Ils erraient de ville en ville, partout accueillis, partout escortés d'un grand nombre de disciples [1]. On s'enivrait de leurs sophismes. Gorgias de Leontium soutint que l'être était la même chose que le néant, et le néant la même chose que l'être; et moins on le comprenait, plus il était applaudi. On cite encore Prodicus, Eubulide, Diodore, Stilpon, dont la postérité n'a conservé les noms que pour les vouer au mépris.

On raconte de ce dernier quelques traits auxquels on peut reconnaître son caractère d'esprit. Les Athéniens honoraient particulièrement Minerve, qu'ils regardaient comme protectrice de leur ville. Athènes comptait parmi ses chefs-d'œu-

[1] *Voy*. Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. LVIII.

vers la statue que Phidias en avait faite. Stilpon se permit de dire que Minerve n'était pas un dieu. Dénoncé à l'aréopage, il répondit qu'elle n'était pas dieu, puisqu'elle était une déesse; on se paya de cette subtilité. Se trouvant un jour avec la courtisane Glycera, il lui reprocha qu'elle corrompait la jeunesse. On en dit autant de vous, lui répliqua celle-ci, et l'on se plaint que vous gâtez l'esprit de nos jeunes gens par vos difficultés sophistiques. Et qu'importe, après tout, ajouta-t-elle, de quelque façon qu'ils se perdent, auprès d'un philosophe ou auprès d'une courtisane?

CHAPITRE III.

Secte académique.

De toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, la plus renommée est l'académique, ainsi appelée du lieu où se

tenaient ses assemblées. C'était un vaste emplacement qu'un citoyen d'Athènes nommé Académus avait autrefois possédé ; il était orné de promenades et d'ombrages agréables. Platon y fixa sa résidence près d'un temple qu'il avait consacré aux Muses.

On compte trois académies ou trois sectes académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne* ou de la première ; Arcésilas, l'un de ses successeurs, apporta quelques changemens dans sa philosophie, et fonda par cette réforme ce qu'on appelle la *moyenne* ou seconde académie. On attribue à Carnéade l'établissement de la nouvelle ou troisième académie.

CHAPITRE IV.

1° L'ancienne académie.

Ceux qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres furent Platon,

Speusippe, Xénocrate, Polémon et Crantor.

PLATON, après avoir, durant huit années, suivi assidûment les leçons de Socrate, dévoré de la double passion d'apprendre et d'instruire ses compatriotes, se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, partout où l'esprit humain avait fait des progrès, *recueillit les lumières éparses dans les* contrées qu'il avait parcourues, et conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avaient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogues; Socrate en est le principal interlocuteur, et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom il accrédita les idées qu'il a conçues ou adoptées. Il est certain qu'il emprunta de Timée de Locres son système et jusqu'à son langage sur la physiologie, sur la nature et les élémens, sur l'essence du monde et de la matière[1].

[1] Brucker, *Instit. philos.*, pag. 158; Le Batteux, *Hist. des Causes prem.*, pag. 275.



Voici un portrait de Platon tracé par une main habile : « Platon dut à Socrate une partie de son génie. Socrate avait montré le but, fixé le point de départ; mais quel disciple qu'un Platon pour un tel maître ! On prévoit déjà la direction que durent prendre ses idées, lorsqu'on se représente le caractère de son esprit. Les plus nobles facultés se réunissaient en lui. Ce n'était pas seulement cette imagination vive et brillante qui retrace les objets les plus abstraits sous une forme sensible, qui anime tout ce qu'elle saisit; c'était surtout cette force de combinaison qui forme les associations les plus hardies et les plus énergiques; c'était ce sentiment exalté du beau qui révèle à l'esprit les modèles de la perfection, qui porte dans toutes les conceptions l'ordonnance, l'unité et l'harmonie; c'était cette habitude de méditation qui donne aux pensées la profondeur et la suite; c'était cette finesse de goût, ce tact délicat qui démêle les moindres nuances; c'était enfin cette richesse et cette abondance de vues qui varie à son gré toutes les for-

mes, et déploie tous les aspects d'un sujet[1]. »

Ce philosophe put dès son vivant jouir de toute sa renommée. Les orateurs les plus distingués de son temps, Dion, Hypéride, Théophraste, Démosthène, Isocrate, venaient prendre ses leçons. Son génie a paru tellement supérieur, qu'on n'a pas craint de l'appeler le divin Platon. A-t-il mérité cet enthousiasme ? Brucker lui-même en doute, et prononce qu'il y a dans sa doctrine plus de fanatisme que de bon sens[2]. L'abbé de Condillac, le P. Rapin, Lamothe Le Vayer, admirateur passionné de l'antiquité, sont du même avis. Il n'y a pas jusqu'à son nouvel éditeur, M. Leclerc lui-même, qui n'en porte ce sévère jugement[3]. Son principal mé-

[1] M. de Gérando, *Hist.*, t. I, p. 134. Ces lignes précèdent une belle analyse de ses systèmes, où l'auteur le fait parler lui-même.

[2] *Quem tantoperè laudandum haud esse, systema quod sibi formavit, fanaticum et judicio carens demonstrat.* Page 160.

[3] *Pensées sur Platon.*

rite est celui du style. Rien de plus grand, de plus noble, de plus majestueux : « En sorte, dit Quintilien, qu'il semble parler la langue, non des hommes, mais des dieux[1]. » Ce style vraiment enchanteur, cette brillante imagination, ces tableaux rians ou majestueux qui l'ont fait appeler l'Homère des philosophes, les traits piquans et ingénieux qui, dans ses dialogues, font disparaître la sécheresse des discussions philosophiques, ces maximes d'une morale douce et pure qu'il a su y joindre, l'art avec lequel il met ses personnages en action et conserve à chacun son caractère, tant de beautés que le temps et les révolutions des opinions n'ont pu flétrir, ont dû, sans doute, obtenir grâce pour les rêves philosophiques qui trop souvent forment le fond de ses ouvrages, pour cet abus de mots que son maître avait tant reproché aux sophistes, et dont il n'a pu préserver le premier de ses disciples. Veut-on un échantillon de son langage? Le voilà sur le cap Sunium, entouré de

[1] *Instit. orat.*, lib. x, ch. II.

ses principaux disciples. Il parle: est-ce le chantre de la Thrace, ou le sublime auteur de l'Iliade? est-ce l'hiérophante inspiré qui annonce ses oracles? Écoutez-le:

« Le dieu que je vous annonce est un
« dieu unique, immuable, infini, centre
« de toutes les perfections, source inta-
« rissable de l'intelligence et de l'être.
« Avant qu'il eût fait l'univers, avant
« qu'il eût déployé sa puissance au-de-
« hors, il était, car il n'a point eu de
« commencement; il était en lui-même,
« il existait dans les profondeurs de l'éter-
« nité [1]. »

Voilà certes un assez noble début, et une profession de foi qui semble ne laisser ni équivoque, ni restriction. Ne serait-ce là qu'une réminiscence du texte sacré, comme plus d'un témoignage autoriserait à le penser?

Quoi qu'il en soit, soutiendra-t-il longtemps cet essor?

« Également éternelle, la matière sub-

[1] *Voyage d'Anacharsis*, t. V, chap. XLVI, p. 46.

« sistait dans une fermentation affreuse, « contenant les germes de tous les maux, « susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune. Ainsi « existaient de toute éternité Dieu, la « matière, et le modèle suivant lequel « Dieu avait résolu d'ordonner la ma- « tière [1]. »

Je ne suis plus étonné que des hommes, d'ailleurs estimables, se soient laissé prendre aux enchantemens d'une éloquence aussi animée. La séduction opère sur les meilleurs esprits sans qu'ils s'en doutent.

XÉNOPHON. Le plus célèbre des disciples de Socrate, après Platon, fut Xénophon, à qui l'estime publique a conservé le surnom d'*abeille attique*. « Si parmi nos écrivains modernes il y en a quelqu'un à qui Xénophon puisse être comparé, dit M. Thomas, c'est Fénelon. On trouve dans tous les deux la même douceur de style, les mêmes grâces, des vues de politique profondes, l'amour des lois et des

[1] *Voyage d'Anach.*, t. V, ch. XLVI, p. 46.

hommes, un goût de vertu sans effort, et le naturel touchant qui gagne la confiance du lecteur, et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement du rapport entre le Télémaque et la Cyropédie. Enfin, si on voulait, on en trouverait entre les personnes mêmes. Il est vrai que l'archevêque de *Cambray* ne commanda point les armées comme le philosophe athénien; mais l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux et austère; le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de l'autre, eut à peu près le même caractère. Tous deux essuyèrent des disgrâces, et tous deux vécurent exilés et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment de la vie la vertu, l'amitié et les lettres[1]. »

Neveu de Platon, SPEUSIPPE lui succéda dans son école, et changea peu à la doctrine de son maître. Il est plus connu par le déréglement de ses mœurs que par ses principes de philosophie.

XÉNOCRATE et POLÉMON, qui viennen

[1] *Essai sur les Eloges*, ch. IX.

après lui, n'innovèrent rien dans l'enseignement de Platon. On parle peu de leurs successeurs.

2º *La moyenne académie*. Celle-ci n'a de célébrité que par le nom de son fondateur. ARCÉSILAUS, qui en fut le chef, voulut être novateur. « Peu satisfait du ton tranchant avec lequel les philosophes d'avant lui affirmaient et décidaient de tout, séduit à son tour par les sophismes de Pyrrhon, son contemporain, il se jeta dans l'excès opposé à celui des dogmatiques, et osa avancer qu'il n'y avait dans les choses humaines ni évidence, ni certitude; que tout dans la nature était enveloppé de voiles impénétrables; qu'il ne nous est pas possible de rien savoir, pas même que nous ne sommes que des ignorans. Son plus spécieux argument était qu'il n'y a pas une question qui ne se présente sous des faces diverses, et où on ne puisse également soutenir le pour et le contre. L'entreprise de combattre toutes les sciences, et de rejeter non-seulement le témoignage des sens, mais aussi le té-

moignage de la raison, est la plus hardie qu'on puisse former dans la république des lettres[1]. »

Arcésilaüs ne craignit pas de lever cette bannière, et trouva quelques partisans. Le scepticisme fut toujours la ressource de ceux qui ont intérêt à ne rien croire. Les mœurs de ce philosophe répondaient à sa doctrine : son école se perdit bientôt dans celle d'Epicure.

3° *La nouvelle académie* différa peu de la précédente. Elle eut pour auteur CARNÉADE, célèbre par son ambassade. Les Athéniens, condamnés à une amende de cinq cents talens pour avoir pillé la ville d'Orope, envoyèrent des députés à Rome. Carnéade, introduit dans le sénat, y plaida la cause de ses concitoyens, et obtint une réduction considérable. Ce succès alarma Caton. Il n'avait pas été dupe de son éloquence ; il le fut moins encore de sa philosophie, lorsque, peu de jours après cette victoire obtenue sur les jeunes patriciens, on entendit Carnéade, dans la

[1] Rollin, *Hist. anc.*, t. XII, p. 503.

place publique, haranguer admirablement pour la justice, et le lendemain contre la justice. Cette versatilité était la conséquence de ses principes : qu'il n'y a que des probabilités ou des vraisemblances dans l'esprit de l'homme, ce qui fait qu'entre deux choses opposées, on peut choisir indifféremment celle-ci ou celle-là pour le sujet d'un discours tantôt négatif, tantôt affirmatif.

Le plus beau titre de gloire de la troisième académie est l'adoption qu'en fit l'orateur philosophe de Tusculum.

CHAPITRE V.

École péripatéticienne.

L'école de Platon était dans tout son lustre. Aristote entendait ses leçons, qu'il suivit durant vingt ans, se faisant déjà remarquer par sa pénétration, son application à l'étude et son ardente activité. C'est une opinion commune que le disci-

ple, offusqué de la gloire de son maître, et se croyant appelé à la surpasser, fut entraîné par une jalousie secrète à se frayer une nouvelle route. Il laissa Speusippe hériter de la chaire que Platon occupait dans les délicieux jardins de l'Académie, et transporta la sienne au Lycée ou Gymnase orné de portiques, dans un des faubourgs d'Athènes. Le concours de ses auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ses leçons étaient sur la philosophie, l'après-midi sur la rhétorique; il les donnait ordinairement en se promenant, ce qui fit appeler ses disciples péripatéticiens. L'antiquité profane n'a pas de plus beau génie. La même main qui a tracé le portrait de Platon, rapporté dans le chapitre précédent, nous a donné celui d'Aristote. « Un savoir immense, un excel-
« lent esprit d'observation, une concep-
« tion vaste et facile, un goût singulier
« d'exactitude et de symétrie, et, si l'on
« peut dire ainsi, un génie éminent de ré-
« gularité, semblaient constituer Aristote
« juge naturel des opinions de ses prédé-
« cesseurs. Il excella dans tous les tra-

« vaux didactiques ; il fonda la logique « proprement dite, la grammaire, la « poétique, la rhétorique ; il fut le père « des méthodes, et se montra presque « comme le législateur de toutes les « sciences et de tous les arts. [1] »

Nous n'entreprendrons pas d'analyser ses systèmes de philosophie ; de plus savans que nous l'ont essayé, et ne nous ont laissé que de nouveaux problèmes à *résoudre*. Ses découvertes, et l'on ne peut lui refuser l'honneur d'en avoir fait des plus importantes, sont mêlées à *tant* d'erreurs, qu'elles embarrassent également et ses panégyristes et ses adversaires; car il n'a échappé ni à l'hyperbole des panégyriques, ni à l'exagération des censures. Le P. Rapin, entre autres, l'a loué avec enthousiasme [2]. D'autres, comme François Patricius dans ses *Discussions péripatéticiennes*, lui font de sévères re-

[1] M. de Gérando, *Hist. des Syst.*, t. I, p. 143.

[2] *Comparaison des grands hommes*. Parallèle d'Aristote et de Platon.

proches. « Une merveille non moins « étonnante que son génie, dit Brucker, « c'est qu'il ait mérité en effet d'être l'ob- « jet des jugemens les plus contradic- « toires [1]. »

« Aristote, entrant dans la carrière « philosophique, commença par abattre « tout ce qui avait été fait avant lui : pa- « reil, dit Bacon, à ces princes ottomans « qui, pour se frayer un chemin au trône « ou régner avec plus d'assurance, com- « mencent par égorger leurs frères [2]. « Quels sont ses principes? Comment les « démêler dans ses écrits, qu'il a rendus « d'un accès si difficile que, même de « son temps, et de son aveu, on ne pou- « vait y rien comprendre si on n'avait « pas entendu ses leçons? Car c'est lui-

[1] *Instit. philosoph.*, pag. 186.

[2] *Aristotelem more Ottomanorum putavisse regnare se tuto haud posse, nisi fratres suos omnes contrucidasset.* (*De Augus. scient.*, lib. III, c. IV.) Expression qui rappelle le mot de Lactance sur les sectes philosophiques de la Grèce : *Sic se invicem jugulant.* (*Instit. div.*, lib. III, c. IV, p. 244, edit. varior.)

« même qui le déclare dans une lettre
« écrite à Alexandre... Platon se cachait
« dans les replis d'un long dialogue; So-
« crate dans le ton équivoque d'une iro-
« nie sérieuse; les pythagoriciens dans
« leurs expressions symboliques; ceux
« d'Elée dans les subterfuges de la sophis-
« tique; Héraclite dans ses ténèbres ché-
« ries; Aristote trouva le moyen nouveau
« de pouvoir dire sa pensée simplement,
« sans détour, et d'avoir toutefois comme
« les autres une doctrine publique et des
« secrets d'école. Il use d'expressions pro-
« pres; mais elles sont quelquefois si
« courtes ou si vagues, qu'il faut la plus
« grande attention pour en saisir le sens
« et pour ne pas l'échapper quand on l'a
« saisi. Il définit souvent; mais ses défi-
« nitions les plus fondamentales sont si
« abstraites, si générales, d'un sens si va-
« gue, qu'il en est peu qui n'aient produit
« des volumes de commentaires. Il donne
« des exemples; mais l'application n'en
« est pas toujours aisée. Il a des cons-
« tructions hardies, des ellipses fréquen-
« tes, des mots factices qui comprennent

« un grand nombre d'idées abstraites,
« difficiles à embrasser, plus difficiles à
« déterminer; enfin on trouve chez lui
« des contradictions réelles ou apparen-
« tes, soit par oubli, ou à dessein, ou par
« changement d'opinion[1]. »

A travers les obscurités, soit concertées, soit involontaires, et les contradictions dont il a rempli ses hypothèses, ce que l'on peut conclure de sa doctrine, c'est que le monde est unique, qu'il s'est formé de lui-même, nécessairement et de toute éternité; qu'il n'y a point eu de création, parce qu'il ne pouvait y en avoir, conséquemment à ce principe supposé par toutes les écoles, que *rien ne se fait de rien;* que tout s'est fait, tout se conserve par les seules forces de la nature : *naturæ viribus, non deorum*[2]. La divinité intelligente n'y est cause que comme

[1] Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis*, t. V, ch. LXIV, p. 342. Minucius Félix : « Aristote n'a jamais eu d'opinion bien fixe. » *Octav.*, c. XIX.

[2] Le Batteux, *Hist. des Causes prem.*, p. 345.

serait un miroir vivant qui représenterait le modèle, comme une loi écrite qui indiquerait l'ordre; tout se fait en sa présence, et rien par elle; toutes les formes sont dans les natures des substances[1]. Aristote paraît ne point reconnaître de Providence, puisqu'il la borne aux choses célestes, et l'exclut du gouvernement de ce qui est au-dessous de la lune. Il semble douter de l'immortalité de l'âme, *fondement de toute religion et de toute morale*. Pic de la Mirande, Gassendi, d'autres savans, lui reprochent des erreurs grossières dans la géographie, dans l'astronomie, dans la science des météores, dans l'histoire des animaux. Mallebranche l'accuse de ne raisonner jamais que sur des idées confuses que l'on reçoit par les sens, et que sur d'autres idées vagues, générales et indéterminées; jugement qui s'applique surtout à son système sur l'incorruptibilité des cieux et de la perfectibilité des formes de la matière. Origène, saint Gré-

[1] Mallebranche, *Recherche de la vérité*, t. II, chapitre II, p. 166-171.

goire de Nazianze, saint Ambroise condamnent la lecture de ses ouvrages comme dangereuse à la jeunesse chrétienne. Avaient-ils le secret pressentiment de l'abus qui en serait fait par la suite dans les écoles, où ce philosophe serait regardé comme le dieu de la science, et toute sa doctrine comme un code sacré qu'il n'était pas *même* permis de soumettre à l'examen [1]? Bacon enveloppe dans une même censure Aristote et Platon, comme ayant négligé constamment la recherche des causes premières, pour ne s'occuper que des causes finales, au grand préjudice de la science : « En quoi, ajoute-t-il, le pre-« mier est bien plus blâmable que l'autre, « parce que, après avoir beaucoup parlé « des causes finales, il ne parle jamais de « Dieu, qui en est cependant l'unique sour-« ce ; parce qu'il met la nature à la place

[1] Montaigne : « Le dieu de la science scolastique, c'est Aristote. C'est religion de débattre ses ordonnances ; sa doctrine nous sert de loi magistrale, qui est à l'adventure autant fausse qu'une autre. » *Essais*, t. II, p. 376.

« de Dieu ; parce qu'enfin il a traité des « causes finales en logicien plutôt qu'en « théologien [1]. » Un critique moderne, grand admirateur de l'un et de l'autre, termine le parallèle qu'il en fait par ces paroles remarquables : « On n'aura pas de « peine, sans doute, après ce que je viens « de dire, à convenir que jamais la raison « humaine n'a paru dans toute sa force na- « turelle plus que dans Platon et dans Aris- « tote. Combien toutefois remarque-t-on « de faussetés dans leurs vues et d'égare- « ment dans leur conduite ? Peut-on voir « la faiblesse de la raison qui a paru si « consommée dans ces grands hommes, « sans du moins se défier de la sienne [2] ? »

Aristote avait désigné de son vivant Théophraste pour son successeur.

THÉOPHRASTE, né à Lesbos, soutint dignement la gloire de l'école péripatéticienne. Elle compta sous sa discipline

[1] *De Augus. scient.*, lib. III, chap. IV ; dans *Esprit de Bacon*, par M. Eusavy, t. I, p. 164.

[2] Le P. Rapin, *Comparaison des grands hommes de l'antiquité*, t. I, p. 292. (Paris, 1684.)

jusqu'à deux mille auditeurs. Démétrius de Phalère, Erasistrate, médecin célèbre, aimaient à venir l'entendre. Ses principes en morale n'étaient pas mieux arrêtés qu'en métaphysique; mais il a laissé un beau monument dans son histoire des plantes.

STRATON de Lampsaque s'appliqua davantage à la physique, d'où lui est venu le surnom de physicien. Cicéron nous donne l'idée de son système de philosophie. Il pensa que toute la puissance divine résidait dans la nature, qui renferme en soi les causes de la génération, de l'accroissement, de la nutrition des êtres, et qui n'a aucune espèce de sentiment. Entrant dans le détail des parties, il enseigne que tout ce qui est ou qui se fait, se fait ou a été fait par les poids et les mouvemens naturels [1]. C'est déclarer sans mystère qu'il n'y avait pas besoin d'aucune cause intelligente pour former, mouvoir,

[1] Cic., *de Nat. deorum*, lib. I, c. XIII; et *Quæst. academ.*, lib. IV, c. 38.

conduire l'univers et chacune de ses parties; qu'un principe spontané, inhérent à chaque parcelle élémentaire, avait suffi pour exécuter tout selon certaines combinaisons formées par la diversité des poids, par celle des mouvemens et par le hasard des rencontres. A quoi l'on reconnaît le système des natures plastiques de Cudworth, et mieux encore le matérialisme brutal de Spinosa et du baron d'Holbach.

Lycon, Ariston de Céos, Critolaüs qui accompagna Carnéade dans son ambassade à Rome, Dicéarque, quelques autres dont les noms se lient à l'histoire de la philosophie péripatéticienne, n'offrent rien de mémorable.

L'école platonicienne avait prévalu à Alexandrie; l'école péripatéticienne souffrit quelque éclipse.

Aphrodisée, Carien, en fut le restaurateur. Sous l'empereur Constance elle fut relevée par Thémistius, laborieux et savant commentateur des livres d'Aristote, et voué à son culte. Brucker le compte parmi les plus brillantes constellations de

la secte péripatéticienne[1]. Il jouit d'une réputation extraordinaire. Les philosophes voyageaient pour venir l'entendre; les princes étaient curieux de le voir. Constance l'éleva au rang de sénateur et lui fit élever une statue de bronze; Julien le fit préfet de Constantinople; Gratien et Théodose le comblèrent de faveurs, et ce dernier, prêt à partir pour l'occident, lui confia l'éducation de son fils. Chrétiens et païens indifféremment assistaient à ses leçons, et Libanius s'y rencontra avec saint Grégoire de Nazianze.

CHAPITRE VI.

Secte des cyniques.

Vers le temps où Platon ouvrait son école à l'Académie, ANTISTHÈNE, autre disciple de Socrate, établissait aussi la sienne à Athènes, sur une colline placée

[1] *Instit.*, p. 346.

de l'autre côté de la ville. Ce philosophe cherchait à se parer des dehors d'une vertu sévère, et ses intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour : « Antisthène, j'aperçois votre vanité « à travers les trous de votre manteau. » Instruit par son maître que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté, et, pour accréditer ses maximes, il parut en public le bâton à la main, une besace sur les épaules, laissant croître sa barbe, et affectant l'extérieur le plus négligé.

Diogène parut alors dans cette ville. Il avait été banni de Sinope, sa patrie, pour le crime de fausse monnaie. Antisthène lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les étendre. Celui-ci se donna pour maison un tonneau, ne marchant que les pieds nus; et il tirait autant de vanité de son indigence, qu'Alexandre en pouvait tirer de la possession de l'univers. Etant un jour entré chez Platon, qui était meublé assez magnifiquement, Diogène se mit à deux pieds sur un

beau tapis, et dit : « Je foule aux pieds le « faste de Platon. Oui, répliqua celui-ci, « mais par un autre faste. »

Il se promenait dans les rues une lanterne à la main. On lui en demanda la raison : *Je cherche un homme*, répondit le philosophe. Cette réponse est judicieusement appréciée par l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* dans ces termes : « L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, « et qu'il cherche une lanterne à la main, « cet homme, étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui « flatte les sens, qui se dit citoyen de l'univers et qui ne saurait l'être de sa « patrie, cet homme serait aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur « naissance [1]. »

Parce qu'il se croyait appelé à réformer le genre humain, il n'avait pour personne aucun ménagement. Si ce qu'on en ra-

[1] Chap. VII. *Voy.* d'Olivet, *de la Nat. des dieux*, t. I, p. 115.

conte est vrai [1], l'on s'indigne à la fois et contre les hommes qui se permettaient de telles infamies, et contre les témoins qui les laissaient impunies. Et une secte entière de philosophes couvrait du nom de réforme d'aussi abominables excès !

Il s'est rencontré ailleurs de ces cyniques effrontés, se faisant un jeu de violer sans pudeur la morale et la décence publiques, se donnant en spectacle à la plus vile populace, et enchérissant sur elle par la grossièreté du langage, déblatérant, déchirant sans pitié sous prétexte de liberté et de réforme. Ceux-là avaient aussi la prétention de se dire philosophes.

Cratès, disciple de Diogène, ne se signala point, comme son maître, par de lubriques orgies, ni par l'intempérance de ses satires. Son humeur n'était point farouche, atrabilaire ; il n'avait du cynique que le manteau. Il fut marié à Hipparchia, qui l'accompagnait vêtue comme

[1] Voy. le *Dictionn.* de Bellegarde, ou *Extraits de Bayle et de Chauffepied*, tom. I, pag. 408.

lui de haillons dégoûtans, et qui, ajoute Rollin, devint encore plus effrontée que son mari [1].

Parmi ses successeurs, on distingue Matroclès, qui, parvenu à un âge avancé, se donna la mort à lui-même; Ménédème, sous qui la secte des cyniques dégénéra en fureur [2]; et Ménippe, qui a donné son nom à la satire Ménippée.

CHAPITRE VII.

Secte des Stoïciens.

Zénon, chef de la secte des stoïciens, naquit à Cittium, ville de Chypre, embrassa la philosophie à l'âge de trente ans, et donna ses leçons dans le Pécile ou le Portique peint par Polygnote (en grec

[1] *Hist. anc.*, t. XII, p. 529.

[2] *Cujus institutum cynicum degeneravit in furorem*. Brucker, p. 206.

stoa), d'où est venu à sa secte le nom de stoïcien.

Livré d'abord au commerce, il avait perdu dans une tempête sa fortune et ses espérances. L'étude lui offrait un port assuré; Zénon s'y jeta. Il y avait alors à Athènes de quoi choisir parmi les philosophes. Toutes les routes étaient non-seulement ouvertes, mais frayées. Aristote, mort depuis vingt ans, avait *laissé* à Théophraste la gloire du Lycée; Polémon occupait la chaire de Platon; Cratès avait hérité du manteau de Diogène; Épicure, assis dans ses jardins, prêchait ses atomes et sa volupté; enfin, Arcésilaüs et Carnéade, soutenant le pour *et le* contre, réduisaient tout à des probabilités. Chacun de ces systèmes était trop relâché pour la ferveur du néophyte. Il emprunta de tous de quoi paraître forger quelque chose de nouveau : c'est le jugement de Cicéron sur la doctrine des stoïciens. « Zénon trouva, dit-il, le moyen, en changeant les termes, en raffinant sur les définitions, de rajeunir des idées anciennes, et de présenter un édifice bril-

lant, capable d'attirer les yeux [1]. » Un caractère ardent, porté à la mélancolie, lui fit concevoir un ordre de sagesse supérieur à l'humanité. La plus haute conception du Portique fut la puissance donnée à son prétendu sage de s'élever, par l'impassible fermeté de son courage, au-dessus des passions comme des événemens, au-dessus de Dieu; car Dieu est exempt de passions par la nécessité de son être; au lieu que le sage l'est par choix et par sa propre volonté. Il est prouvé qu'elle n'a réussi qu'à en faire un être idéal, un héros de vanité et d'orgueil. « Les stoïciens raisonnent, dit Cicéron, comme si l'homme était sans « corps [2]. » En faisant de l'homme un être insensible, ils ne faisaient que le dépouiller de l'humanité. Pour lui, c'est vice de donner entrée dans son cœur à

[1] *Nihil novi reperiens, emendans superiora immutatione verborum. De nat. Deor.*, lib. III, cap. XIV.

[2] *Stoici ratiocinantur quasi nullum homini sit corpus.* (*De Finibus*, lib. IV.)

aucun sentiment de pitié et de compassion. Sénèque et Virgile l'affirment en termes exprès : « La vertu, disent-ils, la « gloire et le bonheur consistent à se « rendre indépendant de toute crainte « de l'avenir, à n'être accessible ni à l'en« vie, ni à la commisération.[1] » « La vertu « des stoïciens, dit M. Villemain, n'était « que le courage de mourir ; leur philo« sophie autorisait le meurtre et se réfu« giait dans le suicide[2]. » Par suite de cette perfection imaginaire, point de différence dans les fautes ; toutes étaient au même degré de culpabilité : opinion solidement réfutée par l'orateur romain et tous les moralistes[3]. Au hasard des épi-

[1] Seneq. *Miseratio est vitium pusilli animi; ægritudo animi, quæ in sapientem virum non cadit.* (*De Clement.*, lib. II, n° 5; *de Provid.*, cap. V.) Virgile :

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari;
> Nec doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
>
> Georg., lib. II.

[2] *Mélanges*, p. 278.

[3] Brucker, p. 214.

curiens, ils substituèrent le destin ou fatalité, loi suprême, force universelle à laquelle Jupiter lui-même était soumis. Mais ce destin, qu'était-il lui-même autre chose qu'une cause également aveugle, indéfinissable, une énigme absurde, bonne tout au plus pour le peuple, qui, n'osant s'en prendre à la Divinité dans ses malheurs, aime mieux, comme les enfans, accuser quelque chose de vague et d'imaginaire?

Plus que toute autre secte, les mêmes philosophes soutenaient le système de l'âme universelle, présentant le monde sous la forme d'un *animal sphérique*, dont chaque partie faisait une parcelle de la Divinité. Tout était corps lié par une chaîne sacrée (c'était l'expression d'Antonin), laquelle, embrassant les dieux et les hommes, les unit invinciblement[1]. A quoi l'on pouvait leur répondre : Il n'est pas vrai que Dieu soit l'âme du monde, quoiqu'il en soit le créateur, le moteur

[1] Voy. *Pensées de Marc-Aurèle*, par Dejoly, p. 22.

et le maître. Lactance et saint Augustin le remarquent judicieusement, lorsqu'après avoir rapporté les vers de Virgile où ce système est développé, ils ajoutent que ces philosophes, faute de comprendre la puissance et la majesté de l'Être souverain, l'associèrent au monde, c'est-à-dire à son propre ouvrage, passible comme lui et dans chacune de ses parties; qu'il est absurde d'identifier la créature avec le Créateur [1].

Malgré l'absurdité des principes et l'énormité des conséquences, l'école se soutint long-temps par l'éclat éblouissant des paradoxes et par la gravité des mœurs [2].

A Zénon succéda CLÉANTHE, qui dut ses succès à son infatigable application. Il

[1] *Cujus vim majestatemque quoniam intelligere non potuerunt, miscuerunt eum mundo, id est operi suo.* (*Instit. div.*, lib. VII, cap. III, p. 653.) *Deus non anima, sed animæ quoque effector et conditor.* (*De civit. Dei*, lib. IV, c. XXXI.)

[2] Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, lib. VI; Senec., *de Provid.*, cap. 5; Le Batteux, p. 311; Rollin, p. 640.

ne reste de lui qu'une hymne à la manière d'Orphée, remarquable par l'élévation des pensées. Thomas l'a traduite dans son *Essai sur les Éloges* [1].

Chrysippe, tant loué par Sénèque, ne se distingua que par l'obscurité de ses livres, concertée sans doute à dessein pour masquer la futilité de ses principes [2]. Il croyait les dieux périssables, et soutenait qu'ils devaient périr un jour dans l'embrasement universel ; ce qui l'a fait regarder comme athée. Rollin ajoute qu'il permettait les incestes les plus crians et les plus abominables, et admettait la communauté des femmes parmi les sages. Il avait composé plusieurs écrits remplis d'obscénités qui faisaient horreur. « Voilà, poursuit le vertueux recteur, ce qu'était le philosophe qui passait pour le plus ferme appui du Portique, c'est-à-dire de la secte la plus sévère du paganisme [3]. »

[1] Tom. 1, pag. 22, édit. de Paris, 1773.
[2] Brucker, pag. 219.
[3] Tom. XII, pag. 535.

Diogène le Babylonien, ainsi appelé parce que Séleucie, sa patrie, était voisine de Babylone. Il était un des trois philosophes qu'Athènes députa vers les Romains. On rapporte de lui cette anecdote : Un jour qu'il dissertait sur la colère, un jeune libertin lui cracha au visage, apparemment pour s'assurer s'il mettrait en pratique les leçons qu'il donnait aux autres. Le philosophe se contenta de dire : « Je ne me fâche point, mais je « doute néanmoins si je devrais me fâ- « cher [1]. » Ce mot eût mieux convenu à un pyrrhonien qu'au défenseur du système de l'apathie.

Antipater de Tarse n'est connu que par la mention que Cicéron en fait dans ses livres philosophiques [2].

Panætius de Rhodes dut quelque célébrité à l'amitié dont l'honorèrent Scipion et Lælius. Il s'était fixé à Rome et alla mourir à Athènes. C'est lui qui fournit à Cicéron l'idée de son livre *des Offices*.

[1] Senec., *de Ira*, lib. III, c. 36.

[2] *Offic.*, lib. III, cap. XXIV.

Possidonius se piquait de braver la souffrance. Dévoré par la goutte, on l'entendit s'écrier : « Tu ne gagneras rien, ô « douleur ! quelle que violente que tu « sois, tu ne me feras jamais convenir « que tu sois un mal ! » Inepte charlatanisme, que réfutait un autre stoïcien, Denys d'Héraclée. Tourmenté par la pierre qui lui faisait jeter les hauts cris : « J'ai employé, disait-il, plusieurs an« nées à l'étude de la philosophie, et je « ne puis supporter la douleur! La dou« leur est donc un mal[1]. »

Épictète. Nous interrompons la série des temps pour réunir à l'histoire de la secte stoïcienne, ce philosophe qui en fut le plus bel ornement.

Il naquit à Héliopolis en Phrygie, après l'établissement de l'ère chrétienne, et fleurit sous Domitien. Les empereurs Adrien et Marc-Aurèle lui témoignèrent leur estime; il en était digne par ses mœurs, et par son célèbre *Enchyridion*, ou manuel qui respire une morale vrai-

[1] Cic., *Tuscul.*, lib. III, n° 61.

ment chrétienne. Il n'était pas possible d'aller plus loin avec les seules lumières du paganisme. On y remarque des traits du christianisme, qui commençait à jeter le plus vif éclat, et dont les vertus mettaient sous ses yeux les exemples journaliers du courage admiré dans ce philosophe. Épictète était à Rome, lorsque l'apôtre saint Paul y faisait tant de conversions. Nul doute qu'il ne connût les chrétiens ; on le prouve par un passage d'Àrien [1] où il en parle, mais pour les calomnier. Ne vaudrait-il pas mieux pour la gloire de ce philosophe qu'il l'eût complétement ignoré ?

Cependant c'est une opinion assez généralement répandue, qu'Épictète avait puisé dans la croyance et la pratique même du christianisme des vertus qui ressemblent si fort aux maximes de cette religion. Nous voulons bien le croire : toujours restera-t-il un intervalle im-

[1] *Hist.*, liv. IV, ch. VIII ; Rollin, *Hist. anc.*, p. 547.

mense entre la morale de ses livres et celle de l'Évangile.

SECTION SECONDE.

ÉCOLE D'ITALIE.

Elle eut pour chef Pythagore, né, selon la plus commune opinion, à Samos, 600 ans avant l'ère chrétienne. Il eut pour maîtres Thalès, et Phérécide l'un des sept sages de la Grèce. Avide d'instruction, il alla voyager en Égypte, où il fit un assez long séjour, dans la Phénicie, en Crète; et s'il ne parcourut pas, comme on l'a prétendu, les royaumes de la Haute-Asie, du moins revint-il dans sa patrie riche des dépouilles savantes de tous les pays qu'il avait visités. Le chagrin qu'il eut de voir Samos opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il vint s'établir dans l'Italie, sous le règne, non point de

Numa, mais de Tarquin, le dernier roi de Rome (Tite-Live dit de Servius-Tullius), et fixa sa résidence à Crotone, ville de la partie de l'Italie nommée la grande Grèce, dans la maison de l'athlète Milon: c'est de là que la secte dont il a été l'auteur s'est appelée italique.

Cette ville était livrée au luxe et à la débauche. Pythagore entreprit d'en réformer les mœurs, et y réussit. La révolution qu'il y opéra ne fut pas de longue durée; l'envie le punit bientôt de ses succès. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville, et ne trouva que dans le tombeau le terme de ses infortunes.

Son école n'en fut pas moins florissante, et persévéra jusqu'au temps de Ptolémée-Lagus. Dans le dessein de la perpétuer, il avait conçu un système d'éducation qui, pour rendre les âmes capables de la vérité, devait les rendre indépendantes des sens. Il rassembla ses nombreux disciples sous les lois d'une sorte d'institut qui semble avoir fourni le modèle de nos congrégations monastiques, les assujétit à un rigoureux novi

ciat, à des règles sévères, à d'inconcevables abstinences, et à des observances qui sembleraient impraticables, si l'histoire ne déposait contre cette opinion par des milliers d'expériences. Il prescrivait un silence absolu de plusieurs années, et son empire sur ses disciples était sans bornes. Plutôt que d'y manquer, une pythagoricienne se coupa la langue en présence du tyran qui la voulait contraindre à une révélation. « Voilà, dit à ce sujet l'auteur d'Anacharsis, ce qu'opèrent les préjugés du fanatisme et les lois insensées qui le favorisent [1]. » Il fit à l'un de ses disciples une réprimande publique ; ce jeune homme alla se pendre de désespoir [2].

On le croyait d'une nature supérieure à celle du commun des hommes ; et l'enthousiasme alla jusqu'à lui supposer des miracles. Diogène Laërce raconte sérieusement ceux qu'on lui attribuait : à sa voix, la mer calmée, l'orage dissipé, la

[1] Cap. LXXV, tom. VII, p. 4.

[2] *Dictionnaire* de Bellegarde, à son art., t. IV; p. 77.

peste suspendant ses fureurs[1]. Le prétendu thaumaturge était le premier à accréditer ces illusions; il parlait d'un aigle qu'il appelait du haut du ciel pour venir se reposer sur sa main; d'une ourse qui, docile à ses ordres, laissait en paix les timides animaux effarouchés à son aspect. On sait avec quelle complaisance Porphyre et Iamblique, ennemis des chrétiens, ont recueilli ces fables grossières pour les opposer aux récits de nos évangélistes. Tout philosophe qu'il était, il se prêtait à ces mensonges, se vantant de prédire l'avenir, se donnant pour inspiré, racontant lui-même ses voyages aux enfers, montrant sa cuisse d'or à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon hyperboréen, pour lui prouver lui-même qu'il était cet Apollon.

Sa philosophie était enveloppée de ténèbres. Comme toutes les autres sectes, elle avait deux sortes de doctrines, l'une publique, l'autre secrète : la première,

[1] *De vit. Philosoph.*, lib. VIII, cap. 21, 41. Brucker, pag. 225.

pour les étrangers, claire, dogmatique; la seconde, pour les initiés, toute symbolique. Comme lui, Platon et Aristote essayaient de justifier cette duplicité, en répondant que les yeux de la multitude étaient trop faibles pour supporter la lumière; qu'il y avait trop de risques à courir de la publier sans nuages, et que le sage devait l'enfermer rigoureusement dans les ombres de l'initiation et du mystère.

Ce que nous pouvons conjecturer de celle de Pythagore, c'est que, selon lui, Dieu est tout entier dans le globe du monde, de telle sorte que le monde et toutes ses parties sont dans Dieu; que Dieu est auteur des êtres immortels, de leurs puissances et de leurs œuvres: or, par les êtres immortels, Pythagore entendait les astres ou dieux du second ordre, les démons, les héros, les âmes de toute espèce, dont il a rempli toutes les sphères avec plus de profusion qu'aucun autre philosophe; que de Dieu viennent toutes les âmes, ce qui est incontestable; mais sont-elles lui-même? que le monde

est animé, doué d'intelligence; que le genre humain a existé de tout temps et qu'il existera toujours; que l'âme est impérissable, et que chacune des âmes, après certaines périodes, passe à de nouveaux corps : système de la métempsycose, ou transmigration des âmes, chantée par Ovide en beaux vers, et qui fut incontestablement le dogme capital de sa philosophie [1].

La plupart des écoles, tant d'Ionie que d'Italie, se rangèrent à cette opinion de la métempsycose ou perpétuité des âmes émigrées en d'autres corps. Platon ne fit que la modifier. Il faisait beau entendre ces hardis raisonneurs, dissertant sérieusement sur la nature des âmes, affirmer que, parties du ciel, elles se glissaient le long du zodiaque, depuis le cancer jusqu'au capricorne, et, tombant de là comme des étincelles, venaient se former à elles-mêmes des établissemens dans les corps mortels, où elles se promenaient, pendant des siècles, d'une es-

[1] Brucker, *Instit. philos.*, pag. 235-236.

pèce à l'autre, et d'où elles repartaient après un certain temps périodique, pour subir encore diverses métamorphoses avant d'aller s'engloutir dans le grand tout, comme les eaux des rivières dans le vaste océan. Virgile et Ovide ont corrigé ces absurdités par le charme de leur belle poésie.

Voulant donner un nouveau relief à la science de la nature, peut-être aussi, dit l'abbé Le Batteux, croyant faire un pas de plus vers les essences des choses, Pythagore entreprit de la présenter sous un appareil mathématique propre à exalter le profane vulgaire et à fixer l'esprit des initiés dans les abstractions[1]. Aussi recommandait-il à ses disciples l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, principalement de la musique. Pour donner quelque notion de son système, nous allons citer ce qu'en dit le même académicien : « Ce philosophe avait remarqué que dans la nature, comme dans les nombres, tout *est un et plusieurs* sous divers aspects; que dans la nature

[1] *Hist. des Causes prem.*, pag. 218.

comme dans les nombres, toutes les opérations se font par composition ou par résolution; que dans l'un comme dans l'autre, il y a des rapports de toute espèce, résultant de combinaisons, possibles à l'infini. Il les nomma Monade, Dyade, Triade, Tétrarde, chacune avec des propriétés mystiques. Dans la question des causes, la Monade fut opposée à la Dyade, c'est-à-dire, l'unité au nombre ou à la multiplicité. La Monade ou l'unité est toujours la même, semblable en tout et partout à elle-même; elle est son principe, sa raison, son carré, son cube: c'était la Divinité. La Dyade ou la multiplicité est sujette à toutes sortes de variations et de changemens d'état, par l'addition ou le retranchement des unités: c'était la matière susceptible des formes. Le résultat de la Monade et de la Dyade jointes ensemble était la Triade, qui signifiait le monde formé, que les pythagoriciens représentaient par le triangle rectangle et par sa propriété[1]. »

[1] *Hist. des Causes prem.*, pag. 218 et suiv.

Remarquons en passant que l'un des principaux systèmes de Leibnitz ne diffère de celui-ci que par le lien et par les conséquences[1].

Les vers dorés (*carmen aureum*), publiés sous son nom, ne sont pas de lui, mais d'un de ses disciples, que l'on croit être Lysis.

EMPÉDOCLE suivit Pythagore dans la plupart de ses dogmes, non avec la déférence aveugle d'un soldat, mais avec l'audace d'un chef de parti[2]. Il s'occupa principalement des phénomènes de la nature, établit les quatre élémens comme principes des choses, supposa deux principes, l'un de destruction, l'autre de reproduction, qui entretiennent partout le mouvement et la vie. A la nécessité, il substituait le hasard. Pendant qu'il matérialisait le principe de l'existence, il

[1] *Recherches sur les découvertes des anciens*, par M. Dutemps, pag. 80; Condorcet, *Esquisse*, pag. 79.

[2] Barthél., *Voyage d'Anacharsis*, ch. LXIV, tom. III, p. 21.

remplissait l'air de génies, et autorisait toutes les superstitions de la démonologie [1]. Il publia, sous le titre *des Purifications*, un poëme moral sur les devoirs de la vie civile et sur le culte des dieux, dont on comparait les vers à ceux d'Homère. Comment n'eût-il pas été poète dans ses vers, puisqu'il l'est dans sa prose par la pompe et par la brillante imagination de son style?

Il était d'Agrigente, où il essaya la même réforme que Pythagore avait tentée à Crotone, et refusa la couronne que lui offrait la reconnaissance de ses concitoyens. Était-ce modestie? On l'entendait parler lui-même des métamorphoses qu'il avait subies, des résurrections qu'il avait opérées. On dit qu'afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étaient de sa divinité en disparaissant tout d'un coup, il alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna [2]. Cependant ce

[1] M. de Gérando, p. 26.

[2] Deus immortalis haberi
Dùm cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Hor., *Ars poet.*

trait de démence n'est pas bien prouvé ; l'exemple de Pérégrinus, se brûlant dans les jeux olympiques, a prouvé qu'il n'était pas impossible.

EPICHARME de Cos traduisit sur la scène la doctrine de sa propre école, ce qui lui attira l'inimitié des autres philosophes. L'un de ses dogmes était que les dieux, c'est-à-dire, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, n'avaient ni commencement ni fin [1]. Erreur commune à la plupart des sectes philosophiques.

OCELLUS de Lucanie est auteur d'un traité *sur l'univers* parvenu tout entier jusqu'à nous, et publié plusieurs fois tant en grec qu'en français. Il s'efforce d'y prouver l'éternité du monde. L'ancienne traduction qu'en avait donnée le marquis d'Argens a été complétement éclipsée par celle de l'abbé Le Batteux. Des notes pleines d'érudition et de sagacité y découvrent la filiation et le vide des systèmes de l'ancienne philosophie. Moins bril-

[1] Brucker, pag. 240.

lant qu'Empédocle, il est bien plus profond et plus précis.

Timée de Locres a droit au même éloge; on le croit antérieur à Socrate. Prévenu de l'idée vraie que dans l'univers toutes les parties sont coordonnées et parfaitement unies entre elles, d'où résulte l'harmonie universelle, Timée voulut en expliquer le mécanisme, et posa pour base de son explication des causes deux êtres éternels, actifs par eux-mêmes; l'un doué d'intelligence et de sagesse, c'était Dieu; l'autre brut et aveugle dans ses mouvemens, c'était la matière : deux substances et deux forces coéternelles, existantes simultanément dans l'univers. L'univers se partageait en trois portions; l'une au milieu de l'espace comme un globe central, l'autre à la circonférence, et la troisième intermédiaire. Au milieu un amas informe d'élémens confondus pêle-mêle. Un temps vint où Dieu voulut enfin abaisser une portion de sa substance et de sa force intelligente, et la mêler avec la substance et la force brute de la matière. Ce mélange s'opéra selon les

gradations marquées dans l'échelle musicale; par conséquent ses différentes parties formaient entre elles des rapports semblables à ceux qui produisent les concordances des sons. Il en résulta une substance mixte douée d'une force composée de deux forces balancées l'une par l'autre. Parce que la force de la matière était dominante dans la partie du monde sublunaire ou terrestre, celui-ci était un théâtre continu et de vie et de mort; par la raison contraire, le monde supérieur à la lune ou céleste n'était susceptible d'aucune altération; la Divinité y tenait le sceptre. Telle fut la cosmogonie de Timée, commentée par Platon, Aristote, Ovide et Cicéron. C'est toujours Dieu âme du monde, et le monde Dieu.

Timée ne croyait point que les âmes fussent punies ou récompensées après la mort. Les génies, les enfers, les furies n'étaient, selon lui, que des erreurs utiles à ceux que la raison seule ne pouvait conduire à la vertu. Son traité *de la Nature et de l'Ame du Monde*, écrit en dialecte dorique, se trouve parmi les œuvres de

Platon, et nous a été donné en français par les deux traducteurs d'Ocellus.

ARCHITAS de Tarente. Platon et Aristote ne furent pas moins redevables à ce philosophe. Nous avons de lui un écrit sur la nature de l'univers.

ALCMÉON, HIPPASE, PHILOLAUS, EUDOXE, semblent appartenir indifféremment aux sectes de Platon et de Pythagore. Ils *n'ont* rien laissé de remarquable. Ils terminent l'école italique.

SECTION TROISIÈME.

ÉCOLE D'ÉLÉE.

L'école d'Elée ou de Vélie, ville d'Italie sur la côte de la mer de Toscane, fut ainsi nommée à cause de Parménide et de Zénon, qui étaient nés dans cette ville. XÉNOPHANE de Colophon passe pour en être le fondateur. Les philosophes de cette

école peuvent se partager en deux classes : les uns métaphysiciens, les autres physiciens. Nous les réunirons sous un même titre. Ils passent pour avoir été, de tous les anciens, ceux qui paraissent avoir fait le plus d'efforts pour reconnnaître l'origine des êtres et la nature des premiers principes. Toutefois, il est vrai de dire que le système entier des éléatiques n'est qu'une suite des idées de Pythagore ramenées à une condition plus matérielle [1].

XÉNOPHANE. Voici quelle était sa doctrine, au rapport d'Aristote et de Cicéron. Le monde est Dieu, et Dieu est le monde. Ce philosophe en détermine les formes et les contours. Dieu n'a point eu de commencement; éternel, infini, immuable; doué d'intelligence, de forme sphérique, *conglobatâ figurâ* [2]. Vous riez, lecteur, et vous nous demandez si l'on peut sérieusement débiter de pareilles rêveries. Moi aussi, je m'étais long-temps refusé à croire la chose possible, jusqu'au moment

[1] M. de Gérando, pag. 127.

[2] Cicer., *Quœst. acad.*, lib. IV, cap. XXXVII.

où mes yeux tombèrent sur cette proposition équivalente, annoncée très-philosophiquement dans un livre moderne : « La « Divinité n'est autre chose qu'une vaste « machine, sous le nom de laquelle nous « désignons l'assemblage des matières « agissantes en raison de leur propre éner-« gie [1]. »

Xénophane a été solidement réfuté par saint Clément d'Alexandrie [2]. Aristote n'y voyait qu'une grossière ébauche, des assertions sans preuves et une impénétrable obscurité [3].

PARMÉNIDE changea les mots et conserva la doctrine. Aristote et Plutarque lui font le même reproche qu'au précédent ; son système n'est qu'une logomachie. Ayant posé en principe que le non-être n'était rien, Parménide aurait dû en conclure que l'être était le seul être ; mais forcé par le spectacle de la nature, et pensant qu'il n'y avait *qu'un* seul être selon l'es-

[1] *Système de la nature.*

[2] Clem. Alex., *Strom.*, lib. v, p. 601.

[3] Brucker, *Instit.*, p. 246.

prit, et qu'il y en avait *plusieurs* selon les sens, il admet deux causes ou deux principes, le chaud et le froid, comme le feu et la terre, unissant le chaud à *l'être* et le froid au *non-être* [1]. Demandez-lui ce qu'il entend par *Dieu* : C'est une sphère de feu et de lumière qui embrasse et contient l'univers [2]. La plupart de ses écrits sont en vers. Sextus Empyricus nous en a conservé de nombreux fragmens qui décèlent un esprit vraiment poétique.

Mélissus de Samos affirmait qu'il n'y avait rien de certain sur la nature de l'essence divine ; et pourtant il essayait d'en sonder l'abîme. Comment ? En la plaçant dans la matière une, génératrice, immuable.

Zénon d'Elée porta plus loin le scepticisme. Si l'on en croit Sénèque, il allait jusqu'à dire que rien n'existait : *nihil esse*. Etait-ce sérieusement ou dans le seul dessein de pousser à l'absurde ses adversai-

[1] Arist., *Metaph.*, lib. I, cap. V; Plut., *adv. Coloss.*

[2] Cic., *de Nat. Deor.*, lib. I, cap. II.

res? Cette dernière opinion est celle de Bayle [1]. Cependant ce critique fait beaucoup valoir les objections de Zénon contre l'existence du mouvement. Ses historiens ont remraqué qu'il était d'une extrême sensibilité lorsqu'on n'était pas de son avis. L'amour-propre s'enflammait alors chez lui jusqu'à l'emportement. Quelqu'un lui en fit des reproches; il répondit : *Si j'étais insensible à la contradiction, je le serais également à la louange.* A quoi servait-il d'être philosophe?

Leucippe ouvrit aux spéculations philosophiques une carrière nouvelle. Ce philosophe, né à Elée, ou selon d'autres à Abdère, avait suivi les leçons de Zénon. Choqué des inintelligibles subtilités de son maître, et ne craignant pas de braver son ressentiment, il suscita contre tous les romans de cosmogonie imaginés jusque-là un essaim d'atomes enrégimentés sous la bannière du hasard. Il enseigna donc que la formation et le mouvement de l'univers,

[1] A son article, et *Dictionn.* de Bellegarde, tom. IV, p. 588.

en particulier des corps célestes, avaient été produits par une quantité innombrable d'atomes de toute sorte de figures, qui, s'étant rencontrés et accrochés ensemble, formèrent des tourbillons, lesquels venant à s'agiter et tournoyer en tous sens, les corps subtils qui en faisaient partie s'échappèrent vers les bornes de la circonférence de ces tourbillons, et les autres moins subtils, parties d'un élément plus grossier, restèrent vers le centre et formèrent des concrétions sphériques qui sont les planètes, la terre et le soleil. Il disait que ces tourbillons étaient emportés par la rapidité d'une matière fluide dont la terre était le centre; que la vitesse avec laquelle ces tourbillons tournaient faisait que le plus rapide et le plus fort entraînait avec lui les autres corps ou planètes qui se trouvaient engagés dans son voisinage, et se les appropriait, etc.[1]. N'est-ce pas là évidemment le germe développé de ces fameux tourbillons dont on a fait honneur au génie de Descartes, inventés, di-

[1] Diog. Laërce, liv. IX, sect. 31 et 44.

sait-on, par notre grand philosophe du XVIIe siècle pour former et soutenir dans l'espace ces globes immenses qui nous éclairent? Tout ce qu'il y avait de force mouvante dans les atomes se partageant selon la figure et la masse de chacun d'eux, forma des concrétions de différentes espèces qui, se balançant dans le vide, se pressant, se poussant mutuellement, trouvèrent enfin cet équilibre heureux qui fixa la forme et l'état de l'univers.

Encore Leucippe lui-même n'en était-il pas l'inventeur, puisque l'idée des atomes était venue de Phénicie, d'où elle avait été apportée par un certain Moschus [1]. Ce système supposait la divisibilité de la matière à l'infini; opinion également attribuée aux modernes, bien qu'elle soit réclamée par les preuves les plus solides en faveur des anciens [2]. « Son système

[1] Sextus Empyric., lib. IX *adv. Mathem.*, sect. 363; Strabo, lib. XVI, p. 757. *Et hæc quidem philosophiæ atomisticæ rudimenta.* Brucker, p. 251.

[2] *Voy.* Dutens, *Recherches sur les découvertes des modernes*, p. [illegible]

« est tellement absurde, dit M. de Gé-
« rando, qu'on a peine à croire qu'il en
« soit réellement l'auteur [1]. »

DÉMOCRITE donna faveur au système de Leucippe, son maître. Né à Abdère dans l'opulence, il ne s'était réservé que la partie de ses biens nécessaire aux voyages qu'il méditait, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitaient de barbares. Il vit les prêtres de l'Egypte, consulta les Chaldéens et les philosophes persans. On veut même qu'il ait pénétré jusque dans les Indes et dans l'Ethiopie pour conférer avec les gymnosophistes. La physique, la morale, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, entrèrent dans la sphère de son activité. Ses concitoyens, qui l'avaient jugé défavorablement jusqu'à l'accuser de folie, lui envoyèrent Hippocrate pour le guérir. Ce médecin, après l'avoir entendu, prononça qu'il n'avait jamais rencontré d'homme plus sage. Platon était loin d'en avoir une idée aussi avantageuse. Épicure et Lucrèce n'ont fait

[1] *Hist. des Systèmes*, p. 122.

que développer sa doctrine, tant sur les atomes, le vide et le hasard, que sur le souverain bien de l'homme, sur le monde et la nature des dieux, et sur l'âme humaine, qu'il qualifie matérielle, composée d'atomes de feu, entièrement passive dans ses fonctions intellectuelles. Il avait coutume de dire que la vérité était cachée au fond d'un puits; qu'il n'y avait rien de réel. Lucien assure qu'il ne croyait pas à la spiritualité de l'âme, ni qu'elle pût survivre à sa séparation d'avec le corps. Cicéron lui fait le même reproche. Pline le naturaliste lui-même accuse ce philosophe, qui ne croyait pas à l'existence des dieux auxquels il ne croyait pas *lui-même*, d'avoir prêté confiance aux visions les plus absurdes et aux mensonges de la magie.

PROTAGORAS fut surnommé l'athée, et banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique. On les jugea dangereux; ils n'étaient qu'inintelligibles.

Diagoras mérita le même surnom, suffisant pour flétrir sa mémoire [1]. Il affecta l'impiété au fort d'une tempête qui le menaçait du naufrage.

Anaxarque s'acquit à la cour d'Alexandre la réputation de parasite plutôt que celle de philosophe. Banni de sa patrie et *délaissé* sur les côtes de l'île de Cypre, il n'obtint pas même les honneurs de la sépulture.

Héraclite, surnommé *le pleureur* par un contraste singulier avec l'humeur de Démocrite, qui riait de tout. Ce philosophe, d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, avait commencé par avouer qu'il ne savait rien ; il finit par dire qu'il savait tout. Invité par Darius à se rendre à sa cour, il répondit aux avances de ce prince par la plus grossière fanfaronnade. Il n'était content de rien, tout lui déplaisait ; le genre humain lui faisait pitié. Il ne paraissait en public que les larmes aux yeux et l'insulte à la bouche. Ses opinions physiques et métaphy-

[1] Brucker, p. 256.

siques se retrouvent dans celles des stoïciens. Sa morale se ressentait du caractère ténébreux de son auteur. Il ne reste de ses livres que des fragmens décousus. Sa secte eut peu de durée.

Le meilleur ouvrage d'Héraclite fut Hippocrate, qui fut son disciple, si peut-être il n'est pas vrai de dire qu'il n'eut d'autre maître que son propre génie. On a raison de le compter au nombre des philosophes, et il occupera toujours un rang distingué dans les annales de cette science. Personne, parmi les anciens, n'a mieux connu, mieux développé que lui les méthodes expérimentales, et n'a jeté sur la nature un regard plus philosophique. Aristote dut beaucoup à ce grand homme, et les siècles d'après lui n'ont ajouté que bien peu de choses à ses découvertes. Il étudia le cœur humain et la marche des passions, porta sur les questions politiques des jugemens aussi sains qu'indépendans. L'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* a dit de lui : « Il n'eut « qu'un sentiment, l'amour du bien; et « le cours de sa vie se réduit à ce seul

« fait ; le soulagement des malades [1]. » Il mourut à Larissa, ville de Thessalie, dans un âge très-avancé.

SECTION QUATRIÈME.

LES ÉPICURIENS.

ÉPICURE naquit à Gargeltium dans l'Attique. Etant venu se fixer à Athènes à l'âge de trente-six ans, il y établit son école dans un beau jardin qu'il avait acheté. La facilité de son élocution, jointe à l'aménité de ses mœurs, lui attirèrent bientôt une foule d'auditeurs dont il sut se faire de zélés partisans et des amis fidèles. Sa réputation s'étendit dans toute la Grèce, pénétra dans l'Asie et jusque dans l'Egypte. Il s'appliqua à débrouiller le chaos où Leucippe avait laissé le système de la génération des êtres, et pro-

[1] Ch. LXXIII, tom. VI, p. 260.

posa une solution nouvelle de la grande énigme du mécanisme du monde; fit de l'univers une grande machine construite par l'adhérence d'atomes fortuits et entretenue par le hasard; en bannit la Providence, laissant à peine subsister la Divinité; nia le dogme de l'immortalité des âmes; reporta sur la religion tous les maux dont l'ignorance et la superstition affligent l'humanité, et fit entrevoir le souverain bien de l'homme dans le plaisir.

Les doctes écrits publiés sur ce philosophe par tant de savans anciens et modernes, entre autres par Gassendi, Clarke, Fénelon, ne nous apprennent rien de plus ni de moins sur le fond de sa doctrine, si diversement interprétée par ses critiques et ses panégyristes.

Le législateur de l'islamisme proposait à ses adeptes la parfaite volupté des sens, comme récompense après la mort; Epicure la promet dès la vie actuelle. Faut-il s'étonner qu'il ait eu tant de partisans?

Qu'étaient-ce que ces atomes et le hasard dont il faisait le pivot de son

univers? Ses atomes étaient des particules de matière fortuites, nageant dans l'espace, se rencontrant par hasard. D'où leur venait leur principe de fécondité, leur analogie avec les élémens dont se composent les corps? Comment une matière, qui n'est elle-même rien de ce qui est, pouvait-elle produire tout ce qui est [1], maintenir et perpétuer dans un ordre *régulier*, invariable, et ce monde, et cette multitude innombrable d'espèces différentes dont chacune fait un monde à part? Ce simple raisonnement suffit pour anéantir ce système des atomes qui depuis vingt siècles a fait tant de bruit dans l'univers; système fantastique que le poète Lucrèce eut le malheur de célébrer par les beaux vers où il l'expose, mais dont le cardinal de Polignac a fait justice par un autre poëme compté au nombre des chefs-d'œuvre de la littérature moderne.

Pourtant le poète philosophe n'exclut pas tout-à-fait la Divinité, quoiqu'il at-

[1] Voltaire, *Élém. de la philos. de Newton*, ch. VIII.

tribue la croyance des dieux à la peur qui les fit inventer [1]; mais, comme son maître, il ne permet à ses dieux de paraître sur la scène de son univers qu'à la condition de demeurer oisifs au sein d'une retraite solitaire, regardant sans intérêt les mondes qui se pressent autour d'eux, indifférens aux actions des hommes, occupés du seul soin de digérer leur tranquille félicité. Plus de Providence, plus de religion; donc plus de sanction dans les lois humaines, plus de garantie dans les contrats, plus de justice et d'équité, puisqu'il n'y a plus de règles de mœurs ni de bonne foi parmi les hommes. Toutes les idées de vertu et de vice s'anéantissent; l'avenir disparaît avec ses espérances et ses terreurs, et la conscience elle-même n'est plus qu'un vain nom forgé par la superstition. L'âme de l'homme, con-

[1] *Primus in orbe Deos fecit timor*. La nature est déifiée sous le nom de Vénus, et les invocations du poète à cette prétendue divinité sont les plus beaux endroits de son ouvrage : tant le sentiment religieux est inspirateur, même quand il est combattu

damnée à la mort, n'a plus rien qui la distingue de l'animal. Ce n'est pas assez; dans le système d'Epicure et de son école, elle lui est inférieure. Le plus glorieux privilége que lui accorde cette philosophie mensongère, c'est de lui reconnaître une essence de feu qui doit subsister quelque temps, et puis se résoudre en ses principes, ou se réunir au tout d'où elle avait été tirée[1].

Cicéron dit de ce philosophe : « Je « n'ai vu nulle personne qui appréhendât « autant ce qu'il avait dit qu'on ne de- « vait point appréhender, je veux dire « la mort et les dieux[2]. »

[1] *Diù mansuros aiunt animos, semper, negant.* (Cic., *Tuscul.*, lib. I.)

[2] D'Olivet, trad. *de la Nat. des Dieux*, t. I, p. 303.

SECTION CINQUIÈME.

LES PYRRHONIENS.

Pyrrhon, natif d'Elide dans le Péloponèse, fut disciple d'Anaxarque qu'il accompagna jusqu'aux Indes. C'est lui qui contribua le plus à mettre en vogue le sentiment d'Arcésilas sur l'incompréhensibilité des choses et le doute universel. Cependant le maître et le disciple *s'entendaient* si peu sur cette matière, qu'ils ne cessèrent pas durant leur vie de s'attaquer l'un l'autre. Cicéron les réfute éloquemment dans ses *Questions académiques*. « Est-il possible, fait-il dire à un « de ses interlocuteurs, après l'éloge ma- « gnifique que vous avez fait de la philo- « sophie, que vous puissiez embrasser « une secte qui confond le vrai avec le « faux, qui nous ôte tout usage de la « raison et du jugement, qui nous dé-

« fend de rien approuver, et qui nous dé-
« pouille de tous les sens? Encore ces
« peuples cimmériens, qu'on dit ne voir
« jamais le soleil, ont-ils quelques feux,
« quelque crépuscule qui les éclaire; mais
« les philosophes pour qui vous vous dé-
« clarez, au milieu de ces profondes té-
« nèbres dont ils nous environnent, ne
« nous laissent aucune étincelle dont la
« lueur puisse nous guider. Ils nous tien-
« nent comme garrottés par des liens qui
« ne nous permettent de faire aucun
« mouvement [1]. »

Une de ses maximes était que la justice ou l'injustice des actions dépendent uniquement des lois humaines ou de la coutume, et qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête et de honteux.

Cette secte ne tarda pas à être décriée; elle s'est perdue dans la secte des nouveaux académiciens [2].

[1] Lib. IV, n° 61.

[2] Cicéron convient que la secte des académiciens, dont il faisait partie, doutait presque de tout. *Num igitur dubitamus, an,* sicut pleraque,

Sextus de Libye, que l'on confond avec un autre Sextus de Chéronée, accrédita la secte des pyrrhoniens par des succès qu'il dut à la profession de médecin. S'étant attaché particulièrement à celle qui suit l'expérience, il fut pour cette raison appelé *Empyrique*[1]. Il paraît que ses observations dans l'étude de cette science l'avaient amené à la croire toute conjecturale, opinion qu'il étendit aux principes mêmes de la philosophie, et s'attacha à démontrer qu'elles n'avaient rien que de problématique et d'incertain. Il avait raison jusque-là; mais entraîné par la manie du système, il voulut faire du doute universel une doctrine qui a trouvé de nombreux partisans. Elle consiste à croire qu'il n'y a pas un raisonnement auquel on ne puisse opposer des raisonnemens contraires de même force; que tout existe dans de simples apparences qui nous

sic et hoc? Tuscul., lib. I, cap. 17; et *de la Nat. des Dieux*, t. I, p. 117 et 141.

[1] Huet, *Traité de la Faibl. de l'esprit hum.*, liv. I, ch. XIV, p. 159.

trompent, et qui forment les règles de notre conduite; que le bien et le mal sont indifférens, et qu'il n'est rien sur quoi l'on doive prononcer un jugement affirmatif.

L'autre Sextus de Chéronée vécut à la cour de l'empereur Marc-Aurèle, qui en parle avec éloge. C'était un des maîtres qui l'avaient initié dans la philosophie stoïcienne. Il combattait le scepticisme des pyrrhoniens. Nous avons de l'un et de l'autre des ouvrages qui n'ont fait que grossir la liste des livres inutiles.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur les sectes et les systèmes des philosophes.

Tel est le labyrinthe dans lequel tous les anciens philosophes se sont enfermés durant tant de siècles, pour trouver le premier appui de la vérité et du bonheur. On ne nous accusera pas d'avoir exagéré

leurs écarts; nous avons pris des mains de leurs historiens ou cherché dans leurs propres ouvrages le fil qui nous y a conduit. « Quand on les suit de l'œil, qu'on « voit tous leurs efforts pour pénétrer « dans l'intérieur des causes, il semble, « dit l'abbé Le Batteux, qu'on les entend « gémir. Leurs yeux serrés sous un ban- « deau de fer, ils font mille courses, « mille circuits; ils s'avancent, se croi- « sent, reviennent sur eux-mêmes, jus- « qu'à ce qu'enfin ils tombent de lassi- « tude et d'inanition, souvent à l'endroit « même d'où ils étaient partis[1]. » C'est l'aveu de Cicéron dès le début de son livre *de la Nature des Dieux*, adressé à Brutus. « Entre autres questions obscures « que la philosophie n'a point éclaircies, « vous savez, lui dit-il, que celle de la « nature des dieux est des plus épineu- « ses. Y a-t-il des dieux ou non? et, en « cas qu'il y en ait, quelle peut être leur « nature, leur séjour, leur genre de vie; « si le monde est leur ouvrage, si l'uni-

[1] *Hist. des Causes premières*, p. 397.

« vers roule au hasard, etc. Sur tous ces « points, les opinions sont si fort partagées, qu'en vérité l'on ne sait pas si la « philosophie mérite le nom de science, « et s'il y a un si grand tort à douter de « tout, comme les académiciens [1]. » En effet, l'on en vint au point que les pyrrhoniens finirent par douter de tout, même de leur existence, même de leur propre doute. Avec tout leur génie, ces grands hommes, les lumières du monde, ces confidens des secrets de la nature, ont laissé le genre humain dans l'obscurité d'une nuit sombre, comme dans un sépulcre où la vérité restait ensevelie. « *Il est bien difficile, disait Platon, de « trouver la vérité; il serait imprudent « de la divulguer* [2]. » Certes, ce n'est point avec cet embarras que nos saints Docteurs ont traité ces graves matières, où la philosophie humaine n'avait apporté que honteuses contradictions, que la plus complète ignorance. Dieu aban-

[1] *De Nat. Deor.*, lib. I, c. 1.

[2] *Timée*, et 5e *livre des Lois*.

donna le monde à la philosophie, pour faire sentir au genre humain toute l'insuffisance de ses lumières. De tous ses efforts pour parvenir à la connaissance de la vérité, il n'en est qu'un dont l'esprit humain puisse se glorifier : c'est l'aveu qu'ont fait les plus éclairés d'entre les philosophes de leur ignorance et de la nécessité d'une révélation divine. Socrate eut du moins la bonne foi d'en convenir, et son disciple Platon d'appeler au secours de la raison la main bienfaisante de quelque divinité qui daignât ou arracher de ses yeux le bandeau dont ils étaient couverts, ou guider à travers les ténèbres sa marche incertaine [1]. Ce flambeau céleste, Jésus-Christ seul pouvait l'apporter au monde. Montaigne, que je me plais à citer dans cet ouvrage, et l'on en devine bien la cause, nous donne à

[1] *Oportet te excussâ eâ quæ oculis tuis nunc obversatur caligine propius oculorum aciem ad eam rem admovere, ut possis novisse malum bonumque.* (Plato, *in Epinom. et in Alcib. secundo.*)

ce sujet le signal de la reconnaissance par ces paroles : « O Dieu ! quelle obligation n'avons-nous pas à la bénignité « de notre souverain créateur, pour « avoir déniaisé notre créance de ces « vagabondes et arbitraires dévotions, et « l'avoir logée sur l'éternelle base de sa « sainte parole [1]. »

Un des chapitres les plus curieux du savant ouvrage de l'abbé Barthélemy est celui où l'auteur, introduisant sur la scène le grand-prêtre de Cérès, passe en revue les opinions de l'ancienne philosophie sur la Divinité, sur le monde, sur l'âme humaine [2] ; tableau piquant et vrai, qui met à nu les ignorances, les incertitudes, les monstrueuses contradictions de cette ancienne philosophie si fort exaltée de nos jours. La force de la vérité amène la même conclusion sous la plume de nos sceptiques modernes. Lamothe Le Vayer fait cet aveu : « Que peut-on se promettre d'une pro-

[1] *Essais*, liv. II, tom. II, p. 455, éd. Paris, 1659.
[2] Chap. XXX, tom. III, p. 171.

« fession où tout est si incertain et si « confus, qu'il n'y a point d'hommes qui « s'accordent moins que les philosophes, « ni qui soient plus inappointables? C'est « ce qui rendit, ajoute-t-il, si ridicule « le proconsul qui les fit tous assembler « dans Athènes, se promettant de les « réunir [1]. » Montaigne, dans son style naïf: « Fiez-vous, dit-il, à votre philoso-« phie! A voir le tintamarre de tant de « cervelles philosophiques, etc [2]. » Et entrant dans le détail, il se met à raconter les extravagances du polythéisme et des philosophes pour en venir à ce mot: « Que la philosophie nous présente « non pas ce qui est ou ce qu'elle croit, « mais ce qu'elle forge ayant plus d'ap-« parence et gentillesse [3]. »

En effet, pas un principe qui ne soit un problème. Ce que les uns nient, les au-

[1] *Œuvres diverses*, tom. I, p. 1109, édit. in-fol.

[2] *Essais*, liv. II, tom. II, p. 333, édit. Paris, 1659.

[3] *Ibid.*, p. 371, 372.

tres l'affirment; ici l'on doute de tout, là on croit tout savoir. Ceux-ci ne veulent point de Dieu, ceux-là en donnaient un de leur façon; ils admettent son existence, et la détruisent par leurs conséquences. Pour ceux-ci, Être incréé, sans commencement ni fin, esprit pur, intelligence souveraine, toute-puissante; pour la plupart, étranger au monde qu'il n'a pas fait ou qu'il a bientôt abandonné, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos. Pour d'autres, tout souverain qu'il est, il n'en est pas moins enchaîné à un destin qui lui est supérieur. Autant d'écoles, autant de sentimens contraires; autant de sectes, autant d'extravagances. L'orateur de Tusculum est forcé d'en faire l'humiliant aveu : « Pas une opinion, quelque ab-« surde qu'on la suppose, qui n'ait été « professée par quelque philosophe [1]. »

[1] *Nescio quomodo nihil tam absurdè dici po-*

Également ignorante de la physique et de la théologie, elle voulait, cette présomptueuse philosophie, tout expliquer par les seuls témoignages des sens, et les lumières d'une raison si souvent prise en défaut, comme pleine, dit Montaigne, de fausseté, d'erreur, de faiblesse *et défaillance*[1]. Leur présomptueuse curiosité entreprit de mesurer l'espace, de sonder l'abîme de cette essence infinie qui ne serait pas ce qu'elle est si elle n'était pas incompréhensible, et les merveilles de sa puissance, qui cesseraient de l'être si l'intelligence humaine les pouvait atteindre, contempler la nature entière dans sa

test, quod non dicatur ab aliquo philosopho. (*De Divin.*, lib. II, c. 58.)

[1] *Essais*, liv. II, tom. II, p. 381. Il dit au même endroit, en parlant de ces mécomptes de l'ancienne philosophie : « Les métaphysiciens « prennent pour fondement les conjectures de la « physique. » (*Ibid.*, p. 378.) Lactance expliquait par les méprises de la physique les extravagances de l'idolâtrie : *Videtisne ut a physicis rebus tracta ratio sit ad commentitios et fictos deos.* (*Instit.*, lib. I, cap. 17.)

haute et pleine majesté. Elle osa, comme l'ange superbe, prétendre traiter avec l'Eternel d'égal à égal, lui assigner sa part, faire monter avec lui sur un même trône la matière ou le néant.

La barrière qui les arrêtait, c'était le refus général dans toutes les écoles de concevoir la possibilité de la création opérée par la seule action libre, souveraine, d'une volonté toute-puissante qui ait tiré du néant tout ce qui existe, et n'aurait existé jamais sans l'ordre qui lui fut donné de commencer. Opposer à des physiciens le mot *dixit et facta sunt*, c'était renverser toutes leurs idées, et parler d'impossible. *Ex nihilo nihil*, rien ne peut se faire de rien, était l'axiome dans lequel toutes les résistances se retranchaient opiniâtrément [1]. Comment donc le monde visible et l'universalité des êtres existaient-ils? quelle en avait été l'origine? son principe moteur et conservateur, quel était-il? quel pouvait-il être? Si ce n'était pas Dieu qui

[1] Bruck., *Instit. philos.*, p. 165.

l'eût fait, s'était-il donné l'être à lui-même? En le supposant né ou *formé* dans le temps, n'était-il pas évident *qu'il* avait reçu son existence d'un autre que de lui-même, puisque rien ne peut être à soi-même cause de sa production? A cela l'on répondait par l'action de la matière unie à la souveraine intelligence, agissant par sa propre énergie, cause également éternelle, nécessaire, *douée de* qualités inhérentes à sa nature, et produisant son effet de toute éternité. L'éternité de la matière, point de départ commun à tous, clef de toutes les énigmes qui composent leur théologie : en un mot, le monde était Dieu, et *Dieu était* le monde.

Les poètes, Homère à leur tête, avaient animé et personnifié la matière, qu'ils représentaient par la fiction de Protée, dont ils disent qu'il se change en toutes sortes de formes :

Omnia transformat sese in miracula rerum.

Se comprenait-on mieux sur le mot de nature? La seule étymologie du mot ra-

menait à l'idée d'un Créateur qui avait donné naissance à tout ce qui n'avait pu se la donner à soi-même. « On nous « oppose la nature, disait Tertullien, « comme si le Dieu de la nature était « autre chose que celui que nous ado- « rons[1]. » Les philosophes modernes, qui en ont fait leur bannière, se sont-ils mieux entendus que leurs devanciers? Leur commun dessein était la ruine de toute religion[2].

Fallait-il s'expliquer sur ce qui intéresse le plus immédiatement chacun des hommes, les moyens d'être heureux, tant dans ce monde présent qu'après la vie? Tous promettaient le bonheur; tous différaient entre eux sur les conditions. Les uns le plaçaient dans la satisfaction des sens, d'autres dans l'exercice de la raison, d'autres ne le trouvaient que dans la réputation et dans la gloire,

[1] Tertul., *De veland. Virgin.*, cap. XI.

[2] *Quæ religionis eversio naturæ nomen invenit.* Lactant., *Instit. div.*, lib. III, c. 28, p. 333, edit. varior.



plusieurs dans la paresse et dans l'indolence, dans l'absence de toute crainte, dans une apathie brutale sur le présent comme sur l'avenir. La question du souverain bien agitait toutes les écoles, et ne trouvait nulle part de solution. Nulle idée fixe, uniforme, sur ce que c'est que la vertu, sur les obligations de l'homme, tant envers Dieu qu'envers lui-même et ses semblables. *Si la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*, le devoir de l'aimer est la perfection de la loi, parce qu'elle est le lien de toutes les vertus. La philosophie savait-elle craindre et aimer les faux dieux qu'elle adorait, quand elle doutait de leur existence, ou les déshonorait par des superstitions pires, selon Plutarque, que le crime de n'en pas reconnaître? Quelle digue opposer au torrent des passions, quels équivalens proposer aux sacrifices que commande l'exercice du devoir? Brutus, trahi par la fortune, s'écrie : « O vertu! tu n'es qu'un nom! »

Que de recherches, que de volumes enfantés par eux sur la spiritualité et

l'immortalité de l'âme! C'est là tout l'objet du *Phédon* et des *Tusculanes*. Qu'apprennent-ils? Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque repassent tous les sentimens publiés avant eux, et n'en adoptent aucun. C'est qu'en effet, jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, ces grandes vérités n'avaient pas été universellement développées, et c'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert [1].

CHAPITRE IX.

Suite du précédent.

De cette anarchie dans les opinions, que pouvait-il résulter pour la conduite de la vie? Car enfin voilà tout le nœud de la philosophie. Où en seraient les peuples, si la morale qui les gouverne

[1] Bossuet, *Hist. univers.*, 2ᵉ part., p. 505.

n'avait pu être que le résultat des découvertes de la philosophie?

Les lois de la nature étaient-elles plus respectées chez les peuples philosophes dans le commerce de la vie civile? Nos saints Docteurs des premiers siècles ont affirmé que chez les Perses on ne faisait pas difficulté d'épouser sa propre *mère*, et que c'était même une condition requise par eux pour devenir chef des Mages, que d'être né d'un pareil inceste. Strabon et Philon l'avaient dit avec eux: que dans l'Egypte, le mariage entre frère et sœur était permis, et que cet usage avait même passé à Athènes, autorisé qu'il était par l'exemple de *Jupiter* et de Junon; que dans la ville d'Héliopolis en Phénicie, toutes les femmes étaient en commun; qu'en d'autres villes le culte de Vénus était célébré par des prostitutionspubliques. Pouvait-on mieux honorer ces prétendues divinités qu'en imitant leurs mœurs? Cécilius, dans Minucius Félix, et saint Justin, dans sa seconde apologie, reprochent aux païens que tantôt ils exposaient leurs enfans

aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie, tantôt ils les faisaient périr d'une autre manière misérablement. Saint Paul, écrivant aux Romains, leur rappelle ces honteux outrages faits à la nature, lesquels se commettaient ouvertement, sans qu'aucune loi s'y opposât[1]. Le fameux disciple de Socrate, Platon lui-même, veut dans sa république qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus; il ordonne des combats d'hommes et de femmes nus, et ne désapprouve point le mariage entre frère et sœur, pas plus que la communauté des femmes. Philon, son admirateur, ne peut cacher son indignation de voir que tout son banquet se passe en entretiens d'amour et de voluptés contre

[1] *Voy.* Turretin, *Traité de la Vérité de la Relig. chrét.*, sect. I, ch. 3, tom. I, p. 41 et suiv.; Grotius, *de Verit. relig. christ.*, lib. II, ch. XII et seq. Sénèque s'exprime ainsi : *Transeo puerorum infelicium greges quos post transacta convivia aliæ cubiculi contumeliæ exspectant. Ep.* 95. Les philosophes mêmes n'avaient point honte de ces crimes énormes. Voyez-en les preuves dans Bullet, *Etabliss. du Christ.*; pag. 286 et suiv.

nature ; car, ajoute-t-il, les termes de belle passion et de volupté céleste ne font là que couvrir une vraie débauche [1]. « Ces sages si vantés, examinez leurs mœurs de plus près, a dit Lactance ; vous les verrez emportés, courant après l'argent et les plaisirs, chatouilleux à l'excès, gonflés d'orgueil et d'envie, habiles *seulement* à masquer leurs vices sous un voile de sagesse et d'extérieur, et se livrant dans le particulier à des actions qu'ils blâment dans leurs écoles. Je ne fais que leur répéter ce que leur reproche l'un d'entre eux, Cicéron lui-même. Sénèque fait le même aveu [2]. »

Ce n'est pas tout encore : la *cruauté* associée à *la superstition* n'a pas moins déshonoré cette philosophie, qui s'en est

[1] Il ajoute : Chez plusieurs peuples, il y a des prix proposés à l'impudicité la plus honteuse.... Platon a loué les vices les plus infâmes; nous rougirions de transcrire ici ses paroles.

[2] *Instit. div.*, liv. III, pag. 282. Cicéron leur fait les mêmes reproches dans ses *Tusculanes*, tom. I, traduct. de d'Olivet, pag. 229.

rendue la complice, n'aurait-ce été que par son silence, à plus forte raison par de solennelles apologies. Or, c'est là encore un des caractères par lesquels nos Ecritures signalaient ce monstrueux délire de la raison humaine : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis* [1]. Ecoutons Bossuet : « L'homme coupable qui était troublé par la conscience de son crime, et regardait la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par les victimes ordinaires ; il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes. Une aveugle frayeur poussait les pères à immoler leurs enfans et à les brûler en l'honneur de leurs dieux, au lieu d'encens. Il n'y a point eu d'endroit sur la terre où l'on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinités, dont la haine implacable pour le genre humain exigeait de telles victimes. » Saint Clément d'Alexandrie le leur reproche dans ces termes : « Vos dieux cruels, vos dieux ennemis des hommes, dit-il, non contens de les corrompre par l'exemple de leurs

[1] *Ps.* 105, 37.

obscènes voluptés, se plaisent à voir couler leur sang. Je ne parle pas seulement de ces combats féroces auxquels ils président dans le cirque et dans l'arène, ni de ces victoires meurtrières pour lesquelles on les invoque sur les champs de bataille; je parle des sacrifices humains offerts en leur honneur. Il leur fallait, à ces dieux, pour hécatombes des cités et des peuples entiers à dévorer, comme à des fléaux exterminateurs. » Et le docte accusateur, après avoir parcouru, l'histoire à la main, le détail de ces barbares exécutions : « Voilà, reprend-il, quel amour les démons portent aux hommes! voilà leurs bienfaits! Le moyen de n'être pas humains et purs avec un semblable culte, quand on a les démons pour protecteurs ou pour libérateurs, que l'on attend d'eux ou les biens que l'on désire, ou les secours dont on a besoin dans le danger! Vous appelez sacrifices des meurtres, des massacres : est-ce donc le mot qui change rien à la chose? Sacrifier à Diane, à Jupiter, n'est-ce pas sacrifier à la colère, à la vengeance, à

l'avarice, aux démons? Que l'on m'assassine sur un autel ou sur un grand chemin, qu'importe? Vous appellerez le premier, acte religieux, sacrifice; est-il moins un meurtre, un assassinat? Vous fuiriez à l'aspect d'une bête féroce, et vous courez vous prosterner au pied d'un autel ruisselant de sang humain, aux pieds des démons adorés sous le nom de ces sanguinaires divinités[1] » En quoi, du moins, le paganisme était conséquent à lui-même : les dieux cruels ne pouvaient être honorés que par le sang.

Dira-t-on que ce soit là une accusation hasardée? Impossible; elle est trop bien prouvée. Ecrivains ecclésiastiques, écrivains profanes, peuples barbares, peuples civilisés, tous en montrent les témoignages en foule. Homère, Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Lucien, Plutarque, Pline, Tite-Live, en sont pleins. La seule étymologie indique clairement que partout les hommes, en guerre les

[1] Dans *Biblioth. choisie des Pères*, tom. I, p. 378.

uns contre les autres, se faisaient de la victoire un titre contre la vie des vaincus, par reconnaissance pour les dieux qui leur avaient été favorables [1]. Eurypyle, chargé de consulter l'oracle d'Apollon sur le succès de l'expédition contre les Troyens, n'en rapporte que cette réponse: *Le sang d'une vierge immolée apaisa les vents quand vous vîntes, ô Grecs, aborder les rivages d'Ilion ; il faut encore du sang pour obtenir votre retour : sacrifiez un Grec* [2]. Les païens ne pensèrent jamais à le nier ; ils s'en faisaient gloire, croyant honorer leurs dieux par le choix des victimes, dont l'homicide superstition encourageait le fanatisme des bourreaux. C'étaient des fêtes pour les uns et pour les autres. Lactance, Tertullien, Minucius Félix attestent qu'encore de leur

[1] Les mots *victima*, *hostia*, dérivent de *victus* vaincu, et *hostis*, ennemi. Voy. S. Isidore de Séville, *Etymolog.*

[2] Sanguine placastis ventus et virgine cæsâ,
Quùm primum Iliacas, Danai, venistis ad oras :
Sanguine quærendi reditus, animâque litandum
Argolicâ. Virg., *Æneid.*, lib. II, vers 116.

temps, à Rome, on immolait des hommes à Jupiter Latialis [1]; d'où leurs commentateurs ont pris l'occasion d'énumérer les sacrifices de ce genre qui avaient lieu dans toute les contrées de l'univers. Un savant moderne, Simon Pelloutier, dans son *Histoire des Celtes*, a voulu excuser ceux de sa nation d'avoir participé à cette horrible institution [2]. Il est

[1] *Latialis Jupiter etiam nunc sanguine colitur humano.* Lact., *Instit. div.*, lib. I, cap. XXI.

[2] Tom. II, pag. 470, et *ibid.*, p. 38. — Charron, dans son livre *de la Sagesse :* « Ces sacrifices « ont été universels par tout le monde avant la « naissance de la chrétienté, et exercés non-seu- « lement sur les bestes innocentes, que l'on mas- « sacrait avec effusion de leur sang pour un pré- « cieux présent à la divinité; mais (chose « estrange de l'ivresse du genre humain), sur les « enfans, petits innocents, et les hommes faits, « tant criminels que gens de bien; coustume « pratiquée avec grande religion par toutes na- « tions. » Liv. II, chap. V, p. 325, édit. Paris, 1671. Montaigne : « Toutes leurs idoles s'abreu- « vent de sang humain, non sans divers exem- « ples d'horrible cruauté. » *Essais*, t. I, p. 313. (Paris, 1659.) Denys d'Halycarnasse demande,

resté confondu sous le poids de ses propres aveux et des témoignages qui déposent pour ce fait, aussi incontestable qu'il est honteux pour toute l'espèce humaine.

La philosophie essaie vainement de se mettre hors de cause, en répondant que quelques philosophes, tels que Porphyre, ont condamné ces sortes de sacrifices; qu'Antonin les abolit par tout l'empire. Mais d'autres, comme le sage Marc-Aurèle, les autorisaient; mais l'empereur Julien était loin de les proscrire; mais les philosophes de sa suite, un Maxime, un Chrysante, tous héros d'Eunape, ne

dans ses *Questions romaines*, pourquoi les romains défendirent à ceux de Bletonne de sacrifier à l'avenir des hommes, puisque, peu d'années auparavant, ils avaient eux-mêmes enterré deux hommes et deux femmes en vie, savoir : deux Grecs et deux Gaulois; et il répond qu'il n'est pas permis de sacrifier des hommes à Dieu, mais qu'il n'en était pas de même des génies ou des démons dont on tâchait d'écarter les mauvais desseins par ces sacrifices. *An Diis immolare homines nefas*, etc. Voy. Thomassin, *Méthode d'étudier*, etc., t. III, p. 298 et suiv.

trouvaient pas mauvais qu'il les honorât de sa présence, qu'il y présidât comme sacrificateur et pontife, qu'il consultât les aruspices, qu'il réglât lui-même tout le sanglant appareil de ses théurgiques initiations, qu'il souillât ses yeux et ses mains en les plongeant dans les entrailles des victimes : l'un était la conséquence de l'autre. Eusèbe félicite le christianisme, au nom de l'humanité, d'avoir enfin aboli les sacrifices humains[1]; il n'est pas le seul. Montaigne, après avoir déploré ces barbares coutumes encore régnantes au temps de nos Pères, et toujours fréquentes chez les nations où n'a point pénétré la lumière évangélique, rend grâce au christianisme d'avoir fait cesser ce massacre et homicide, qui fut universellement embrassé en toutes religions[2].

[1] *In vit. Constant.*

[2] *Essais,* tom I, p. 313.

Ces mœurs féroces se retrouvent encore à présent chez tous les peuples où l'Évangile n'a point pénétré. A Malabar, chez les Indous, l'é-

Pénétrés, comme les anciens prophètes, d'une sainte indignation contre ces outrages faits à l'humanité autant qu'à la religion, nos saints Pères, un saint Clément d'Alexandrie, un Tertullien, Arnobe, Lactance, saint Athanase, saint Jean-Chrysostôme, n'hésitaient pas à les dénoncer ouvertement. Ils avaient à remplir une mission auguste, celle de venger la vraie philosophie; si criminellement usurpée ou trahie si lâchement; et certes ils l'ont remplie généreusement.

nergie du colonel anglais Bentinck n'a pu encore triompher de l'usage où sont les veuves de se faire brûler sur le bûcher de leurs époux. Parmi les horribles pratiques qu'on n'a pu encore détruire, celle qui consiste à se soumettre, en l'honneur des dieux, à des tortures volontaires des plus atroces, subsiste dans toute sa force. En 1749, M, Holwel envoya en Angleterre une relation détaillée de ces funestes tragédies, qu'il a insérée dans son *Recueil d'événemens historiques relatifs aux provinces de Bengale.*

CHAPITRE X.

Corruption et ignorance universelles. — D'un système moderne.

Tel était l'état de la Grèce et de Rome païennes. Que si nous parcourons les annales de tous les autres peuples, pas une contrée du monde qui ne présente les mêmes aspects. Partout la corruption la plus profonde, celle-là que l'apôtre retrace en termes si énergiques dans son épître aux Romains. Et il ne fait grâce à aucune des nations qui avaient paru avant le christianisme, un seul peuple excepté; parce que c'était Dieu lui-même, et Dieu seul qui avait consenti à être le législateur de la nation privilégiée [1]. *Non fecit taliter omni nationi*, , avaient dit les sacrés oracles [2]. Chez les Celtes, les Gaulois,

[1] Rom., 29.

[2] *Psalm.*, CXLVII, 10

les Germains, comme chez les Grecs et les Romains, aussi bien que chez les peuplades les plus sauvages [1], on retrouvait bien encore, dans ce naufrage de la raison humaine, certaines vérités primordiales, reste précieux des doctrines patriarcales, si elles n'étaient pas l'expression d'un instinct naturel imprimé par les mains de Dieu lui-même au fond de tous les cœurs, et devenu, selon le langage de tous les Péres et de l'apôtre, la conscience du genre humain; mais souvenirs confus, sans action pour la croyance ni pour la conduite, étouffés par le mélange des plus monstrueuses erreurs. On y reconnaissait bien un esprit supérieur, préposé à la tête des choses humaines; mais, sous quelque nom qu'on l'adorât [2], il n'était nulle part distingué de la matière, pas même dans les écrits des sages qui s'étaient éle-

[1] *Voy*. Sim. Pelloutier, Selden, Vossins, Huet, Laffiteau, Fourmont, etc.

[2] Mertull., *Apolog.*, cap. XXII. *De Testim. animæ*, cap. v; Minucius Felix, *in Octav.* Clem. Alex. strom., p. 612.

vés le plus haut par-dessus les opinions vulgaires, puisque nulle part il n'était adoré comme Créateur unique et tout-puissant. Le dogme des deux principes et de la fatalité, répandu au fond de toutes les théologies, pouvait-il s'allier avec le dogme fondamental de l'unité dans l'essence divine? Celui de la spiritualité de l'âme, l'une des bases essentielles de la morale, des récompenses et des peines futures, était un problème ailleurs que chez les Juifs, où même il semblait enveloppé de quelques nuages. Il reste donc démontré rigoureusement que *toute chair aurait corrompu sa voie*. Prétendre sauver l'honneur de la raison humaine par cette distinction, que si les intelligences individuelles s'étaient englouties au sein de l'ignorance et de la corruption universelles, il y avait une raison générale qui subsistait pure, incorruptible, dans la foi du genre humain : sophisme insoutenable; car enfin une agglomération de parties en change-t-elle la nature? direz-vous qu'un corps est sain, quand chacun de ses membres est gangréné? que l'arbre existe, alors

qu'il est desséché dans ses racines et dans ses rameaux? Fouillez jusqu'à la tige: là vous découvrez le ver empoisonné qui le ronge; il tient toujours à la terre, mais dépouillé du principe de vie; il est mort. L'apôtre, en présence des sages de l'Aréopage, qu'il confond par l'autorité de leurs poètes, accusait leur croyance tout entière de n'être qu'un vaste tissu de supesstitions: *per omnia superstitiosiores*. Leur aurait-il prêché le *Dieu inconnu*, si celui qu'ils adoraient eût été le Dieu manifesté à leurs yeux avec la plus irréfragable notoriété? La sentence dont il frappe leur coupable ignorance admettait-*elle* la distinction entre ce qu'un philosophe moderne appelle la raison individuelle et la raison universelle? Aurait-il songé jamais à faire surgir du fond d'une aussi profonde dérpavation le rayon de la vérité qui se présentait à tous les regards, et qu'aucuns n'apercevaient, jusqu'au moment où Jésus-Christ l'eût apporté au monde? Et bien que Dieu ne se fût jamais laissé sans témoignage parmi les hommes, saint Paul en aurait-il conclu à l'existence d'une ré-

vélation antérieure à l'Evangile et infaillible comme lui ? M. l'abbé de La Mennais a, le premier au monde, soulevé cette étrange controverse. Après avoir renversé tous les appuis que l'évidence, le sens intime, la relation des sens prêtent à la certitude, ne laissant pour apanage à la raison humaine que son doute, que ses impuissances et son néant, il imagine son nouveau *criterium* de la vérité, sous le nom de *raison générale*, de *consentement commun*, auquel nous devons les vérités répandues dans la société universelle, et conservées fidèlement à travers des siècles païens. Les Pères de l'Eglise n'ont pas manqué de recueillir ces précieux débris de la foi primitive, en témoignage de l'antiquité du christianisme ; mais dans quelle intention ? Etait-ce pour les confondre dans leur estime avec la parole de Dieu lui-même, et, comme le prétend M. de La Mennais, attacher à ces paroles humaines le sceau de l'infaillibilité que nous réclamons pour la seule Eglise catholique ! car l'éloquent écrivain ne prétend pas moins que cela. Je défie que l'on produise un

seul texte qui favorise un pareil système. Nos saints Docteurs consentaient bien à reconnaître dans quelques-uns des Sages de l'antiquité les prophètes de la gentilité, mais sans établir jamais aucune parité entre eux et les prophètes du Dieu vivant, connu dans la seule Judée. S'ils admiraient Platon, ils n'en gémissaient pas moins sur la stérilité de tant d'efforts, qui *n'a*vaient pu aboutir à changer même une simple bourgade. J'accueille avec transport la voix de Balaam se rencontrant avec Jacob et Isaïe; mais à Dieu ne plaise que je les mette au même rang!

---

§ III.

CHAPITRE I.

Les succès de la philosophie.

Cependant les doctrines des philosophes étaient partout accueillies avec admiration; leurs auteurs passaient pour des

Sages. Ils comptaient parmi leurs disciples les premiers magistrats des villes, les capitaines les plus renommés, tous les hommes avides comme eux d'instruction et de gloire. Les peuples venaient leur demander des lois ; les habitans d'Agrigente offrirent à Empédocle la couronne. Les rois étrangers les appelaient à leur cour, dans leur conseil ; leur prodiguaient les distinctions, les caresses et les récompenses, les admettaient à leur familiarité. Alexandre remerciait les dieux de lui avoir donné Aristote pour précepteur. Dans la Grèce, on leur dressait des statues, on leur érigeait des autels ; à Rome, le grand Pompée abaissait, en l'honneur de Posidonius, les faisceaux consulaire-. Plus tard, Marc-Aurèle, maître de l'empire, faisait monter avec lui sur le trône la philosophie de Zénon. De nos jours encore, il s'est montré des hommes qui ont voué une admiration exclusive à ces prétendus philosophes, et n'ont vu de sagesse que *dans leur folie*. Oh ! combien l'Apôtre n'a-t-il pas raison de dire qu'ils s'étaient égarés dans leurs vains raisonnemens, et que leur cœur in-

sensé a été rempli de ténèbres; trop légitime châtiment de l'orgueil qui leur faisait usurper le nom de Sages!

CHAPITRE II.

La philosophie grecque à Alexandrie, chez les Juifs.

Avec le projet de faire de tous les royaumes du monde un seul empire soumis à sa puissance, Alexandre avait conçu la pensée de réunir toutes les opinions philosophiques dans un même système de créance. C'était bâtir sur le néant. Ce dernier projet était peut-être plus difficile encore que l'autre. Ce prince mourut après avoir simplement ébauché le premier, mais sans pouvoir même commencer le second. Tout ce qu'il obtint fut de préparer le sanctuaire où ses successeurs, héritiers de son amour pour la science, se plurent à rassembler les archives de l'intelligence humaine.

ndrie, fondée par le conquérant
nné son nom, entre l'Asie,
Europe, sur les bords d'une
issait les trois parties du
s connues, devint, sous l'in-
u vainqueur de l'Egypte, le ren-
ous de tous les savans.

lexandre avait voulu faire de Baby-
one la capitale de son vaste empire; il ne
réussit qu'à faire d'Alexandrie la nouvelle
métropole de la philosophie. Le partage
de ses Etats en fut la ruine. Après lui, les
Ptolémées suivirent l'impulsion qu'il avait
donnée aux sciences. Le génie de la con-
quête s'était arrêté sur la tombe; le génie
de la philosophie prit un essor nouveau,
et convoqua dans un même aréopages tous
les hommes doués de quelque intelligen-
ce. Les philosophes de l'Orient vinrent
à leur tour écouter ces philosophes de la
Grèce qui les avaient reconnus pour leurs
maîtres, et se confondre avec eux, Les
opinions de tous les peuples de la terre,
toutes les sectes connues déployèrent
leurs ressources; le mysticisme des Chal-
déens, les doctrines occultes de l'Egypte

manifestées au grand jour; les systèmes divers de la philosophie grecque, eurent leurs tribunes et leurs représentans. L'école d'Alexandrie avait remplacé les écoles du Portique, et du Lycée. La Grèce dut se croire transportée tout entière dans l'Egypte.

Les Juifs eux-mêmes voulurent leur part dans cette révolution, et ils y jouèrent un rôle considérable. Leur captivité à Babylone avait rompu la barrière qui les tenait séparés des étrangers; le commerce avait étendu leurs relations avec eux. Déjà ils avaient commencé à se familiariser avec leur langue, leur philosophie, leur littérature, et ils s'étaient fait connaître d'eux. Depuis le temps de Cyrus, on les voit répandus dans la Perse, dans la Syrie, jusque dans la Chine. Depuis Alexandre et sous ses successeurs, ils se trouvèrent en grand nombre dans les provinces de l'Asie-Mineure et dans l'Egypte. A Alexandrie, ils faisaient une grande partie de sa population. En Egypte, ils formaient, sous le nom de Juifs Hellènes, une classe d'hommes qui ne manquait ni de savoir

ni de génie. Toute la nation prit du goût pour ces connaissances où ils avaient devancé tous les autres peuples du monde. Ils érigèrent des académies, établirent des collèges, en voulurent avoir jusque dans Jérusalem sur le modèle des gymnases étrangers[1]. L'étude des doctrines de Pythagore et de Platon les conduisait à les traduire dans leur propre langue, à les commenter. Séduits par l'apparente analogie qu'ils y aperçurent avec leurs livres sacrés, ils essayèrent de les concilier les uns avec les autres.

Les Ptolémées encouragaient tous les genres de curiosité; ils en réunirent les monumens divers dans cette fameuse Bibliothèque où se trouvaient réunis tant de trésors et tant d'inutilités. C'est à l'un de ces princes que nous devons la version des Septante, c'est-à-dire la traduction faite de l'hébreu en grec ces livres de l'Ancien-Testament. Ainsi la Providence voulait-elle, par la propagation de ces

1 *Ædificaverunt gymnasium in Hierosolymâ* I Macc., 18.

divins livres, communiquer aux nations infidèles la connaissance des vérités primitives, égarées depuis tant de siècles, et avec elle la découverte des types originaux des fabuleux événemens dont elles ont surchargé leur annales.

Chacun voulut interpréter dans son sens particulier, ajouter ou retrancher à son gré du texte de la loi mosaïque, trouver dans l'allégorie le nœud de toutes les difficultés. La diversité d'intelligences et de vues qui se portent sur un même objet, la fausse émulation de pousser plus avant, la vanité et l'orgueil qui s'irritent des contradictions, enfantèrent les partis. On se divisa en sectes rivales et ennemies. Pharisiens, Saducéens, Esséniens Samaritains, tous, en reconnaissant Moïse pour l'auteur de la loi, s'en éloignaient par des opinions particulières.

Les Pharisiens affectaient d'en être les plus rigoureux observateurs, d'en outrer lespréceptes par des observances qu'elle ne commandait pas, et d'en imposer aux yeux par un faste de piété et de mortifications extérieures qui les rendait vé-

nérables. C'étaient les Sages par excellence.

Les SADUCÉENS, qui bornaient l'existence de l'âme à la durée de la vie, et mettaient le bonheur dans les plaisirs des sens; avaient de grands rapports avec la secte d'Épicure, la plus facile de toutes à imiter[1]. Ils rejetaient les pratiques traditionnelles, la doctrine des anges et des esprits.

Les ESSÉNIENS semblaient se rapprocher davantage de l'austérité stoïcienne. Ce qui les distinguait, c'était leur vie contemplative et solitaire, leur prétention d'élever l'âme au-dessus des sens, de l'unir à l'Être souverain par d'intimes communications, où, dégagée des liens du corps, et rendue à son énergie originelle, elle se trouve plongée dans la nature divine, initiée par avance aux voluptés célestes. Le silence, la retraite, le jeûne, la veille et la prière préparent seuls à cet état sublime que Philon et Platon ont essayé de décrire, et qui a reçu le nom

[1] Villem., *Mélanges*, p. 262,

d'*extase*. L'extase était à la fois la perfection mentale de l'homme, le passage à toutes les connaissances, et le but de la philosophie[1]. Les Thérapeutes avaient avec ceux-ci beaucoup d'affinité[2] A cette secte appartenait Philon, qui nous les a fait connaître. Ce savant juif illustra l'école d'Alexandrie, et servit utilement son pays auprès des Romains. il vécut vers l'an 40 de Jésus-Christ. Nous avons encore les actes de la commission dont il fut chargé auprès de l'empereur Caligula, et qu'il remplit avec plus d'intelligence et de sagesse que de bonheur. On lit encore avec intérêt son livre *de la Vie contemplative*. Il s'y rapproche beaucoup des idées de Platon.

Les Samaritains, de tout temps ennemis irréconciliables des Juifs, s'en rapprochaient par des croyances communes. Ils

[1] M. de Gérando, *Hist. génér. de la Philos.*, t. I, p. 196.

[2] *Voy.* la Dissert. de D. Calmet sur les Sectes judaïques. *Bible de Vence*, t. VII, p. 15, at X, p. 517,

ne reconnaissaient de l'Ancien-Testament que la Pentateuque, rejetaient toutes les traditions, sacrifiaient sur le mont Garizim et non pas à Jérusalem, et, comme les autres tribus d'Israël, attendaient un Messie roi et docteur de l'univers. De leur commerce avec les Chaldéens, au milieu desquels ils furent jetés par la conquête de Salmanazar, ils avaient contracté le goût des sciences occultes, la foi aux génies, à la puissances des démons, aux évocations magiques, l'amour du merveilleux, et ils eurent des prophètes qui, comme Dosithée et Simon-le-Magicien, séduisaient les peuples par des prestiges.

De cette association d'hommes et de doctrines si divergentes, devait résulter nécessairement une monstreuse anarchie; c'est l'expression de l'historien de la philosophie, Brucker[1]: ce qui eut lieu. Le syncrétisme alexandrin[2] ne pré-

[1] *Hinc infelix monstrum philosophiæ ægyptiacæ natum.* (*Iustit. philos.*, p. 282.)

[2] De Gérando, *suprà* p. 204.

sente qu'un chaos, s'il faut en croire un autre savant d'une haute réputation dans son pays. » L'école d'Alexandrie se fait remarquer par un caractère particulier. Elle affectait, dit M. Heyne, une fastueuse érudition, le goût des vaines spéculations, une philosophie mystique très-voisine du fanatisme et de la superstition originaires dans cette contrée, et un penchant décidé à une vie molle et oiseuse[1]. »

Ce qui en faisait l'âme, c'était le système des émanations, commun à toutes les

[1] M. Heyne, *Dissert. de Genio sæculi Ptolemæor.* (*Opusc. academ.*, t. I, p. 76-134.) « Une disposition commune à tous les esprits, » produite par le climat, le luxe et l'état des » mœurs, portait généralement à la contemplation, et disposait à la crédulité. Ainsi se rap» prochèrent et s'amalgamèrent des doctrines » les plus éloignées à leurs bases, les traditions » des anciens Chaldéens, les systèmes de Zo» roastre et des gymnosophistes de l'Asie, les » dogmes religieux des Egyptiens, des Juifs et » des Assyriens, et les opinions enfin des diffé» rentes sectes de la Grèce.

sectes, originaire des Chaldéens, qui mettait ses philosophes en présence de je ne sais quel monde idéal, peuplé d'intelligences subordonnées entre elles, en possession de la lumière qu'elles puisaient au sein de l'essence divine. Elles étaient personnifiées, et formaient autant de substances qui donnaient l'être et la vie à toutes les portions de l'univers. Elles se communiquaient avec plus ou moins d'effusion, selon les degrés de contemplation et d'illumination céleste par lesquels on s'élevait à la connaissance de la Divinité.

Lorsque chez les Juifs le sacerdoce fut tombé avec le temple, le soin de conserver le texte des lois et d'y ramener les esprits passa tout entier aux maîtres, ou sages, ou docteurs, à ceux-là même qui, durant l'existence de la république, auraient formé le grand conseil et les sénats secondaires. Dans les longs troubles qui précédèrent la ruine de Jérusalem, ils s'étaient déjà occupés à enseigner par écrit tous les usages, toutes les traditions de leurs ancêtres et leurs propres opi-

nions. Après la ruine de cette ville, ils formaient des écoles qui dirigeaient les Juifs. Le plus illustre chef de ces écoles est Juda, surnommé *le Saint*, dans le deuxième siècle, à cause de sa science et de la pureté de ses mœurs. Il vint à Tibériade, et s'occupa, pendant quarante ans, à rassembler dans un récueil toute la jurisprudence, toutes les coutumes, toutes les décisions et commentaires sur *les* Livres de Moïse. Ce recueil porte le nom de *Mischna*, ou loi redite. Comme il renfermait encore beaucoup de points obscurs, on y ajouta les commentaires : ce sont les *Guémares* ; l'une appelée Guémare de Jérusalem, parce qu'elle fut composée en Palestine ; l'autre, beaucoup plus estimée, Guémare de Babylone. La première fut dirigée par le rabbin Jochanan, peu après sa mort de Juda, l'autre achevée postérieurement par le rabbin Asie. Réunies à la Mischna et autres commentaires, elles forment le Talmud, ou corps de doctrine, immense fatras écrit en dialecte babylonien, tissu de contes puérils, de préceptes obscurs, d'obscé-

nités trop intelligibles, même de blasphèmes. C'est leur code de religion et de philosophie. Le Talmud, au jugement d'un moderne, contient des choses si absurdes, que pour les inventer, il a fallu franchir même les bornes de la folie la plus exaltée[1]. Leur fameux Maimonide a essayé d'en donner un abrégé qui ne le rend ni plus clair ni plus intéressant. Philon et Aristobule, au second siècle, commencèrent à s'élever à de plus hautes idées, et fondèrent un système, qui ne diffère guère que par les noms de celui de l'école d'Alexandrie. On voulut enfin donner à ce système une plus haute importance, en l'environnant de mystères; on lui donna le nom de Cabale ou tradition secrète; on en fit le privilége d'un petit nombre d'initiés. Deux livres, *Jezirah*, par le rabbin Akiba, et *Sobar*,

[1] M. Grégoire, *Hist. des Sectes relig.*, t. III, p. 360; M. De Gérando, *Hist. de la Philos.*, t. I, p. 204; Prideaux, *Hist. des Juifs*; Pluquet, t. I, p. 92; Salvador, *Hist. des Institut. de Moïse et du Peuple hébreu*, t. III, pag. 134 et suiv.

par Schimeirben-Jochaï, renfermèrent l'essence de la doctrine cabalistique. La connaissance de la langue hébraïque pure se perdait insensiblement dans le mélange avec les autres nations; l'écriture négligeait les voyelles auxquelles le sens des phrases et l'habitude générale avaient jusqu'alors suppléé. On craignait que le temps n'altérât la valeur des mots et le sens des Livres sacrés. Les Docteurs juifs inventèrent, ou du moins ils perfectionnèrent les points-voyelles qu'on remarque sous les lettres hébraïques; on alla jusqu'à dresser acte du nombre des versets, des mots et des lettres que renferme le texte. On crut pouvoir expliquer par le simple mécanisme tous les secrets de l'Essence divine et les phénomènes de la nature. La cabale devint une science qui donnait la clé du passé, du présent et de l'avenir.

CHAPITRE III.

La philosophie grecque à Rome.

La république romaine était restée durant plus de sept siècles étrangère à des sciences qu'elle accusait d'énerver les courages et de consumer l'activité de l'esprit en spéculations oiseuses et funestes à la tranquillité des états. Elle les regardait comme des occupations d'esclaves[1]. Un événement imprévu éveilla le goût des Romains pour l'éloquence et la philosophie. Athènes avait envoyé à Rome trois de ses orateurs, Carnéade, Diogène et Critolaüs, pour réclamer contre une amende énorme qui lui était imposée. Ils déployèrent dans cette cause toutes les ressources de leur art. On s'émerveilla de leur talent; ils furent écoutés avec transports. L'éloquence de Carnéade

[1] Montesq., *Grand. et décad. des Rom.*, ch x.

surtout éblouit la jeunesse romaine ; mais elle fit trembler le vieux Caton : « Que fai- « sons-nous, s'écria-t-il, de ces étrangers « qui viennent renverser les têtes de nos « jeunes citoyens et leur donner des prin- « cipes inconnus à nos pères ? Nous avons « besoin de soldats et de magistrats, et « non de rhéteurs qui changent le noir en « blanc et le blanc en noir. Qu'on les ren- « voie donner leurs leçons à la jeunesse « de leur pays. » Les philosophes parti- rent ; mais les idées qu'ils avaient semées dans Rome y germèrent de toutes parts. Les jeunes gens coururent apprendre à Athènes ce qu'on n'osait enseigner chez eux. Le goût de la philosophie se répan- dit ; et Rome, peuplée malgré elle de phi- losophes, se laissa aller enfin à cette espè- ce de luxe, à cause de sa ressemblance avec la vertu. Tout esprit pensant crut devoir user de son droit naturel, et rai- sonner sur le bien, sur le mal, et parti- culièrement sur le mieux, sur le sien et sur celui de l'état. Partout on voulut met- tre les preuves et les démonstrations à côté des règles et des mœurs. L'empire

semblait recevoir une nouvelle vie ; mais, par la fatalité attachée au cœur humain, qui abuse des meilleures choses, la sphère des vices s'étendit avec celle des idées. Ceux qui jusque-là n'avaient été vicieux que par faiblesse ou par égarement, trouvèrent le moyen de l'être par principe. On avait commencé par admirer Zénon ; on finit par croire Epicure [1]. Le poëme de Lucrèce acheva de gâter les esprits, en corrompant les cœurs, et à peine se trouva-t-il dans le sénat un contradicteur qui osât répondre à César mettant en doute la question si l'homme avait une âme immortelle [2]. Déjà ces jeunes patriciens efféminés et sanguinaires, ces satellites de Catilina, qui vivaient dans la pratique de toutes les infamies et de tous les crimes, ces impurs héritiers des plus illustres Romains, n'avaient plus d'autre doctrine qu'un épicuréisme grossier [3] ; et Cicéron se vit obligé d'avouer que ceux de ses con-

[1] Le Batteux, pag. 408.

[2] Sallust., *Catilin.*, etc.

[3] M. Villemain, *Mélanges de Littérat.*, p. 206.

temporains qui se livraient de profession à l'étude de la philosophie, étaient, pour la plupart, des gens sans aucune religion [1].

Je doute pourtant que ce sévère reproche puisse s'appliquer à un Quintus Tuberon, à un Mucius Scævola, dont on raconte tant de traits de piété et de sagesse, tant dans leur administration publique que dans leur conduite privée; moins encore à Varron, loué par saint Augustin, pour avoir cherché à débrouiller le chaos de l'ancienne mythologie [2]. Serait-il juste de le faire à l'orateur philosophe de Tusculum, dont il est impossible de nier qu'il croyait fermement l'existence d'un être suprême, infiniment grand et infiniment bon [3]? Quant au dogme

[1] *Eos qui philosophiæ dant operam non arbitrari Deus esse. De Nat. Deor.*, lib. I, c. 29.

[2] Tom. VII, pag. 212, édit. Bened.

[3] Dans vingt endroits de ses Tusculanes et autres ouvrages philosophiques, il explique franchement sa pensée à ce sujet : « Il est impos« sible, dit-il, de se figurer Dieu, autrement que « sous l'idée d'un Être purement spirituel. » *Nec verò Deus ipse qui intelligitur à nobis alio modo*

de la spiritualité et de l'immortalité des âmes, s'il peut rester quelque doute sur sa créance à cet égard, pouvait-elle s'énoncer avec une rigoureuse précision avant la Révélation évangélique, qui seule pouvait en dissiper l'obscurité? Mais dans combien de circonstances Cicéron ne se prononce-t-il pas explicitement en faveur des philosophes qui tenaient à l'immortalité des âmes, et s'indigne contre ceux qui la niaient? Dans ses écrits philosophiques, qui nous sont parvenus en si grand nombre, quel choix, quelle abondance de maximes les plus saines et les plus saintes, dirons-nous avec Erasme : Quelle élévation d'idées sur la vraie félicité de l'homme! Le savant critique que je viens de citer ajoute : « Je ne lis point Cicéron; sa morale surtout, sans être vraiment frappé jusqu'au point de croire qu'il y avait du divin dans l'âme d'où ces productions nous

intelligi potest, nisi mens soluta quædam et libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens et movens, ipsaque prædita motu sempiterno. (*Tuscul.*, lib. I, cap. XXVII.)

sont venues[1]. Sur cet article, laissons chacun penser ce qu'il voudra. Ce dont on le blâme avec plus de raison, c'est l'incertitude de ses jugemens. Ce philosophe, ne déférant point à la simple autorité d'aucune secte en particulier, se réserve le droit d'examiner le pour et le contre de toutes les opinions, ce qui le jette dans le pyrrhonisme. Lactance ne le ménage pas à ce sujet; il l'accuse tantôt de complaisance pour les erreurs de son temps, tantôt de complicité avec elles. Il découvre dans l'auteur des *Tusculanes* et du *Traité de la nature des dieux*, un académicien sceptique, que tourmentent également sa curiosité et son ignorance, qui plaide indifféremment le vrai et le faux, se partage entre une doctrine occulte réservée à ses seuls confidens, et les créances populaires qu'il méprise sans avoir le courage de les dénoncer, coupable en effet de *retenir la vérité captive;* il cherche la lumière qui le poursuit, et semble

[1] Dans sa *Préface des Tusculanes*, traduite par l'abbé d'Olivet, tom. I, p. 27.

gémir de l'avoir trouvée[1]. Erasme prétendait excuser son idolâtrie, en disant qu'il n'agissait point en cela par son propre mouvement, mais par déférence pour les lois de son pays. Mauvaise excuse, répondait La Mothe-le-Voyer; hypocrisie réelle, où se retranche une lâcheté non moins coupable que l'impiété elle-même[2].

« Scævola, grand-pontife, et Varron, « grand théologien, disaient qu'il est be- « soin que le peuple ignore beaucoup de « choses vraies, et en croie beaucoup de « fausses. » Ce n'est pas la philosophie chrétienne qui a jamais fait mystère de ses dogmes. La vérité ne craint qu'une chose, qui est de n'être pas connue[3].

Bien loin de s'attiédir sur les systèmes, l'esprit philosophique les poursuivait avec une ferveur qu'attisaient les rivalités ré-

[1] *Instit. div.*, lib. I, c. XV, XVII.

[2] Œuvres de La Mothe-le-Voyer, t. I, édit. in-fol., *de la Vertu des Païens*, p. 571.

[3] *Veritas nihil erubescit, nisi abscondi.* (Tertull., *Advers. Valent.*, cap. III, pag. 284, édit. Rig.)

ciproques. Concentrée dans les trois principales écoles de Pythagore, de Platon et d'Aristote, c'était à qui assurerait la domination de celle à qui il se trouvait attaché, et les fortifierait toutes ensemble contre les progrès journaliers d'une Religion nouvelle qui venait tout à coup de leur apparaître comme une ennemie commune, et la plus redoutable de toutes. Dans cette vue, les pythagoriciens s'unirent aux platoniciens et aux péripatéticiens, pour former une sorte de confédération, où, sous une bannière commune, chacun conservât ses sentimens particuliers.

Les premiers eurent le moins de vogue, et, malgré les efforts de quelques enthousiastes, ne pouvant plus se soutenir par eux-mêmes, se fondirent bientôt dans les deux autres sectes. A peine en trouve-t-on quelques traces dans les écrits des contemporains. Pline, Sénèque et Plutarque nous ont conservé les noms de ces philosophes sans célébrité; ceux d'un Nigidius, d'un Anaxilaüs de Larisse, d'un Sextius de Sotion, sur lesquels il n'y

a encore que des incertitudes. Le seul qui échappe à cette obscurité, c'est Apollonius de Thyane, que nous ferons connaître plus en détail. Sous le règne d'Adrien, parut un certain Secundus, que cet empereur connut durant son voyage à Athènes, et qu'il aimait à consulter. Le dernier des pythagoriciens dont il soit parlé, c'est Nicomaque, dont nous avons encore des écrits sur les mathématiques et la musique. Il en faisait la clé de tout le système de Pythagore.

L'histoire des deux autres sectes nous présente un plus grand nombre de monumens, et se lie à l'histoire des temps modernes. L'une et l'autre ont eu leurs vicissitudes et leur influence.

CHAPITRE IV.

Tableau sommaire des révolutions de la philosophie de Platon et d'Aristote.

Chez les Romains, celle qui se main-

tint le plus long-temps en crédit, fut la philosophie de Platon. Cicéron lui avait donné hautement la préférence sur ses rivales[1]; mais les motifs qui la fondaient étaient trop faibles pour tenir contre la philosophie d'Epicure. Celle-ci, une fois accueillie par une jeunesse voluptueuse, eut bientôt fait taire les graves leçons du disciple de Socrate. La protection donnée aux gens de lettres par Auguste, maître du monde, imprima à la science une impulsion dont la philosophie profita. Une fois établie à Rome, elle n'eut plus rien à envier à la Grèce[2]. Toutes les anciennes opinions s'éveillèrent, et, par de mutuelles concessions, tentèrent de créer un système nouveau qui, n'étant plus celui de leurs auteurs, pût servir à chacun de passeport auprès des peuples. La secte des Cyniques, décréditée par ses propres excès, ne trouvait plus faveur, même auprès de la plus vile populace[3]. On ne se

[1] Cicer., *Tuscul.*, lib. I, cap. XXXII.

[2] Cicer., *Tuscul.*, trad. d'Olivet, t. I, p. 49.

[3] *Ut cynica secta jam Ciceronis ætate tota eji-*

souvient de MUSONIUS le Babylonien, qu'à cause de son exil ; de DÉMÉTRIUS, que par l'indulgence de Vespasien, qui se contenta de le bannir ; de DÉMONAX, que par le contraste de sa vie avec ses principes philosophiques ; de CRESCENT, que parce qu'il fut le meurtrier de saint Justin ; de PÉRÉGRINUS, que par l'incroyable extravagance de son suicide. Sous les premiers empereurs, le Stoïcisme luttait encore avec la liberté mourante, et subit le sort de la république. La secte des pyrrhoniens ou sceptiques avait expiré dès le temps de Cicéron, et ne se releva point, malgré tous les efforts du savant SEXTUS EMPYRICUS. Celle d'Épicure se traînait encore dans les égouts de la débauche. La secte pythagoricienne retrouva quelques partisans, parce qu'elle s'était alliée à la

cienda, velut inimica verecundiæ videretur; ita ut plebeculæ ignominiæ et verberibus quoque objiceretur; graves autem viri hanc philosophantium pestem indignarentur. Brucker, *Instit.*, pag. 349.

magie, fruit de la corruption[1] : Claude et Néron l'eurent bientôt replongée dans les ténèbres. Domitien chassa de Rome tous les philosophes, parce que, selon Quintilien, écrivain contemporain, ils cachaient, sous le masque de la philosophie, les vices les plus infâmes[2]. Épictète et Marc-Aurèle illustrèrent un moment la secte stoïcienne; mais l'austérité de leurs maximes ne pouvait prévaloir contre la profonde dépravation des mœurs publiques.

L'antique renommée de Platon lui conservait encore de nombreux sectateurs. On compte parmi eux l'astrologue Trasille, que Tibère voulut avoir pour maître dans la science de la philosophie. Mécontent de ses prédictions, le prince voulut, dit-on, le jeter à la mer, un jour qu'il se promenait avec lui, pour le pu-

[1] *Voy.* Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, p. 173, édit. in-12.

[2] *Instit. orat.*, lib. XII, cap. 11.

[3] Sueton., *in Tiber.*, tom. I, p. 337, trad. de La Harpe.

nir de s'être vanté d'une fausse science, et d'avoir, sous ce prétexte, arraché des secrets dangereux. Le même prince, après avoir banni de Rome tous les astrologues, leur permit d'y revenir, sur la promesse qu'ils lui firent de ne plus exercer leur art [1]. Nous verrons qu'ils ne tinrent pas parole. Quant à Tibère lui-même, sa conduite envers les gens de lettres justifia le pronostic qu'en avait tiré l'un d'entre eux, Théodore Gadaric, par ces paroles : « C'est de la boue détrempée de « sang. » Il les fit périr pour la plupart [2].

Les plus illustres platoniciens de cette époque furent Alcinoüs, Favorin, Galien, Aulu-Gelle, Apulée, Numénius, Maxime de Tyr, Plutarque de Chéronée, le plus célèbre de tous, s'il est vrai qu'il appartienne à cette école.

Alcinous publia une introduction à la philosophie de Platon, qui en a tant besoin, dit M. de Gérando [3]. Cet ouvrage a été récemment mis en français.

[1] Suet., *in Tiber.*, ibid., ch. LVIII, p. 367.
[2] *Ibid.*, ch. LVI.
[3] M. de Gérando, t. I, p. 217.

Favorin jouit d'une grande réputation sous les règnes de Trajan et d'Adrien. Il était sceptique, et fut combattu par le célèbre Galien, à qui ses traités sur la connaissance et les remèdes des passions assurent un rang aussi distingué parmi les philosophes, que ses écrits sur l'art de guérir l'ont obtenu parmi les médecins. L'étude profonde qu'il avait faite d'Hippocrate et de Platon, fécondée par ses propres observations, l'amena à d'utiles découvertes. Il sut distinguer l'esprit vital de l'âme proprement dite, et le principe physique de la vie, du principe moral de la pensée; démêler, par une analyse ingénieuse, ce qu'il y a d'actif et de passif dans nos modifications; séparer les faussetés de l'entendement de celles de la volonté, marquer leur limite et leur subordination. C'est lui qui, après avoir un jour expliqué l'anatomie du corps humain, disait: « Je viens d'offrir à Dieu un sacrifice « plus agréable que le sang des boucs et « des taureaux. » Il eut le malheur de ne pas se rendre à l'évidence du Christianisme; et ses préventions opiniâtres en fa-

veur de l'idolâtrie nuiront toujours à sa réputation de philosophe.

L'un de ses plus mémorables ouvrages est celui où il essaie de concilier Hippocrate avec Platon.

AULU-GELLE, disciple de Calvisius Taurus, qui fleurissait sous Antonin, est connu par ses *Nuits attiques*, en vingt livres, composées à Athènes, durant les longues soirées de l'hiver; compilation plus utile aux grammairiens et aux érudits qu'aux philosophes.

Sous Marc-Aurèle, APULÉE se livra à la philosophie platonicienne. Il était né à Madaure, ville d'Afrique, acheva son éducation par les voyages, et vint à Rome exercer la profession d'avocat. Là, ses loisirs furent employés à la composition de divers écrits, dont il ne nous reste que son *Ane d'or*, où quelques savans modernes, Warburton entre autres, ont voulu apercevoir une explication des mystères du paganisme. Cette conjecture est loin de satisfaire la curiosité. Saint Augustin a bien mieux entrevu le dessein de l'auteur; et, dans ses livres de *la Cité de*

Dieu, le savant et pieux évêque en porte le jugement qu'il mérite.

NUMÉNIUS connut les Livres sacrés des Juifs, et, frappé de la ressemblance qui s'y découvre avec les écrits de Platon, proclama que le philosophe athénien n'était autre chose que Moïse parlant grec. Il s'acquit une grande réputation par son *Traité de la Nature humaine*, et par le soupçon qu'il eut de la circulation du sang, l'une des plus importantes découvertes de la médecine moderne.

MAXIME DE TYR fut l'un des maîtres de l'empereur Marc-Aurèle, et mérita d'être de ses amis. Ses discours, au nombre de quarante-un, sont peut-être le commentaire le plus éloquent de la doctrine platonicienne.

Le philosophe de Chéronée, PLUTARQUE, est à lui seul le représentant de l'antiquité grecque et romaine tout entière. Il connut et approfondit tous les systèmes; mais il ne paraît pas en avoir adopté aucun. Païen de bonne foi, il parcourt en historien toutes les religions, excepté la véritable, et pardonne à toutes. Il est,

dans sa philosophie, ce qu'il est dans son langage : on y reconnaît un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité, et blâme sans indignation [1].

La philosophie, défigurée depuis vingt siècles, ne se retrouvait plus elle-même dans cette agrégation de partis divers qui se la disputaient à la fois. Impuissante pour créer aucun système, elle pensa, dit-on, à rallier ses bandes éparses, et à les réunir dans un même corps. L'essai en avait été tenté par l'école d'Alexandrie; et l'on veut qu'il ait donné naissance à l'Eclectisme. Pythagoriciens, platoniciens, disciples d'Aristote ou de Zénon, tous convinrent de se réunir, toutefois en conservant une dénomination spéciale [2], sans même exclure les Chrétiens, déjà très-répandus dans toutes les provinces de l'empire. Cette confédération, imagi-

[1] Thomas, *Essai sur les Eloges*, ch. IX, t. I, p. 196.

[2] Brucker, *Instit.*, pag. 311.

née par ANTIOCHUS d'Ascalon, ranima le platonisme et le péripatétisme, dont l'antique renommée, ayant réduit les autres sectes au silence, se balança quelque temps, et subit d'assez importantes variations. La première se soutint avec éclat, à la faveur des noms de Platon, d'Iamblique, de Proclus et de leurs successeurs, jusqu'au temps de Justinien. Nous les ferons connaître à l'occasion de l'éclectisme et du *platonisme* prétendu de l'Eglise chrétienne.

L'empereur Julien se déclara en faveur de ce nouveau platonisme, retrempé dans la philosophie cabalistique ou théurgie orientale. Sa cour était incessamment ouverte aux philosophes de toute profession. Les favoris du prince étaient Libanius, sophiste fameux d'Antioche, Maxime et Chrysanthe, EDÉSIUS, chef des platoniciens, disciple d'Iamblique, qui faisait sa résidence à Pergame dans la Mysie. Julien voulut faire les avances auprès de lui, et se rendit à Pergame pour l'entendre. Il ne voulait plus le quitter, dit son historien, et aurait épuisé dans un moment,

s'il l'avait pu, toute la science du philosophe[1].

LIBANIUS. Son admiration pour Julien, son attachement opiniâtre au paganisme, lui ont fait trouver grâce auprès de nos modernes philosophes, qui lui pardonnent l'enflure de son langage, son luxe d'érudition, l'hyperbole de ses éloges, l'obscurité de ses sentences. Comparé, comme orateur, à ceux des saints Pères dont il fut le contemporain, il ne fait que rehausser la gloire de leur supériorité.

Nulle trace de platonisme dans les écrits de saint Paulin de Nole, de Cassien, moins encore dans ceux de saint Jérôme, ni de saint Cyrille d'Alexandrie, qui le combattit avec tant de vigueur dans la personne de Julien. On veut qu'il en existe dans les poésies de Claudien Mamert : c'est une erreur. Parmi les poètes chrétiens, Synésius de Ptolémaïs est le seul qui ait monté sa lyre sur les accords de Platon. On ne voit pas que le mysticisme du faux SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE ait eu un grand nom-

[1] La Bletterie, *Vie de Julien*, pag. 43.

bre de sectateurs, puisque aujourd'hui encore on ne sait point à quelle époque placer les livres attribués à l'apôtre athénien.

Sous Justinien, les platoniciens, poursuivis dans l'Italie, vont chercher dans les états du roi de Perse un asile dont ils ne profitèrent pas long-temps. Après ce règne, le flambeau des arts s'éteint pour ne se ranimer que vers le quatorzième siècle. Nous verrons la Scolastique envahir toutes les écoles. Les poétiques rêveries du Pyrée souriaient peu à des imaginations qu'absorbaient entièrement les arides formules du péripatétisme. Saint Thomas d'Aquin n'étudia Platon que pour le combattre et le réfuter. Quand l'Orient, à son tour, eut succombé sous la domination barbare, par la prise de Constantinople, les savans Grecs qui vinrent se réfugier dans l'Italie, y portèrent le goût de la belle littérature; et Platon, depuis méconnu durant huit siècles, reprit faveur. Bessarion s'en fit le protecteur auprès du pape Eugène IV; Marsile Ficin le popularisa par ses belles traductions; Ange

Politien, le cardinal Cusa, les deux Pics de la Mirande, Cavalcante, Pomponace, Fracastor, Cardan, Aretino, Mazzonius, les hommes les plus doctes du quinzième siècle lui consacrèrent leurs veilles. Le pape Clément VIII pensait à fonder une chaire en son honneur; il en fut détourné par Bellarmin.

Plus heureux que Platon, Aristote exerça dans les écoles une longue domination.

Un docteur célèbre a publié un ouvrage curieux sur les révolutions que la doctrine de ce philosophe a subies dans le monde littéraire [1]. Jamais, dit le P. Rapin, philosophie n'a été traitée avec plus d'honneur, ni non plus d'infamie tout ensemble que celle d'Aristote; le détail en est étonnant. Les Pères des premiers siècles l'avaient négligé; ils crurent que ce philosophe ne méritait pas d'être examiné. Ils se défiaient d'une philosophie trop attachée à la nature et aux sens pour être

[1] *De variâ Aristotelis fortunâ*, auctore de Lannoy, doctore Navarrico.

de quelque usage à la Religion [1]. Saint Bernard, peu favorable à la doctrine de Platon lui-même, et Othon de Frisingue, firent encore moins de grâce à celle d'Aristote, qu'ils accusaient d'avoir produit les hérétiques de leur temps.

Les Grecs, qui refleurirent dans le onzième siècle et les suivans, avaient mieux étudié Aristote dans les commentaires qui en avaient été précédemment publiés: c'étaient ceux d'Aphrodisée, de Themistius. Leur langue, conservée pure à Constantinople, quand celle des Latins n'était plus qu'un idiome barbare, servait pour entretenir quelque sorte de commerce avec Aristote et ses interprètes. Bientôt, sa réputation s'étant répandue avec plus de bruit dans toute l'Afrique, parmi les Arabes et les Maures, ces peuples, long-temps enchaînés à l'ignorance par le législateur de l'islamisme, ne soupçonnaient pas même le nom de philosophie, quand, au commencement du hui-

[1] *Comparaison d'Aristote et de Platon*, dans ses Réflex. sur les grands hommes, 1 vol. in-4°.

tième siècle, les sciences de la Grèce se firent jour parmi eux, et franchirent les barrières que la superstition opposait à leurs progrès. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les ordres du farouche Omar, les guerres continuelles auxquelles les successeurs de Mahomet eurent besoin de se livrer pour assurer ou étendre leur empire, ne promettaient que peu de faveur à la culture des arts pacifiques; il en arriva autrement. La famille des Abbassides, montée sur le trône, y fit asseoir avec elle la philosophie, l'éloquence et la poésie. Les livres de la Grèce devinrent les premières décorations des bibliothèques de Bagdad; ceux d'Aristote en particulier furent traduits dans la langue vulgaire de l'Arabie.

Ces nouvelles versions devinrent à leur tour des originaux qui firent oublier les anciens; d'où vient que nous ne conservons plus des écrits d'Aristote que des textes souvent mutilés ou corrompus, où l'ordre des matières est presque toujours interverti [1]. Saint Jean Damascène fit ser-

[1] M. de Gérando, *Hist. des Syst.*, t. I, p 66.

vir aux progrès de la philosophie l'influence dont il jouissait auprès des califes de Bagdad. Les doctes travaux d'Alkendi, d'Alfarabi, d'Alrasi, d'Avicenne, d'Algari, d'Averroès, et d'autres, la répandirent dans l'Orient. L'autorité d'Aristote l'emporta sur celle de l'Alcoran. Maîtres de l'Espagne, les Arabes y établirent des colléges où sa doctrine fut enseignée avec éclat. Elle parvint en Italie, et ensuite en France. Partout Aristote avait d'ardens défenseurs. Sizinnius, sous l'empereur Constantin monomaque, Psellus, sous Michel Strationique, Michel d'Ephèse, vers le règne d'Isaac Comnène, Nicéphore Blemmidès, sous l'empereur Jean Ducas, Eustathe de Thessalonique, Cantacuzène, qui se fit religieux au mont Athos, après avoir porté la pourpre impériale, George de Chypre, Chilas d'Ephèse, Grégoras, Planude.

L'université de Paris l'avait d'abord accueillie; mais, éveillée sur la nature de ses principes par les pernicieuses conséquences qu'en avaient tirées Amaury de Chartres et Abailard, elle en proscrivit l'en-

seignement, et condamna au feu les livres du philosophe. Cette sentence, approuvée par les papes, fut renouvelée sous Philippe-Auguste, par une assemblée d'évêques; ce qui n'empêcha point nos Docteurs de Paris de professer constamment le péripatétisme dans leurs chaires et dans leurs écrits. Leurs suffrages entraînèrent ceux des Souverains Pontifes eux-mêmes. Il ne fut plus permis d'admettre d'autres codes. Vainement quelques bons esprits réclamèrent; ils ne furent pas écoutés. Ramus, qui osa s'élever contre cette superstition, fut condamné en 1540 par lettres-patentes du roi François Ier, et expia par sa mort le courage de ses résistances.

Les Arabes ne se sont pas contentés de traduire les ouvrages d'Aristote. Ils cultivèrent l'astronomie, l'optique, toutes les parties de la médecine, et enrichirent les sciences de quelques vérités nouvelles. On leur doit d'avoir généralisé l'algèbre, borné chez les Grecs à une seule classe de questions. Ils furent les restaurateurs ou plutôt les inventeurs de la chimie, jusque là confondue avec la pharmacie

ou l'étude des procédés des arts. C'est chez eux qu'elle paraît pour la première fois comme analyse des corps dont *elle* fait connaître les élémens, comme théorie de leurs combinaisons et des lois auxquelles ces combinaisons sont sujettes.

L'on a conservé les noms de ceux qui se distinguèrent le plus dans les sciences philosophiques : ce furent Alkendi, Alfarabi, Korra, Avicenne, Algazel, *Abubekre*, Alrasi, Avenzoar, Averroès et Zophaïl. On peut consulter Brucker sur leurs ouvrages et leurs systèmes de philosophie[1].

Tandis que les philosophies humaines se débattaient dans les convulsions de l'agonie, une philosophie nouvelle, *à peine* soupçonnée à ses commencemens, attaquée avec fureur par toutes les puissances de la terre, s'établissait avec empire, et par ses premiers triomphes faisait présager ceux qui lui promettaient une im-

[1] *Instit. philos.*, pag. 430 et seq. ; M. de Gérando, t. I, p. 228 et suiv. ; Condorcet, *Esquisse*, pag. 163 ; Andres, *dell' Orig. progr.*, t. VI, p. 294 et seq.

mortelle durée. Tel est le spectacle que va nous présenter l'histoire du Christianisme.



FIN DU TOME PREMIER.

